
U d'/ of Ottawa
39003002775244



Colonel BARATIER

ÉPOPÉES AFRICAINES



PARIS
MODERN-BIBLIOTHÈQUE
ARTHÈME FAYARD et Cie, ÉDITEURS
18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD, 18-20



Ép ... es





— Avancez pas, y en a sauvages

COLONEL BARATIER

Épopées Africaines

OUVRAGE INÉDIT

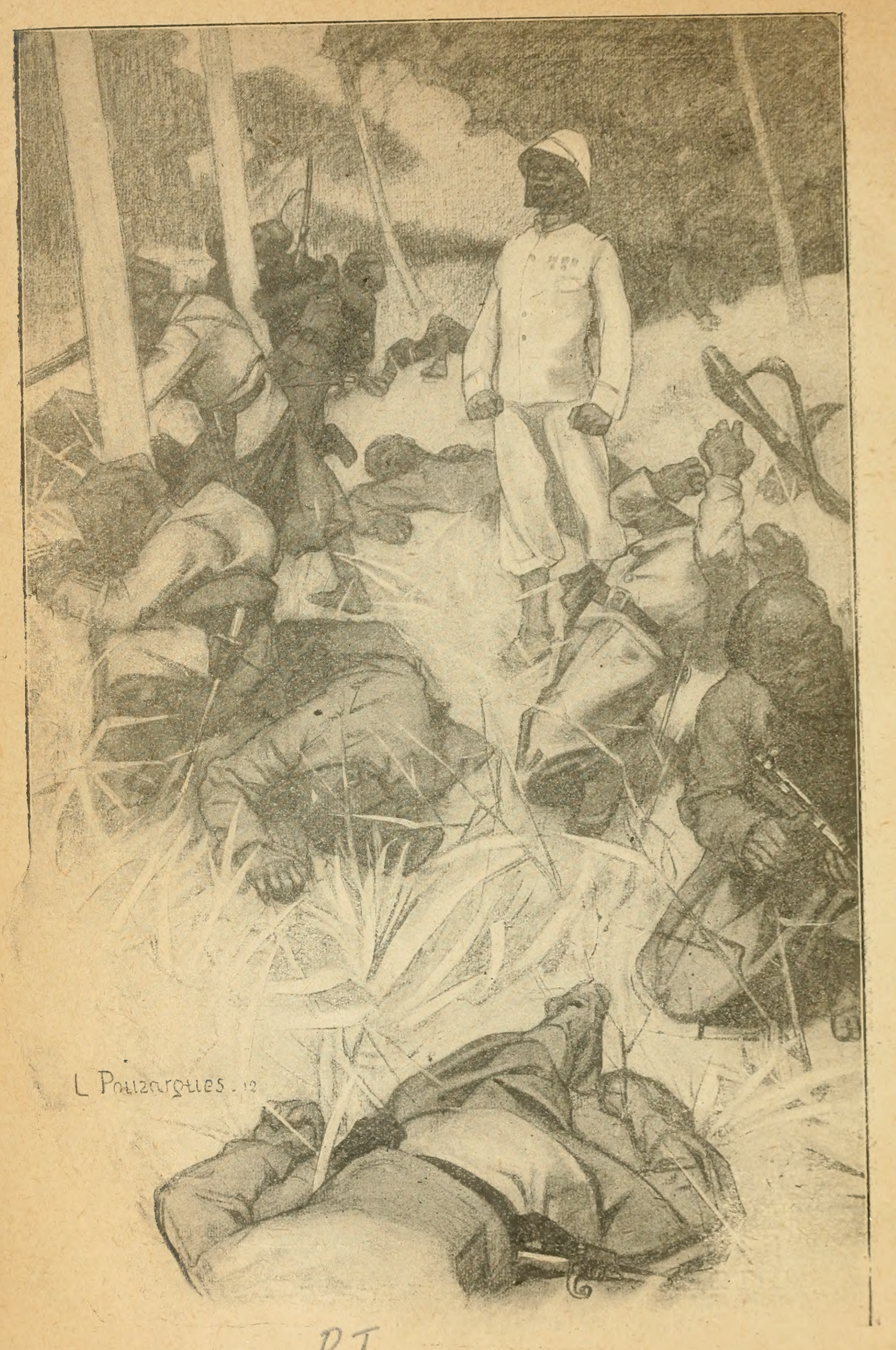
Illustrations d'après les dessins

DE

L. POUZARGUES



PARIS
MODERN-BIBLIOTHÈQUE
ARTHÈME FAYARD et Cie, ÉDITEURS
18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD, 18-20



MORIDA AU FEU.



Moriba Keita.

—☼—

Lorsque parurent les récits contenus dans *A travers l'Afrique*, à plusieurs reprises on me demanda ce qu'était devenu Moriba, le fidèle sergent de tirailleurs, dont le dévouement m'avait permis de traverser le marais.

Je ne pouvais répondre exactement à cette question. Je savais seulement que, nommé sous-lieutenant, Moriba faisait partie d'une colonne de répression dans le Baoulé, à la Côte d'Ivoire ; c'est là que je lui avais adressé, avec une véritable joie, les pages dans lesquelles j'avais essayé de lui payer ma dette de reconnaissance.

Lorsque j'avais décrit le marais, j'avais revécu les jours d'angoisse, jours heureux, malgré tout, puisqu'ils représentaient la période des grands espoirs, et devant mes yeux s'était replacé, avec sa figure ouverte, son regard droit, le plus brave, le plus dévoué des tirailleurs.

Pourquoi ne m'avait-il jamais donné de ses nouvelles? Si l'instruction ne lui était pas venue avec son premier galon, il eût pu recourir à la plume d'un camarade. Je devinais la raison de son silence : il n'avait pas osé m'écrire. Il y avait pensé, je n'en

doutais pas, mais il s'estimait si peu de chose dans sa modestie d'humble héros! L'héroïsme! Ce mot lui était inconnu, et si on le lui eût appliqué, après lui en avoir appris le sens, il eût souri en haussant ses épaules de bon colosse. Se sacrifier, se dévouer, pour lui, rien n'était plus naturel.

Il était bien à sa place au Baoulé; sa bravoure calme et dédaigneuse du danger le désignait pour ce pays d'embuscades. Les nerfs y sont à une terrible école : au milieu des savanes, les ruisseaux coulent dans une gaine de verdure impénétrable, les villages sont entourés d'une muraille d'arbres aussi inattaquable par l'incendie que par le canon, et le long des sentiers qui traversent ces massifs de forêt vierge, on ne sait si chaque point d'ombre entre deux feuilles n'est pas une meurtrière d'où jaillira subitement un éclair. Les coups partent à bout portant, on riposte au hasard, généralement dans le vide, car les indigènes, intangibles derrière leur rempart végétal, ont pris par surcroît, la précaution de se creuser des trous, et là, paisiblement, ils rechargent leur arme pendant que la rafale des salves passe au-dessus d'eux.

Moriba était l'homme de cette guerre déconcertante, susceptible d'entamer le moral des troupes les plus aguerries. Je me le représentais superbe d'insouciance, souriant au danger, calmant les tirailleurs exaspérés par cette lutte contre un invisible ennemi. Je l'entendais répéter ces mots qu'il m'avait dits au milieu du marais : « En avant; seulement y a bon pour tirailleurs. »

Il s'était peut-être perfectionné dans la langue française en devenant officier; sa façon de s'exprimer s'était peut-être modifiée? Je n'imaginais pas la réponse qu'il m'avait faite, conçue en d'autres termes.

Cette réponse était Moriba lui-même; en changeant de forme, elle eût perdu sa vigueur, son caractère, elle eût perdu son âme. Je désirais qu'elle fût restée la même; si brève, si laconique, je la trouvais plus belle.

Où mon livre allait-il le rejoindre? A Thiassalé, à Toumodi, parmi les N'Gouans? Plus à l'Ouest, chez les Gouros? chez les Faafouès?

Je lui avais parlé de toutes ces peuplades, quand il traitait de sauvages les habitants de l'Oubangui ou du Bahr-el-Ghazal. « Moriba, lui disais-je, les vrais sauvages, tu ne les connais pas, ils sont à la Côte d'Ivoire. Pourtant il ne faut pas plaisanter avec eux; ils sont tous chasseurs de singes, c'est le commerce du pays, et ce métier les a rendus des tireurs redoutables. »

Il demeurait un peu incrédule. Maintenant il connaissait ces sauvages, il avait sans doute appris à les respecter comme ennemis, sans avoir appris à les craindre.

Je me souvenais de ses accès de gaieté, quand je lui signalais telles ou telles mœurs bizarres du Baoulé, de son indignation devant le récit des sacrifices humains, des massacres d'esclaves sur la tombe des chefs, afin d'assurer à ceux-ci un service convenable dans l'autre monde.

Sur l'autre monde, Moriba n'avait pas d'absolue certitude. Sa vieille foi bambara avait déjà été battue en brèche avant l'arrivée des Français, par la pénétration des musulmans au Soudan; il admettait bien la possibilité d'un paradis, mais sa croyance, d'origine musulmane, en l'existence présumée d'un séjour de repos et d'éternel bonheur, l'incitait précisément à espérer mieux que de vils esclaves pour le servir dans la vie future.

Il avait d'ailleurs quelque peine à renoncer aux idées de ses ancêtres. Il m'expliquait, sans trop oser l'affirmer, le dédoublement de son être, en « niama » et en « dya » : le niama, l'âme qui se dégage du corps et qui tantôt reste près de lui, tantôt s'en éloigne pour errer dans les villages autour des vivants; le dya, le souffle de vie, qui, à peine sorti du cadavre, entre dans le corps d'un nouveau-né.

Quels que fussent ses doutes sur ces divers points de métaphysique, quel que fût l'endroit où son âme irait un jour, il avait la conviction que l'âme d'un guerrier serait toujours la mieux partagée.

Brave Moriba! Tous ces souvenirs m'étaient revenus le jour où je lui avais envoyé les récits dont il était un des héros. S'il était incapable de les lire, je savais bien qu'il trouverait un camarade pour lui rendre ce service. Heureux, j'avais lancé vers la Côte d'Ivoire ces feuilles, un peu écrites à son intention.

Deux mois plus tard, elles m'étaient retournées; une lettre les accompagnait... A ce moment, une vision funèbre passa devant mes yeux; cette étoile qui le protégeait et dans laquelle il avait foi l'avait-elle abandonné?

... J'ouvris la lettre! Mon pressentiment ne m'avait pas trompé : Moriba était mort, tué à l'ennemi.

En présence de cette nouvelle, profondément attristé, douloureusement ému, je ne-

pouvais que répéter : « Mon pauvre Moriba ! » Puis comme lui, je m'écriai : « Ah ! les sauvages ! »

Assurément cette mort était bien celle dont il était digne. Moriba était un soldat et ne devait tomber qu'en soldat... Mais sauvages, ceux qui n'avaient eu raison de lui, j'en étais sûr, qu'en le guettant dans une embuscade, en le tuant sans défense. Sauvages, ceux qui avaient supprimé ce cœur de guerrier, ce modèle de bravoure et de dévouement.

Le jour où je l'avais quitté me semblait encore tout proche. Au retour de la mission, en 1899, nos 150 tirailleurs, débarqués avec nous à Toulon, avaient été amenés à Paris pour défiler à Longchamp ; et le lendemain de ce 14 juillet où ils avaient été l'objet d'une splendide ovation, le Châtelet avait donné en leur honneur une soirée de gala. A la fin de la représentation, on les avait réunis dans le foyer. Là, nous avions dû leur faire nos adieux ; en sortant, ils prenaient le train pour Marseille.

Ils étaient tous rangés dans ce foyer de théâtre, ceux qui pendant trois ans nous avaient suivis à travers la brousse. Nous les avions commandés sous le soleil, nous avions entendu avec eux éclater les obus des Derviches à Fachoda... nous passions leur dernière revue sous des lustres éclatants d'électricité, au bruit du champagne débouché.

Ils auraient pu être gais, ils allaient retrouver leur village, leurs amis, leurs parents, quelques-uns leur femme, pourtant la joie avait été effacée de leurs regards par la tristesse qu'ils lisaient dans les nôtres.

A tous successivement nous serrions la main. Quand l'heure de la séparation fut venue, au milieu du tumulte de ces visages amis qui se pressaient autour de nous, je vis Moriba devant moi dans l'attitude militaire : « Adieu, mon capitaine. »

J'essayai de ne pas être trop ému, je pris ses mains.

— Adieu, Moriba, je ne sais si je te reverrai. Je ne t'oublierai jamais. Merci.

Pouvais-je espérer le revoir ? Les autres officiers de la mission repartiraient en Afrique, mais moi ?... J'appartenais à l'armée de terre ! Au moment de sortir, je me retournai. Parmi les vareuses bleues et les chéchias rouges, la médaille militaire et la croix de la Légion d'honneur de Moriba scintillaient, tremblaient derrière un brouillard tendu devant mes yeux... le voile tendu désormais entre l'Afrique et moi, entre ces braves gens et moi... Je ne devais pas revoir Moriba.

Je voulus savoir comment il était mort. J'écrivis. Un officier de la Côte d'Ivoire m'envoya cette lettre :

« Au moment où s'organisait la colonne de répression du Haut-Bandama, Moriba se trouvait à Toumodi, capitale du Baoulé Sud sous les ordres du capitaine Jacobi. Celui-ci, avant de rejoindre la colonne d'opérations, reçut l'ordre d'exécuter en cours de route une démonstration dans la région Nord des Nanafoués qui manifestaient des sentiments hostiles.

« Le brave Moriba était très connu des indigènes du Baoulé, il en était particulièrement redouté. En apprenant sa présence



Moriba Keita

dans le pays, les rebelles résolurent de s'en débarrasser.

« Pendant une reconnaissance du côté d'Alombo, il tomba dans une embuscade, en pleine forêt.

« Les révoltés invisibles laissèrent passer les sept tirailleurs qui marchaient devant lui, et quand il arriva à leur hauteur, ils le mitraillèrent à vingt mètres. Moriba roula foudroyé. On releva sur lui sept blessures dont trois mortelles.

« Son corps fut transporté à Toumodi où

les honneurs militaires lui furent rendus. Toute la population européenne suivit le convoi jusqu'au cimetière.

« Moriba était brave jusqu'à la témérité. Au combat, jamais il ne voulait se coucher ou seulement se mettre à genoux. Lorsque les balles sifflaient à ses oreilles, il leur souriait sans broncher.

« Quelques mois avant sa mort, il marchait avec un lieutenant européen dont la section se trouva subitement aux prises avec l'ennemi. Il força son camarade à se coucher ; lui, resta debout, disant : « Les bal-« les me connaissent, elles ne me feront « pas de mal. Et puis, ajouta-t-il, la vie « d'un officier européen est précieuse, la « mienne ne l'est pas. »

Tout Moriba était dans ce mot, toute sa modestie, toute son abnégation, toute sa vie !

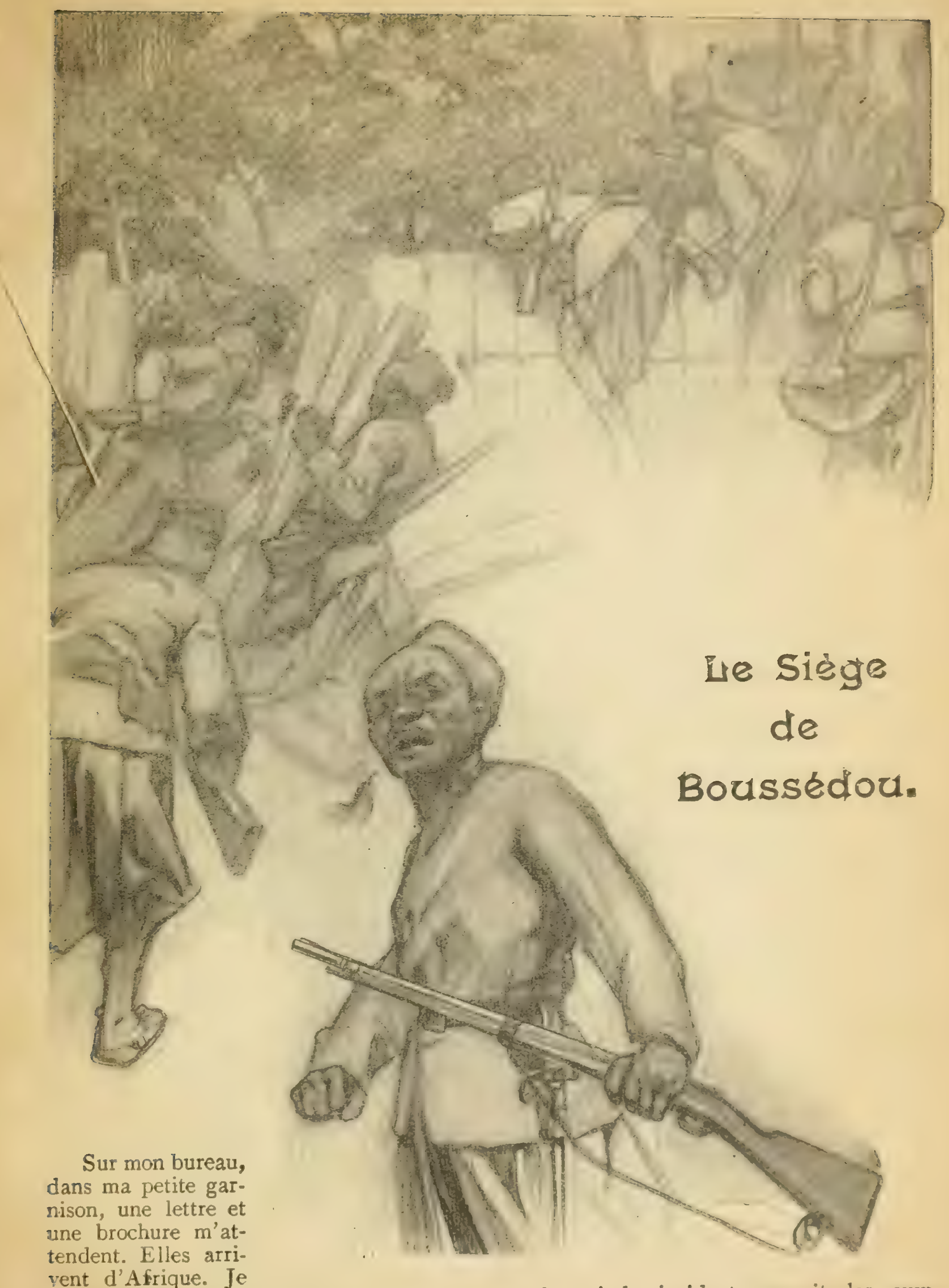
La lettre que je venais de poser devant moi se terminait par cette phrase :

« Le fils de Moriba a débarqué à Dakar, le 1er septembre 1910, et a été dirigé sur Saint-Louis. Je souhaite que le gouvernement soit reconnaissant au fils du dévouement du père. »

Moriba avait un fils ! C'est pour cet enfant que j'écris ces lignes, quand il sera en âge de les lire et de les comprendre. Qu'il ne cherche pas d'autre modèle à suivre que son père, dont la droiture, la bravoure, le dévouement renaîtront en lui. Qu'il ne croie pas, comme ses frères de race, que l'âme de son père est restée à la Côte d'Ivoire, qu'elle revient de temps en temps errer dans le village où Moriba n'a pu rentrer vivant; l'âme de son père est en lui et revivra par lui.

Moriba est tombé foudroyé, mais s'il eût pu prononcer une parole avant de mourir, il se fût tourné vers son chef et eût répété : « Ma mort n'est rien, je ne compte pas... » et rassemblant ses dernières forces, il se fût dressé pour commander à ses hommes : « En avant ! En avant, seulement y a bon pour tirailleurs ! »





Le Siège de Boussédou.

Sur mon bureau, dans ma petite garnison, une lettre et une brochure m'attendent. Elles arrivent d'Afrique. Je reconnais le timbre de la poste. A leur vue tout le passé remonte à ma mémoire.

Ceux qui ont bu le philtre versé par l'Afrique restent intoxiqués pour la vie, le venin subtil et tenace a pénétré dans leurs veines, il ne cesse de courir avec leur sang, et le moindre incident ressuscite les souvenirs ineffaçables.

Je n'ai pas échappé à ce charme. Sur le bord d'une route, il suffit de l'odeur âcre de bois brûlé répandue par des tisons éteints, reste d'un feu allumé par quelque

errant, pour transformer autour de moi comme sous le coup d'une baguette magique, champs environnants en une brousse incendiée.

Dans les prairies que traverse la rivière, si mon pied foule les herbes jaunies sous le soleil de juillet, je ne vois plus que les crevasses ouvertes dans un sol argileux, inondé l'hiver, brûlé l'été, et fendu par la chaleur... le sol du Bahr-el-Ghazal. Je ferme les yeux à demi, je veux retrancher de ma vision l'horizon d'arbres et de maisons qui rétablirait la réalité, et je laisse le passé m'envelopper; l'abîme qui m'en sépare a disparu. Cette rivière aux bancs de sable découverts, c'est le Soueh ou le Baro, je vais entendre le cri d'un aigle pêcheur, le grognement d'un hippopotame. Et voici que derrière moi le sifflet enroué d'un vapeur retentit, une hélice frappe l'eau, un bruit de pistons répercuté par une coque métallique ébranle l'air... le bruit des pistons de notre vieux *Faidherbe*... Je m'arrête, je ferme complètement les yeux pour ne pas voir passer le remorqueur, pour être tout à l'évocation, tout au rêve, tout aux regrets.

Partir, c'est mourir un peu.
Et jusqu'à l'adieu suprême
C'est son âme que l'on sème
Que l'on sème à chaque adieu...

Nulle part nous ne semons notre âme autant que sur la terre d'Afrique. Nous en partons le cœur serré, comme on s'éloigne de ce qu'on aime; et lorsque plus tard nous y pensons et nous reportons aux jours de souffrance, peut-être, mais aux jours d'espoirs et de joie, la vie sédentaire de France, avec ses horizons étroits, nous paraît un appauvrissement de notre destinée. Nous éprouvons une sensation de vide, le vague de l'âme privée de son but, ce trouble qui nous saisit après l'arrachement de notre corps d'un être qui garde notre cœur.

Charme étrange qui ne résulte pas seulement de la vie libre, indépendante, mais de ce besoin inné dans l'homme de créer, ce besoin que nous ne satisfaisons pleinement qu'en Afrique où tout est à faire. Plus on a souffert pour créer, plus on s'attache à son œuvre.

Pourtant, on nous plaint quelquefois d'avoir sacrifié à un pays sauvage les plus belles années de notre jeunesse! Ceux qui raisonnent ainsi ne connaissent pas plus l'essence de la vie, que celle de la jeunesse!

Vivre, c'est agir. Etre jeune, c'est être sans cesse dans l'attente d'un lendemain inconnu et plein de promesses.

Seuls, ont vécu toute leur vie et toute leur jeunesse, les hommes qui, lancés à travers des terres nouvelles, ont marché vers un but, décidés à l'atteindre, à vaincre tous les obstacles; les hommes qui, la pensée constamment tendue vers un résultat, ont traversé des jours d'angoisse où de la décision à prendre instantanément dépend le salut ou la mort.

Se dire : demain, je verrai ce que nul n'a encore vu, je ferai ce que nul n'a encore fait, je jouerai ma tête au milieu de peuplades hostiles, mais j'aurai avancé d'un pas vers le but; cela ne vaut-il pas de braver le soleil, la faim ou la soif? Et toutes les difficultés, toutes les peines, toutes les souffrances, ne disparaissent-elles pas noyées dans l'émotion des découvertes, dans l'excitation du danger couru, dans la gloire de la marche en avant vers l'inconnu, vers le rêve à réaliser?

La jeunesse est la fraîcheur d'âme, la puissance d'espérer, la foi dans la vie. S'assurer l'éternelle jeunesse, c'est produire des actes tels que le jour où nous relirons les pages de notre passé, nous ne les trouvions pas vides et froides. Assurément, nous n'échapperons pas à quelques désillusions, nous n'éviterons pas certains déboires. Du moins, nous pourrons nous dire que si la réalité a été inférieure au rêve, les actes accomplis pour matérialiser ce rêve ont été de la vie quand même, de la vie d'espoir, de la jeunesse.

Nous ne sacrifions pas, en Afrique, nos plus belles années; nous les employons. Notre âme s'ouvre à toutes les beautés de la nature, elle vibre à tous les dangers où se trempe la volonté dans l'ardente envie de monter, de voir au delà, toujours plus loin : la volonté qui fait tout naître, qui engendre tout, et dont l'auréole est une aurore.

Cette lettre posée sur mon bureau a réveillé les vieux souvenirs. Son auteur, un lieutenant de l'armée coloniale, sait bien les regrets, mais aussi le plaisir qu'il me donnera.

Il me fera vivre un moment de sa vie et me transportera au milieu de ses camarades, au milieu de ses tirailleurs.

Je devine le contenu de cette lettre, une histoire touchante sur les braves gens que nous aimons tous deux, une anecdote, un complément au récit historique renfermé

dans la brochure dont elle est accompagnée et qui a pour titre : les Tomas. Les Tomas ! la peuplade irréductible de la Haute-Guinée.

Cette histoire d'une pacification à laquelle il a pris une large part, le lieutenant Bouet l'a écrite à Bonzi, dans ce poste de la Côte d'Ivoire où il est resté cerné pendant trois mois. Là, du 15 août au 10 novembre 1909 — je cite l'ordre qu'il mérita — « il dut livrer plus de quinze combats, au cours desquels il donna l'exemple du plus héroïque courage, malgré les pertes cruelles subies ; 42 tués ou blessés, sur un effectif de 87 hommes. » Mais la citation ne peut tout dire ; la garnison bientôt réduite à la famine fut d'abord rationnée à 125 grammes de riz, puis elle vécut de ce qu'elle trouva : racines de papayers, choux palmiste, grenouilles pêchées avec le plus grand risque dans un marais qui s'étalait devant le poste ; à la fin, les tirailleurs allaient fouiller les tas d'ordures pour y chercher les restes de manioc pourri, jeté là depuis plusieurs mois.

Et pendant que le lieutenant Bouet luttait héroïquement, il songeait à divulguer les actions d'éclat de ses camarades, à les empêcher de sombrer dans l'oubli où tant d'autres ont sombré ; il pensait à révéler ces tirailleurs qu'il voyait tomber chaque jour, qui mouraient en lui donnant leur dernier regard, leur dernier sourire.

Sa lettre ne me parle que d'eux, et l'idée de la fusion de l'armée coloniale dans l'armée métropolitaine, lui arrache un cri de détresse. Ce projet risquerait de le séparer de ses hommes, ou de mettre à leur tête des chefs qui ne les connaîtraient pas, qui ne les aimeraient pas comme lui. Ecrivez, me dit-il, pour montrer ce que sont nos tirailleurs, pour expliquer ce qui les unit à leurs officiers, ce qui nous attache à eux : écrivez pour qu'on ne nous sépare pas d'eux.

C'est le cri de tous les « marsouins », cri justifié en ces termes par le rapport du colonel Gouraud : « La guerre au Soudan a un caractère particulier, que l'on a appris à connaître depuis vingt ans. Les nouveaux venus ignorent les traditions ainsi acquises, ils sont portés à s'exagérer les difficultés, n'ont pas la sûreté de jugement de leurs camarades, et ont de la peine à conserver leur entrain dans une besogne où ils restent inexpérimentés. »

Les « marsouins » tiennent à ce surnom, à ce titre plutôt dont ils sont fiers, et qui représente tout un passé de sacrifices et de gloire ; ils veulent le garder, mais ils veulent surtout garder le commandement de leurs tirailleurs, ils savent que pour bien employer le soldat, il faut le connaître et l'aimer, que la confiance des indigènes n'ira pas au premier venu.

Je ne peux mieux prouver et faire comprendre cet attachement réciproque des tirailleurs et de leurs officiers, qu'en racontant ce siège de Boussédou, dont le lieutenant Bouet a été l'historien et dont sa lettre complète le récit. Nulle action, je crois, dans nos guerres coloniales, n'offre de plus bel exemple de dévouement mutuel.

*
* *

Boussédou, dans la Haute-Guinée, appartient à cette bande de terrain qui s'étend au Nord de la République de Libéria et qui sert de ligne de partage entres les rivières libériennes et les affluents du Niger. Ce pays, engendré par une tempête sismique, est un chaos d'énormes vagues figées dans leur élan, et dont les crêtes se sont solidifiées en dentelures, dont les rejaillissements ont fusé et se sont pétrifiés en cimes de toutes formes. La nature bouleversée y présente toutes les oppositions : les fonds bourbeux voisinent avec les torrents, les vallées luxuriantes avec les précipices ; parfois même des transpositions bizarres se sont opérées, et des mers de vase soulevées ont pris sur les sommets la place des rochers descendus dans les fonds. Une pareille région ne peut donner asile qu'à une race indépendante, farouche, difficile à réduire.

Sur ces hauteurs, dans ces ravins, au milieu de forêts alternant avec une brousse épaisse, se dissimulent les villages Tomas dont les plus importants, entourés de tatas (1) ou de saniés (2), sont de véritables forteresses.

La soumission des Tomas ne fut guère entreprise qu'à partir de 1899 ; elle le fut avec des effectifs si restreints que l'occupation se limita longtemps à quelques postes avancés sans liaison les uns avec les autres. Cette liaison, qui pouvait seule assurer la conquête, fut entamée en 1905 et 1906, années fécondes en surprises audacieuses, en coups de main hardis : surprise de Palé, par le lieutenant Guignard ; prise de M'Ba-

---

(1) *Tata:* Mur d'enceinte de 2 à 3 mètres d'épaisseur à la base et de 6 à 7 mètres de hauteur

(2) *Sanié:* Palissade formée de troncs d'arbres



GUINÉE FRANÇAISE
TOMA
SIERRA LEONE
LIBERIA
CÔTE D'IVOIRE
OCÉAN ATLANTIQUE
Kissidougou
Bofosso
M'Balérua
Beyla
Kuonkan
Boussédou
Gobahoela
Nzébéla
Pale
Gouecke
N'Zopa
Monrovia
Melli r.
Makona r.
Loffa r.
Qué r.
Diani r.
Oulé r.
Mani r.
Milo r.
R. St Paul
R. St Jean
Cavally r.

lasso et de M'Baléma, par le capitaine Auvigne et le lieutenant Bouet, après deux combats acharnés ; enlèvement de quatre autres repaires emportés dans un raid fantastique de trois jours par les lieutenants Caresche et Bouet. Mais les Tomas sont opiniâtres ; à peine dispersés, ils se reforment, les places fortes démolies sont aussitôt reconstruites.

Nos officiers pourtant ne se découragent pas. Malheureusement, à la fin de 1906, l'insuffisance de nos ressources oblige le commandement à interdire pour un temps toute action offensive ; l'ennemi, enhardi par notre immobilité forcée, devient de plus en plus audacieux ; les insultes, les provocations partent de tous côtés, particulièrement de Boussédou, devenu le centre de la résistance.

Telle est la situation, lorsque le 16 février 1907, le commandant Mourin, commandant militaire de la Guinée, arrive à Kuonkan, le poste voisin de Boussédou. Il a enfin obtenu l'autorisation de tenter un coup de force. Le 18, avec 150 tirailleurs, 6 officiers, et 6 sous-officiers, il marche contre la forteresse Toma.

Cent cinquante tirailleurs pour enlever d'assaut une ville réputée imprenable, située en pleine forêt, défendue par un millier d'indigènes ! Cent cinquante tirailleurs pour crever un tata, sans avoir un canon qui puisse y faire brèche !... mais ces mêmes hommes n'ont-ils pas enlevé déjà des villages fortifiés au moyen de saniés presque infranchissables ? Saniés ou tatas, peu leur importe ! On s'est si souvent battu en Guinée avec une poignée d'hommes que ces cent cinquante tirailleurs prennent la proportion d'une « colonne ».

Une colonne ! Seuls des Soudanais peuvent comprendre toute la signification de ce mot, ce qu'il réalise d'espoirs, ce qu'il renferme de promesses, ce qu'il représente de force !

Mot prestigieux, qui depuis trente ans, au Soudan, fait accepter la longue attente au fond d'un poste, durant les mois d'hivernage. Mot magique vers lequel se tendent toutes les pensées, qui soutient les énergies, les galvanise et dompte la fièvre. Il réveille tout le pays, le jour où il éclate comme une fanfare, un chant de guerre ! D'un bout à l'autre du Soudan, court le cri joyeux : « la colonne » se forme ! « la colonne » va partir ! Hymne de joie, ivresse de l'action prochaine ; le sang bouillonne en un renouveau de vie ; les regards brillent d'une vision de combats, d'assauts, de victoires, car la « colonne » est invincible.

Les officiers du commandant Mourin, qui depuis cinq mois rongeaient leur frein, ont dit : « c'est « la colonne ». Les tirailleurs ont répété : « Ça, y en a colonne ! » Comment douteraient-ils du succès ?

Et les cent cinquante tirailleurs s'avancent vers Boussédou. La route directe est semée d'embuscades, hérissée d'obstacles, le commandant Mourin l'abandonne, il se lance à travers bois, en dehors des sentiers ; si la marche est pénible, il économise ainsi des existences précieuses, de plus, il attaquera par l'Est, alors que l'ennemi l'attend par le Nord.

A dix heures du matin, il arrive au pied des ouvrages détachés de Boussédou. L'avant-garde se heurte à une première ligne de hautes palanques, « un sanié ». Le capitaine Auvigne est en tête. Un sanié n'est pas fait pour l'arrêter. « Lui, y a bien connaître » , comme disent ses hommes.

Un commandement, un geste, et tous se précipitent sur la palissade ; les uns l'escaladent, les autres passent au travers, en un clin d'œil toute la compagnie est de l'autre côté, jouant de la baïonnette ; il ne reste en arrière que les morts et les blessés.

Les pertes sont déjà sérieuses, et deux autres saniés barrent encore la route. Du même élan, le capitaine Auvigne les enlève. Sans souci des longs fusils qui se montrent entre les troncs d'arbres de la barricade, et des projectiles qui pleuvent, l'avant-garde déferle contre l'obstacle, le disloque, le troue, et rejette l'ennemi éperdu sur la ville.

Le mur d'enceinte se dresse maintenant devant « la colonne ».

Le voilà enfin ce village ! Une ondulation permet de voir seulement la partie supérieure de la muraille, et masque un redoutable retranchement percé de meurtrières, précédé d'un large fossé rempli d'eau. Le capitaine Auvigne s'élance sur la porte qui se trouve en face de lui. Les meurtrières flamboient, de la crête s'envole une nuée de flèches ; le capitaine a l'épaule traversée par une balle, le lieutenant Rouget a trois chevrotines dans le bras et dans la poitrine, le lieutenant Finoël reçoit plusieurs flèches dans le genou. Des tirailleurs tombent, mais cette défense excite l'ardeur des survivants qui se ruent sur la porte et l'attaquent à coups de hache.

La porte, comme presque toutes celles de ces villages fortifiés, est triple, formée



La porte de Boussédou.

de trois panneaux successifs encastrés dans l'épaisseur du mur.

Le commandant Mourin, en présence de cette position formidable, veut la tourner. Il donne l'ordre au lieutenant Caresche de faire une diversion vers le Nord. Toute la forêt est gardée ; retranchements, saniés, trous de tireurs arrêtent la section, trois hommes sont frappés à mort, le lieutenant Caresche est repoussé. Une tentative analogue vers le Sud échoue de même.

Il est midi. Sous les efforts des tirailleurs la porte s'ébranle. A tout prix il faut entrer, cette porte est la seule brèche par où l'assaut puisse être donné.

Pour en protéger la destruction, le commandant Mourin déploie toutes ses troupes ; un feu d'enfer s'abat sur l'énorme muraille que les balles égratignent sans lui causer plus de mal que ne le feraient les ongles des tirailleurs exaspérés et qu'on a peine à retenir.

Le premier panneau de la porte cède enfin. Sa chute a coûté trop cher ; le commandant Mourin refuse d'attaquer le suivant de la même manière ; il ordonne d'y mettre le feu.

La fusillade reprend plus terrible des deux côtés. En moins d'une demi-heure 30.000 balles sont tirées sur ce tata, comme si la masse de plomb projetee par les fusils était capable de remplacer des obus.

Le nombre des blessés augmente : l'adjudant Escande et le sergent Raymond sont atteints, le commandant Mourin a le bras traversé, mais personne ne s'en aperçoit car il reste à son poste.

Cependant la deuxième porte flambe ; elle disparaît dans des tourbillons de fumée, au-dessus du rempart, elle secoue ses flammèches comme une torche géante, le bois pétille, éclate, le mugissement des flammes se mêle au déchirement des feux de salve, au sifflement des balles, aux hurlements des Tomas, au vacarme de leurs tam-tams, de leurs trompes, à toute l'infernale musique dont rugit la fournaise.

Enfin un craquement se fait entendre, la porte jette sur le ciel une dernière langue de feu et ses débris calcinés s'écroulent au milieu des cris de victoire des tirailleurs. Derrière, apparaît le troisième et dernier panneau.

Le commandant Mourin se décide à le faire sauter. Le temps presse, les munitions vont manquer.

— Un homme de bonne volonté.

Un homme ? Il y en a cent ! Tous ceux que l'ennemi n'a pas couchés à terre.

Mais le sergent Raymond, malgré sa blessure a revendiqué l'honneur de porter l'explosif. Il saisit la charge de mélinite, et calme sous les balles, les flèches qui pleuvent autour de lui, il va placer les pétards au pied du panneau, allume le cordeau Bickford et s'éloigne rapidement.

Les tirailleurs, qui sont face à la porte, n'ont pas compris ce qu'a fait le sergent. Ils ne voient que cette porte. Placée devant leurs efforts, elle les sépare de l'ennemi et excite leur fureur ; ils veulent l'enfoncer, la crever, ils se ruent sur elle. Ils sont quinze. Déjà leurs haches sont plantées dans l'obstacle au pied duquel le cordeau Bickford crache sa petite fumée.... ils sont perdus ! Ils vont sauter !

Le sergent a vu le danger ; il s'est élancé.

Le cordeau a presque entièrement brûlé, il est trop tard pour le séparer de la charge sans risquer la mort !... Le sergent ne pense qu'à ses hommes ; et sans hésiter, en quelques bonds terribles, il est sur eux, les écarte, se jette sur les pétards, arrache la mèche du détonateur.

Il a sauvé ses tirailleurs, mais la porte ne sautera pas ! Le commandant n'a plus d'autre cordeau.

On dirait que l'ennemi a deviné le succès inespéré qu'il vient de remporter ; ses coups redoublent ; le tam-tam bat une marche enragée, la muraille est illuminée de flammes, les coups secs des Winchester, fournis par Libéria, éclatent au milieu du tonnerre des fusils à pierre ; de l'autre côté du tata, les flèches s'élèvent en fusées, retombent verticalement sur les assaillants, clouent à terre les cadavres, percent les têtes, les épaules des combattants, hérissent le sol de piquets empennés.

Les tirailleurs n'ont plus de cartouches. Ils en réclament en vain, l'approvisionnement de la colonne est épuisé. Alors, dans leur héroïsme exaspéré, plutôt que de reculer, ils ramassent des pierres et les lancent contre le tata ! La force de leur âme devrait donner à ces cailloux la puissance d'un boulet.

Ils se battent depuis dix heures du matin ; il est deux heures ; 81 hommes sur 150 sont hors de combat. Et voilà que derrière eux résonne au loin le son des trompes d'ivoire des guerriers de Gobahoela, le village voisin qui apporte un renfort aux Tomas.

Une retraite immédiate peut seule sau-

ver d'un désastre les débris de la colonne; la rage au cœur, le commandant Mourin est obligé de s'y résoudre.

Les tirailleurs, arrachés à ce retranchement qui les a défiés, reculent... mais ils reviendront! Et leurs poings se tendent vers ce village d'oú s'élèvent déjà des cris de victoire, mais d'où pas un guerrier n'ose sortir et se risquer à les poursuivre. Tout à l'heure seulement, quand ils seront loin, les Tomas exultants se répandront, tels des chacals, sur le champ de bataille pour se disputer les lambeaux de chair des cadavres que la colonne n'a pu enlever; ce soir, ils promèneront des têtes de héros dans Boussédou.

Silencieux, les vaincus d'un jour sont rentrés à Kuonkan.

Presque tous sont blessés, il n'y a pas de médecin, les officiers blessés eux-mêmes ne suffisent pas à soigner leurs hommes. Le lieutenant Bouet s'approche de l'un des nombreux tirailleurs qui attendent sans une plainte. Il veut panser Sory Kamara dont le genou droit a été fracassé par une balle. Mais, doucement, Sory Kamara le repousse :

— Non, yeutenant, mon camarade, y a na malade plus que moi.

Et il montre un tirailleur qu'on vient d'apporter couvert de blessures; c'est de celui-ci d'abord qu'il faut s'occuper; lui, Sory, doit passer après, puisqu'il souffre moins et a donné moins de son sang à la France. Tous ces tirailleurs, fiers de leurs blessures, envieraient les plus grièvement atteints d'entre eux, s'ils n'avaient l'espoir d'être plus vite guéris pour retourner plus vite venger l'affront qu'ils ont reçu.

Comment en serait-il autrement? Tels officiers, tels soldats.

Est-il étonnant que ces Soudanais, au sang guerrier, se transforment en héros au contact d'hommes ayant autant de mépris de la souffrance que du danger, s'oubliant eux-mêmes pour les autres, exposant leur propre vie, pour sauver celles qui leur sont confiées. Ces Soudanais n'ont-ils pas vu, dans une seule journée, le sergent Raymond courir à la mort pour les sauver d'une explosion, et le commandant Mourin, le bras traversé d'une balle, ne révéler sa souffrance qu'au poste de Kuonkan! N'ont-ils pas vu les officiers panser les blessures de leurs hommes avant de songer aux leurs? Sory Kamara est entraîné par cette contagion de dévouement lorsqu'il répond au lieutenant Bouet : « Non, yeutenant, mon camarade, y a na malade plus que moi... »

Aussi, tous se redressent, la flamme du cœur jaillissant par les yeux, lorsque le commandant Mourin, le bras en écharpe, au milieu de ses officiers, presque tous blessés comme lui, s'avance pour leur apporter la vraie parole réconfortante, le vrai remerciement du soldat.

« Mes amis, les blessés d'aujourd'hui auront l'honneur de marcher en tête à la première attaque de Boussédou. »

Le commandant Mourin tint sa parole. Deux mois plus tard, la « colonne » marchait de nouveau contre Boussédou, mais cette fois elle possédait « une artillerie », la pièce de 80 de montagne que le commandant avait demandée.

Les premiers postes sont enlevés rapidement. A travers la forêt, on taille une route pour amener le canon à sa position de batterie; il ne peut ouvrir le feu avant une heure de l'après-midi.

Après quatre heures de tir, la brèche est jugée suffisante. Le lieutenant Guignard reçoit l'ordre de donner l'assaut. Avant de s'élancer, il veut reconnaître la position, il se découvre, une balle le frappe mortellement. Quand la section est de nouveau prête à marcher, la nuit tombe, l'attaque est remise au lendemain.

L'ennemi est frappé de terreur par les pertes déjà subies, par la furie de ces hommes que rien n'arrêtera maintenant qu'ils ont fait un trou dans le tata; il se dérobe pendant la nuit, abandonnant la ville jonchée de cadavres.

Au matin, le commandant Mourin entrait dans Boussédou.





SUR LE FLANC DE LA COLONNE, IL MARCHAIT RAIDE, LE FRONT HAUT, ET COMPTAIT D'UNE VOIX RETENTISSANTE : UN, DEUX.

L'Intelligence des Noirs.

Ce titre ne renferme aucune ironie ; il ne précède pas non plus une leçon de philosophie ou une étude comparative entre le cerveau des blancs et celui des noirs ; je ne me propose pas davantage de rechercher si le noir est un primitif ou s'il a dégénéré après avoir eu des ancêtres mieux doués pour l'intelligence. Je veux simplement, au milieu des actes d'héroïsme de ces tirailleurs que j'aime et que j'admire, raconter quelques traits de leur caractère, quelques-unes de leurs naïvetés, certaines de leurs réflexions amusantes comme on cite des mots d'enfants.

N'est-ce pas sous l'aspect d'enfants que ces héros se présentent hors du combat? Ayant vécu dans la nature, sans avoir eu

à résoudre les difficiles problèmes de l'existence, sans avoir subi les épreuves qui mûrissent, sans avoir lutté pour la vie, ils ont conservé de l'enfant l'insouciance, la spontanéité, le besoin de s'attacher, de se donner à qui les aime, la faculté de s'amuser de tout et de rien.

Ecoutez-les parler, le soir, à l'intérieur d'un bivouac, ces hommes qui vous ont ébloui de leur vaillance. Tant que l'extinction des feux n'a pas jeté dans l'air ses notes mélancoliques, ce ne sont que babillages et fusées de rire ; et si les clairons ne les forçaient au silence, ils bavarderaient, sans souci du lendemain, jusqu'au moment où la fatigue fermerait leurs yeux. De quoi parlent-ils ? Du moindre incident qui les a frappés, d'un mot, d'un geste de leur officier, et pendant des heures, le même sujet alimentera leurs conversations et leur gaieté. Ah ! les enfants terribles ! Ils ont vite fait de saisir nos petites manies, nos attitudes particulières, nos expressions de prédilection. Que de fois je les ai surpris, singeant la marche ou l'accent de l'un de nous !

C'est surtout en temps de paix qu'ils donnent libre carrière à leur talent d'imitation, durant l'hivernage consacré à l'instruction des recrues ou au perfectionnement des anciens. Dès qu'ils sont rentrés de la manœuvre, le village, le camp de leur smala qui remplace le quartier, retentissent de tous les commandements entendus quelques instants plus tôt. Quelle joie, lorsque l'un d'eux a réussi à reproduire l'intonation de son lieutenant ou de son capitaine !

Ils ne se contentent pas de répéter les commandements, ils se réunissent souvent pour recommencer entre eux la manœuvre. Mais ce n'est pas seulement enfantillage, c'est passion de tout ce qui touche à la guerre ; et dans ces jeux, l'escrime à la baïonnette occupe une place d'honneur, ils y dépensent leur ardeur, le trop plein de leur jeunesse, ils y trouvent un avant-goût de la charge.

Ils ont bien le droit d'être enfants ; presque tous sont très jeunes, et quand, leur divertissement terminé, ils deviennent pères de famille, ils ont l'air de jouer au papa comme ils semblaient jouer au soldat. La plupart paraissent les grands frères de ces négrillons joufflus, dodus, à qui la houppe conservée sur le sommet de la tête déjà rasée, donne un aspect de petits clowns. Mais ils prennent leur rôle au sérieux, et c'est gravement, que tenant dans leurs grosses mains les menottes des bambins, ils vont surveiller la confection du couscous par leurs moussos (1). L'escrime à la baïonnette leur a servi d'apéritif, le seul à leur disposition.

Grâce à Dieu, ils n'en absorbent pas d'autre ; il n'y a pas de cabarets pour les induire en tentation. D'ailleurs les Bambaras boivent peu, sauf quand ils rencontrent du dolo, la bière fabriquée avec du mil, leur boisson nationale. Resteraient-ils insensibles aux séductions de l'alcool, s'ils le connaissaient et avaient le moyen de s'en procurer ? Beaucoup ont appris à l'apprécier, parmi ceux qui ont tenu garnison à Dakar ou à Saint-Louis.

Le vieux caporal Moktar-Kari le prouva bien, le jour de l'embarquement de la compagnie Mangin à Dakar en 1896.

Au matin, il manquait à l'appel. Où était-il ? Nul n'eût pu le dire, mais tout le monde s'en doutait. Moktar, parfait dans la brousse, ne pouvait s'empêcher dans les villes de sacrifier à la civilisation ; et boire est, hélas, le propre de l'homme civilisé. Bref, Moktar demeurant introuvable, le lieutenant Mangin se décida à se rendre au paquebot sans lui. Fièrement, la compagnie défilait dans les rues. Soudain, les spectateurs manifestèrent une vive hilarité. Mangin se retourna. Que vit-il ? Moktar ! Moktar qui avait enfin rallié ; et dans quelle tenue !

Réveillé sans doute par les clairons, comprenant que sa compagnie s'en allait, il avait été mis subitement debout par l'instinct du devoir et de la discipline ; mais le cerveau encore embrumé par l'orgie de la veille, il s'était précipité dans le costume où il s'était couché, c'est-à-dire sans aucun costume ! Toutefois, il portait, fièrement plantée sur sa tête, la chéchia dont un tirailleur ne se sépare jamais. Et sur le flanc de la colonne, il marchait raide, le front haut, et comptait d'une voix retentissante : un, deux ; donnant aux jeunes recrues l'exemple d'une correction parfaite... quant aux principes du pas accéléré.

Il fallait d'ailleurs que Moktar fût dans un état absolument anormal, car Sénégalais ou Soudanais ont une pudeur extrême. Je me souviens d'une punition infligée par le capitaine Marchand sur le Congo. Nous remontions le fleuve, et Marchand eut un jour l'idée de vérifier l'état de certains colis précieux. De ce nombre étaient les caisses de lait concentré destiné aux malades.

Les boîtes étaient bien à leur place,

---

(1) *Mousso* : femme, en bambara.



ILS ONT L'AIR DE JOUER AU PAPA.

mais elles étaient vides! Le lait est déjà très goûté des tirailleurs, le sucre l'est encore plus, la réunion de ces deux tentations avait été trop forte.

Les coupables furent vite découverts, et comme il n'y avait pas de prison à bord, Marchand les fit exposer nus aux regards de tous.

Si extraordinaire que cela paraisse, dans un pays où tant de races ignorent l'usage du vêtement, particulièrement celles du Congo, cette punition était la plus terrible de toutes. C'est que précisément les tirailleurs ont conscience de leur supériorité sur ces peuplades, sur ces « sauvages ». La nudité devient pour eux un symbole de la sauvagerie. Etre exposés nus, les ravalait au dernier degré de l'échelle humaine, constituait une sorte de dégradation.

Ce même sentiment de leur dignité fait qu'ils ne veulent pas être qualifiés de « nègres ». Ce mot est pour eux synonyme de « sauvages », il est une insulte sanglante. En vain essaierait-on de leur prouver que la langue française n'a pas d'autre terme pour désigner la race noire. Peine perdue! D'où est né l'ostracisme dont jouit cette dénomination? Il est en partie mérité, je suis obligé de le reconnaître; son origine est justifiée. La première fois qu'un blanc voulut manifester son déplaisir à un noir, il l'appela tout naturellement « sale nègre ». Les tirailleurs n'eurent guère l'occasion d'entendre le mot de nègre, sans qu'il fût précédé d'un qualificatif désobligeant.

Alors, direz-vous, comment les appeler?

Ils sont des noirs. Et ne vous avisez jamais de les traiter de nègres, fût-ce de beaux nègres, ils vous feraient un mauvais parti. Ils excuseront les insultes, les coups, ils ne pardonneront pas cette épithète. Ce substantif est tellement honni au Soudan, que les Européens finissent par lui accorder le même sens comminatoire, leurs oreilles en sont choquées, presque autant que des oreilles de tirailleurs.

Est-il étonnant que des « noirs » détournent un mot de son sens littéral? Bien souvent nous en faisons autant!

Par contre, il leur arrive de prendre d'autres expressions trop à la lettre.

Témoin, ce chef à qui un administrateur essayait d'expliquer comment on allait diviser le pays en deux régions. Désespérant d'y parvenir, le pauvre administrateur eut une idée de génie.

— Fais lui comprendre ceci, dit-il à l'interprète : tous ceux qui boivent l'eau de telles rivières appartiennent à tel poste, et tous ceux qui boivent l'eau de telles autres rivières dépendent de moi.

Après une longue traduction, il demanda :

— Est-ce que le chef a saisi?

— Oui, répondit l'interprète, mais lui dire, ça y a rien faire pour lui, parce que lui y a boire dans une mare.

Ce brave chef était-il dénué d'intelligence, ou était-il un humoriste supérieur? Etait-il bête ou simplement naïf? Qui déterminera la limite entre la bêtise et la naïveté? La dernière n'a rien de commun avec la première. Il est de délicieuses naïvetés, résultat de l'inexpérience, de l'ignorance de la langue, de l'incompréhension, bien compréhensible souvent, de la civilisation; et si parfois, dans ce chapitre de l'intelligence des noirs, il y a doute entre la bêtise et la naïveté, surtout quand il s'agira de tirailleurs, je croirai toujours à celle-ci, jamais à celle-là.



La leçon de français.

Les tirailleurs parlent-ils français? Telle est la demande de tous ceux qui ne connaissent pas nos braves Soudanais. Il me souvient qu'un de nos généraux les plus en vue de l'armée de terre ne manqua pas de poser cette question certain jour, déjà lointain, où il passait en revue une compagnie à peu près exclusivement composée de Bambaras, l'élément le plus brave, le plus fidèle, mais assurément le moins intellectuel des régions comprises entre le Sénégal et le Niger.

Sur la réponse affirmative qui lui fut faite, le général s'approcha d'un homme :

— Eh bien! mon ami, lui dit-il, quelles impressions de voyage avez-vous rapportées?

Le pauvre tirailleur roula des yeux effarés et resta bouche bée, bien que lèvres closes.

— Il n'est pas très fort celui-là, reprit le général, se tournant vers le commandant de la compagnie. Est-ce que les autres ne comprennent pas mieux?

— Ma foi, mon général, ils ne sont pas habitués à un langage aussi académique; nous employons avec eux des expressions courantes, nous les tutoyons...

— Ah! bien. Et s'avançant vers un autre tirailleur :

— Bonjour, mon ami, comment vas-tu?

Présentant l'arme qui claqua énergiquement dans la main gauche (à cette époque préhistorique on présentait encore l'arme), fixant son interlocuteur droit dans les yeux, d'une voix terrible, le brave noir répondit sans hésitation :

— Pas mal, et toi?

Ce jour-là, le général ne posa pas d'autres questions. Il se jugea sans doute suffisamment édifié sur les connaissances linguistiques des Soudanais. Il ne songea même pas à s'enquérir de l'école où ils avaient fait leur instruction. Peut-être craignait-il de rendre les officiers responsables d'une éducation aussi défectueuse, tant en matière de langue qu'en matière de discipline.

Sur ce dernier point, je reconnais que le règlement, dans sa lettre, avait subi une légère atteinte; mais dans son esprit, il demeurait intact. Ce brave noir eût été bien surpris d'apprendre qu'il n'avait pas eu toute la correction désirable! La faute en est assurément à nous. Mais est-ce une faute? Quel maître a jamais songé à réprimer l'élan d'un bon chien dévoué qui, dans sa joie de le voir, bondit sur lui, au risque même de le bousculer un peu? Les noirs, les Bambaras surtout, je l'ai déjà dit, sont de bons chiens dévoués. Lorsqu'ils retrouvent, même après une longue absence, leurs anciens officiers, c'est la main tendue qu'ils se précipitent au-devant d'eux. Jamais nous n'avons pensé à les prier de rester à six pas, les mains dans le rang. Ils ne comprendraient pas et s'en iraient tout tristes, quelque chose serait brisé entre eux et nous; ils nous serviraient encore, mais comme les noirs de Sierra-Leone ou de la Nigéria servent les Anglais. La discipline britannique maintient les distances, et elle n'obtient rien de ces mêmes hommes qui nous donnent jusqu'à leur vie; en étouffant leur expansion, elle éteint leur flamme. Les Anglais s'imaginent qu'en agissant autrement, le prestige de l'officier serait atteint. Ils se trompent, la familiarité, chez ces cerveaux primitifs et incapables de calculs, n'est que la manifestation d'une exubérance de dévouement, elle renforce la discipline, bien loin de lui porter préjudice. Il faut traiter les hommes suivant leur caractère; ce qui serait un danger avec des blancs, n'en est pas un avec des noirs.

Si je défends l'éducation militaire des Soudanais, je ne dirai pas que leur science grammaticale est irréprochable. Quelques-uns, élevés par les frères de Saint-Louis ou les missionnaires du Soudan, parlent correctement, savent même lire et écrire, mais ils sont l'exception, une très rare exception.

En fait d'école, les tirailleurs n'ont guère suivi que l'instruction mutuelle. Si celle-ci donne parfois des résultats imprévus pour la parole, elle n'en donne pas de moins remarquables pour l'écriture. Je le constatai pendant que j'étais aux spahis soudanais.

Mon ordonnance avait retenu les titres de quelques journaux, et, d'un esprit curieux, il avait résolu de trouver la relation qui existait entre ces grandes lettres, signes cabalistiques, et les mots qu'elles représentaient. Aidé probablement d'un camarade un peu plus savant que lui, il était parvenu à identifier certaines lettres à certains sons. Mais, chose curieuse, il s'était borné

à identifier les consonnes. Est-ce vraiment curieux? Son travail était basé sur la consonance; et dans consonance il y a consonne; il n'est pas question de voyelle.

Bref, mon spahi s'était ainsi créé une représentation de la parole.

Je l'ignorais. Un jour, je trouvai sur ma table un papier portant les inscriptions suivantes :

2 P T L M
4 P R D C R C T

Je demeurai rêveur en présence de ce rébus. Mon ordonnance en était sûrement l'auteur. Qu'avait-il voulu dire?

Il y avait un troisième mot; et celui-ci avait une voyelle!

2 K O L

Cette voyelle me livra la clé du mystère. J'avais sous les yeux une note de blanchissage! Il fallait simplement lire :

2 pantalons et 4 paires de chaussettes, que le brave spahi prononçait : 2 petelems et 4 paires de cercettes.

Somme toute, ce n'était pas si mal. L'insuffisance de lá rédaction tenait surtout à l'incorrection de la prononciation.

De ce dernier défaut, l'instructeur de mon ordonnance était responsable; mais lui-même, sans doute, n'était guère plus versé que son élève dans la langue française.

Tous les professeurs noirs ne possèdent pas la science et les dons spéciaux qui caractérisaient le vieux sergent Dialiké Taraoré de la compagnie Mangin. Je ne manquais jamais, lorsque je le pouvais, d'assister à ses leçons. J'étais sûr d'y recueillir quelque perle.

C'est dans cet espoir, qu'à Fort-Desaix je m'étais, un soir, dirigé vers le cercle au milieu duquel professait Dialiké.

La bouche ouverte, les yeux écarquillés, le front plissé par l'effort, les jeunes élèves buvaient les gestes et les paroles de leur sous-officier.

Montrant son œil, le vieux Dialiké disait : « Ça, y a œil. ». Et chacun mettant le doigt sur son œil, répétait : « Ça, y a œil. »

Une minute plus tard, après avoir exploré tous les détails du visage, le doigt de Dialiké descendit, se posa sous son menton et tous répétèrent après lui : « Ça, y a cou. »

Mais le professeur jugea utile d'ajouter une explication, un commentaire :

— Y a pas se tromper, dit-il gravement, ça, y a cou, et y a pas dire : ça y a... et son doigt désigna une partie inférieure et postérieure!

On ne saurait prendre trop de précautions avec cette diablesse de langue française! elle est pleine de pièges! Dialiké connaissait les embûches tendues par notre langue à tous les néophytes; sa méthode était pleine de prudence autant que de sagesse.

Quand je le quittai, il était en train d'expliquer l'usage des pronoms possessifs : mon, ton, son, notre, votre, leur. Je regagnai ma case, bercé, rajeuni par la douce musique de Noël et Chapsal, et je me demandais s'il ne serait pas juste de proposer Dialiké pour les palmes! Il me paraissait y avoir tous les droits.

J'en fus bien plus convaincu le lendemain matin.

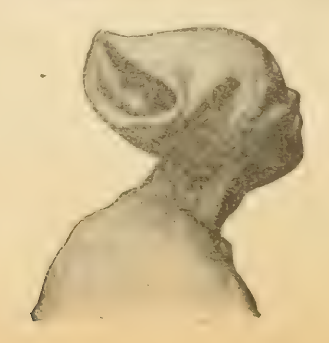
Je regardais le médecin de la mission passer la visite. Un des plus brillants élèves de Dialiké s'approcha.

— Qu'est-ce que tu as? interrogea le docteur.

Sérieux, concentrant toute son attention pour s'exprimer de correcte façon, le tirailleur répondit de sa voix la plus claire :

— Doctoro, moi y en a mal à ton c...ou.

Mais hélas! après s'être trompé de possessif, il avait encore oublié l'o!



Le plus intelligent des noirs.

Si dans la suite de cette histoire, mon héros ne semble pas justifier complètement le titre que je lui décerne, loin de moi pourtant l'intention de le diminuer dans l'esprit de ceux qui l'ont connu. Intelligent, certes, il l'était. Il lui est arrivé parfois de prêter à rire ; mais dans les occasions où pareille éventualité s'est produite, mon ami a seulement été victime de son désir de comprendre trop vite ; j'admettrai donc qu'il a été victime d'une intelligence trop impétueuse. En tout cas, il fut un bon et brave serviteur de la France, il nous rendit de réels services, et la place, un peu à part, que nous lui avions faite au Soudan, était absolument méritée.

Elevé à Saint-Louis dans une de nos écoles, il parlait le français avec une pureté digne d'un « Immortel ».

Comme il me le disait un jour, il connaissait tous les « nuages » de la langue française. Et j'estime qu'il employait le mot propre. Certaines finesses d'expressions n'ont-elles pas quelque chose de plus inappréciable, de plus fugace, de plus impalpable qu'une nuance ?

Il était d'ailleurs polyglotte et, Yolof de naissance, il possédait également bien l'arabe, le bambara, le toucouleur, le soninké, bref, toute la collection des idiomes en usage au Soudan.

A le juger sur les apparences, il avait complètement dépouillé l'indigène. A mon arrivée à Kayes, je me souviens d'être resté confondu devant le luxe des réceptions offertes par ce civilisé.

Les mets les plus choisis, pour le pays, étaient servis dans la plus fine porcelaine, et le champagne coulait à flots dans des coupes du plus pur cristal. Seule la tenue du personnel se trouvait en contravention avec les règles du protocole européen. Mais je m'empresse d'ajouter que cette infraction était justifiée par la couleur locale. S'il est naturel que chez les blancs les maîtres d'hôtel soient en habit noir, logiquement chez les noirs, ils doivent servir en habit blanc.

Là encore se révélait la pénétration, la sûreté de jugement de l'amphitryon.

D'ailleurs, ses boys n'étaient pas seulement correctement vêtus, ils étaient encore admirablement stylés, ils ne se seraient pas permis une erreur. Jamais ils n'eussent commis bévue pareille à celle dont furent victimes les autorités belges au Congo pendant le festin d'inauguration de la voie ferrée. Les convives étaient nombreux ; il avait fallu racoler des serveurs de fortune, et le maître d'hôtel n'ayant pas le temps de les dresser, leur avait dit simplement : « Vous me regarderez et vous ferez comme moi. »

Devant chaque invité s'étalait une série de verres destinés aux crus les plus variés ; mais les grands verres avaient été proscrits, comme le vin banal auquel ils eussent été destinés. Il est inutile de dire que pas une goutte d'eau ne figurait sur la table. Or, le colonel représentant de la France ne buvait que de l'eau. Vers le milieu du repas, il en réclama. Le maître d'hôtel s'en fut quérir et déboucher une bouteille d'Evian. Incontinent, tous les boys quérirent et débouchèrent une bouteille semblable. Le maître d'hôtel, jugeant superflu de laisser des petits verres devant un homme qui ne s'en servait pas, les enleva et n'en laissa qu'un approprié au liquide demandé par cet étonnant invité. En un tour de main les boys raflèrent tous les petits verres. Puis, continuant à reproduire fidèlement chacun des gestes de leur modèle, ils mirent subitement les Belges en face d'un breuvage auquel beaucoup paraît-il, ne se souciaient pas de goûter.

Ce fut un moment de stupeur impossible à rendre, me raconta le colonel, stupeur qui ne tarda pas à se transformer en fureur ; la belle eau du lac de Genève fut traitée de poison, et les malheureux boys d'empoisonneurs !

Dans la maison de mon brave ami on n'était pas exposé à d'aussi pénibles accidents ; sous les larges coups d'aile du Panka, on pouvait s'abandonner en toute sécurité aux douceurs de la civilisation.

Et la maîtresse de maison, me demanderez-vous ? Il n'y en avait pas ; il y en aurait eu trop. Un nègre a beau être civilisé, il se renferme toujours dans ce raisonnement : si une femme est bonne, deux sont meilleures, et le plus grand nombre doit forcément procurer la plus grande somme de plaisirs. C'est clair comme 2 et 2 font 4 ; l'argument est irréfutable, il est mathématique. Au reste, la multiplicité des épouses étant une loi naturelle, la logique est impuissante à la combattre. Mais si un noir admet que, pour des raisons qui lui échappent, nous nous soyons dérobés à cette loi,

il ne comprend pas comment la coutume si avantageuse de la dot ne nous a pas ramenés dans la voie tracée par la nature. Quand on a la chance de pouvoir prendre de l'argent en même temps qu'une femme, on ne saurait prendre trop de femmes ! Si une dot est bonne, deux dots sont meilleures !

Vraiment ces nègres ont l'esprit trop pratique.

Mon ami, comme tous ses concitoyens, nous trouvait certainement remplis d'illogisme, bourrés de préjugés ; toutefois il n'en laissait rien paraître ; il était trop bien élevé. Sa correction allait même jusqu'à reléguer ses femmes sur la rive droite alors qu'il habitait la rive gauche. Etait-ce réellement pour ne pas froisser nos préjugés ? Etait-ce le souvenir de Paris où il était allé qui lui avait donné l'idée de faire « la fête » sur la rive droite et de se montrer sur l'autre on ne peut plus « faubourg Saint-Germain » ? N'était-ce pas plutôt la prudence qui lui avait conseillé de mettre entre ses richesses et nous la largeur du Sénégal ? Il est douteux qu'il eût prévu dès cette époque l'impôt sur le revenu et qu'il ait cherché à se dérober à l'inquisition du fisc, il est plus probable qu'il avait essayé de prévenir certains commentaires sur l'origine de sa fortune.

Le bruit courait, en effet, que de l'autre côté du fleuve un village entier lui appartenait. Je ne parle pas seulement de la terre ou des cases, je parle aussi des habitants. La France fermait les yeux sur cette rive droite, elle la considérait, je crois, comme une dotation, permettant à son vieux serviteur de tenir son rang vis-à-vis des indigènes. Au début de l'occupation, il était nécessaire qu'il eût un certain prestige dans notre propre intérêt.

D'ailleurs, pour posséder des captifs, on n'est pas un négrier ! En France, le mot captif évoque immédiatement les souvenirs de la case de l'oncle Tom. La captivité, au Soudan, n'a rien de commun avec l'esclavage, tel que nous le dépeint M[me] Beecher Stowe. La captivité est une forme, je dirai même une forme adoucie, de la domesticité ; au bout de quelque temps, hommes et femmes deviennent captifs de case, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent plus être vendus, ni renvoyés ; ils font partie de la famille.

Sous prétexte de liberté, nous avons parfois une propension exagérée à vouloir astreindre du jour au lendemain à nos us et coutumes des gens qui n'y sont nullement préparés. Il est vrai que si nous ne les obligions pas à accepter notre manière de voir, il y aurait bien des chances pour qu'ils persistent dans la leur. Il est encore vrai que ne tenant pas précisément le pouvoir de leur consentement, nous n'avons pas à nous occuper de leurs goûts particuliers. Nous sommes là pour leur imposer ce qui est notre bonheur et ce qui doit être le leur par conséquent. Si nous les élevons peu à peu à la dignité d'électeurs, il est bien entendu que leur élu n'aura jamais le mandat de travailler à la réalisation de leurs désirs. Cette condition est même essentielle ! Sans elle où en arriverions-nous ? Les noirs, par exemple, demanderaient tout de suite la suppression du travail des hommes et la réglementation du travail des femmes ; car ils n'ont qu'un rêve : ne rien faire, et autant que possible être payés pour ne rien faire.

Comme le disait mon bon camarade nègre, que j'étais en train de perdre de vue : « Les noirs ne comprennent pas que la liberté est dans le travail ! »

Je l'entends encore, je vois encore son regard errer sur les « lougans » (1) de la rive droite, en même temps qu'un ineffable sourire de propriétaire se dessinait sur ses lèvres. Ce jour-là, je compris que l'égalité est absolue entre les noirs et les blancs, quant à la compréhension de la liberté et de la fraternité. L'optique d'un homme arrivé est la même dans tous les pays, le pigment de la peau n'influe pas sur elle.

J'avais conçu une haute idée de cet homme d'une intelligence si supérieure. Pourquoi par deux fois détruisit-il une partie de mes illusions ?

Quelles furent les causes de ce revirement ?

Un soir, après un de ces dîners, comme lui seul était capable d'en offrir à Kayes, nous étions restés à philosopher en achevant une cigarette. Mon noir ami paraissait inquiet ; il soulevait et replaçait le couvercle du sucrier d'une main nerveuse. Je l'interrogeai sur le motif de sa perplexité.

— Voilà, me dit-il ; je suis certain que tous les jours on me vole du sucre, et je ne sais par quel moyen m'en assurer. Ah ! si le sucre était comme en France, en morceaux ! que faire avec du sucre cristallisé, en poudre ?

— Il faut le peser.

— J'y ai songé, mais si mes boys me voient aller chez le traitant pour me servir de sa balance, ils se méfieront, et cette nuit ils ne me voleront pas !

---

(1) Les champs.

Une mouche qui voltigeait me suggéra la solution du problème.

— C'est bien simple, affirmai-je; prenez une mouche, enfermez-la dans le sucrier, et si demain elle n'y est plus, vous pourrez être sûr que vos boys vous ont volé.

Il se frappa le front, émerveillé de tant d'astuce, et me serra chaleureusement les mains, ne tarissant pas de remerciements :

— Jamais je n'aurais pensé à ça!

Je le laissai tout à la joie, et plongé dans l'admiration de mon génie.

Le lendemain, je le vis passer l'air soucieux :

— Eh bien! criai-je, et la mouche?

— Eh bien! eh bien!... je ne comprends pas... car je suis convaincu que cette nuit encore on m'a volé.

— Et la mouche était restée dans le sucrier?

— Oui, elle y était; c'est-à-dire la croûte de pain que j'avais mise à la place, n'ayant pas trouvé de mouche. Elle y était, et pourtant on m'a volé! Oui. Vous êtes aussi étonné que moi, je le vois bien.

Il se trompait, je l'étais bien plus que lui, mais mon étonnement était aussi joyeux que le sien était lamentable.

A quelque temps de là, nous nous retrouvâmes au poste où tout le monde affluait pour l'ouverture de la ligne téléphonique entre Kayes et Bafoulabé. C'était l'événement du jour; on faisait queue devant l'appareil. Les distractions n'abondent pas au Soudan, et celle-ci vous avait un petit parfum d'outre-mer qui amenait sur les lèvres le sourire que seule provoque l'arrivée du courrier de France.

L'air vaguement inquiet, le digne propriétaire de la rive droite tournait autour du téléphone sans oser y toucher. Son amour-propre l'empêchait de demander des explications, il s'efforçait même de prendre des allures de connaisseur. Les mains derrière le dos, il semblait passer l'inspection de l'appareil plutôt qu'en chercher le secret!

Ayant pitié de lui, je tentai de lui donner un aperçu du phénomène qui l'intriguait. mais sans paraître douter de la superfluité de mes explications; je tenais à ménager une intelligence justement susceptible, et dont j'avais eu tant de preuves. Il m'écoutait avec la plus grande attention, je sentais qu'il buvait mes paroles, qu'il s'en pénétrait, que sous son front plissé par l'effort, le cerveau s'ouvrait à la lumière; et, quand la figure radieuse il s'écria : « Oh! j'ai bien compris maintenant! J'ai bien compris! » je fus certain de lui avoir révélé les mystères de la pile et de l'électro-aimant. Je me pris même à en concevoir une certaine fierté. Il appuyait déjà sur le bouton d'appel comme un vieil abonné; c'est à peine si je l'aidai d'un petit conseil pour se placer devant la plaque; bravement, d'une voix de tonnerre, il interpella le commandant de Bafoulabé. Sa conversation terminée, je ne sais quel démon me poussa à lui dire : « Demandez donc l'interprète du poste. » Ce dernier, sachant à qui il parlait, jugea plus commode de converser dans sa langue maternelle, c'est-à-dire en bambara. A peine mon élève eut-il entendu les premiers mots qu'il laissa tomber les récepteurs, recula terrifié, et l'œil fixé tout rond sur l'appareil :

— Oh! fit-il! que le téléphone parle le français; ça je le comprends, mais qu'il parle aussi le bambara!...

Quelle leçon pour l'orgueil du professeur? Etait-ce moi qui n'avais pas su lui expliquer? Etait-ce lui qui était incapable de comprendre?



La capture d'un éléphant.

Dans le Haut-Oubangui, je cheminais lentement à travers la brousse. Afin de raccourcir ma route, j'avais abandonné le sentier qui zigzaguait de-ci de-là, s'écartait de sa direction à tout propos, et surtout hors de propos.

La ligne droite est une invention d'homme pressé. Un Européen compte les mois, les jours, les minutes, découpe le temps en tranches, et s'efforce d'y faire tenir autant d'actes qu'il peut. Il en rend ainsi la fuite plus sensible. Un noir, au contraire, ne calcule pas les années, il les laisse couler; et les jours, vides d'occupations, sans points de repère qui en fixent la durée, prennent une allure d'éternité. Aussi, nul, en Afrique, ne pense à se hâter. A quoi bon diminuer la longueur d'une route? Pourquoi se fatiguer à contrarier la nature en supprimant un obstacle placé sur le chemin? Il est si simple de le tourner! D'ailleurs, un indigène ne se déplace jamais pour une affaire urgente; il sort de son village uniquement dans le but d'aller bavarder avec des amis du hameau voisin, et dans l'espoir de vider en leur compagnie quelques calebasses de bière de mil.

A la réflexion, il me semble même que ces sentiers ont dû être tracés à la suite de fréquentes libations; ils reflètent trop fidèlement l'état d'âme d'un joyeux buveur! Ils ne serpentent pas, ils titubent!

Bref, en civilisé, pour qui le temps est précieux, j'avais profité d'une brousse favorable, et me fiant à ma boussole, j'avais piqué droit sur le poste vers lequel je me dirigeais. De temps en temps, un massif de mimosas me forçait à faire un détour, mais je reprenais aussitôt ma direction. L'herbe était courte, peu épaisse; récemment incendiée, elle commençait seulement à repousser.

Tout à coup, mes porteurs s'arrêtent; je les vois figés, en extase. Devant eux, à cent mètres, quatre éléphants broutent paisiblement, balançant leurs trompes, s'éventant de leurs larges oreilles.

Pour moi, le spectacle n'est pas nouveau et n'offre aucun attrait; mais pour mes porteurs il n'en est pas de même. Ces animaux représentent de la viande!

De la viande! Les pauvres gens en savent à peine le goût. Peut-être parmi eux beaucoup le connaissent seulement par ouï-dire? Ils sont des « captifs », et les captifs de l'Oubangui ne sont pas traités comme ceux du Soudan. Lorsque leur maître s'offre le luxe de tuer un animal, ce qui est rare, ils n'ont guère, en fait de reliefs du festin, que les os rongés jusqu'à la moelle.

A ma dernière étape, le chef du village ayant donné des vivres pour les tirailleurs, j'en réclamai pour les porteurs. Il jeta un regard de commun mépris sur moi et sur le vil troupeau des captifs : « Ça, dit-il, ça ne mange pas. »

Je dus menacer pour obtenir une maigre pitance qui me fut apportée accompagnée de ces mots : « Si tu t'occupes de nourrir des captifs, ils ne marcheront pas. »

Aussi, la vue des éléphants a fasciné ces malheureux; ils savent que d'un coup de fusil je peux leur assurer une bombance comme ils n'en ont jamais fait, comme ils n'en feront plus jamais. Leur estomac est passé dans leurs yeux qui vont alternativement des éléphants à moi et passent de la convoitise à la supplication. Je me laisse toucher; je pense qu'ils pourront revenir dépecer l'animal abattu en rentrant chez eux et que, pour le moment, la marche de mon convoi ne sera pas retardée; je tire.

L'éléphant blessé barrit douloureusement, s'enfuit et, après quelques centaines de mètres, tombe mort. Ses compagnons, affolés, se sont sauvés. Seule, une petite masse noire a suivi ma victime en galopant gauchement... j'ai tué une mère!

Et le pauvre orphelin gémit plaintivement. Il trottine autour du grand corps couché sur l'herbe; de sa petite trompe, il essaie de le réveiller, de le sortir de ce sommeil inconnu de lui. Notre arrivée l'effare, il se serre contre le cadavre pour lui demander protection, il geint lamentablement.

Je suis désespéré. De mon adresse, le sort a fait une maladresse!

Un tirailleur sanguinaire, ou simplement gourmet, exprime son opinion.

— Petit tout seul y a crever. Y a tuer lui aussi, ça y a bon!

Et les porteurs d'approuver! Je crois bien! Un éléphanteau! Un morceau de choix! Une aubaine inattendue.

Un autre tirailleur au cœur tendre me dit :

— Y a emmener ce petit au poste. Ça y a bon captif.

Evidemment ; c'est la solution à laquelle je songe. Mais on n'emporte pas un éléphant sous son bras, si jeune soit-il.

Comment résoudre la question? Sans se soucier de nous, sans se douter que son sort est en train de se décider, l'orphelin continue de tourner autour de sa mère.

En vain mes hommes essaient de le prendre avec des cordes. Cet enfant à la mamelle les envoie rouler d'un coup d'épaule.



DERRIÈRE LUI, DOCILEMENT, L'ÉLÉPHANTEAU TROTTINE.

Un troisième tirailleur, à l'esprit subtil me dit alors :

— Moi, y a bien connaître manière pour emmener ce petit captif.

Je lui donne aussitôt carte blanche, assez curieux de voir son procédé.

Mon tirailleur, fécond en ruses, tranquillement, de son couteau, coupe la queue du cadavre, ces quelques crins noirs auxquels l'éléphant n'a rien ajouté, malgré les conseils du bon La Fontaine.

Maintenant, penché sur la morte, il entreprend de la traire et il arrose de lait le tronçon couvert de poils rudes !

Je me demande s'il est fou.

Gravement, il fixe au bout d'une ficelle l'appendice ruisselant, se l'attache dans le dos, le fait sentir au petit éléphant, et le fusil sur l'épaule se met en route.

Derrière lui, docilement, gaiement, l'éléphanteau trottine et flaire de temps en temps du bout de sa trompe la queue toute parfumée du bon lait maternel.

Pauvre petit ! Il venait d'entrer dans le monde civilisé ; et déjà il faisait connaissance avec les illusions !

Comme toutes les illusions, celle-ci devait être de courte durée. A peine étions-nous arrivés au poste qu'un autre problème se posa, et celui-ci insoluble : notre prisonnier trop jeune ne pouvait se nourrir d'herbe, et nous n'avions pas de lait à lui donner.

Pour lui éviter les affres d'une cruelle agonie, il fallut recourir à la solution proposée tout d'abord par le tirailleur sanguinaire. Le petit captif eut, du moins, de belles funérailles ; plusieurs services culinaires furent célébrés en son honneur, et la délicatesse de sa chair servit de thème à de longs et éloquents panégyriques.

Moussa à Paris

On prétend que pour connaître un peuple il faut l'étudier dans son pays. C'est une erreur. J'en suis convaincu depuis le voyage accompli en France par mon fidèle Moussa. Jamais je n'aurais discerné au Soudan, comme en France, toutes les bizarreries de son caractère.

Un homme, chez lui, est toujours à sa place, sa vie est adaptée à son milieu, les points saillants de ses mœurs ne ressortent pas. De même que dans la brousse nos petitesses de civilisés tranchent fortement sur la nature, les actes d'un noir, les conceptions de sa bonne cervelle, apparaissent avec toute leur splendeur dans un cadre européen. C'est la loi des contrastes, la loi des oppositions. L'ombre produit le relief. Telles idées, tels gestes, en accord avec ce qui entoure leur auteur, ne font pas ombre au tableau, ne se remarquent pas. Sur les sentiers d'Afrique, il me semblait naturel de voir les indigènes en file, et s'il leur arrivait de s'en aller dans le même ordre sur des espaces découverts où ils eussent pu marcher de front, je n'y prêtais pas attention. Le jour où j'aperçus à Paris, le long d'un trottoir, quatre Soudanais revenant de faire des emplettes et s'avançant l'un derrière l'autre, je songeai pour la première fois que ce dispositif n'est pas normal là où il n'est pas obligatoire. Lorsque je donnais une chemise à Moussa, et qu'il la portait par-dessus son pantalon, à l'exemple de ses congénères, je ne m'en apercevais même pas ; ce port inusité m'eût sauté aux yeux sur le boulevard. Et quand sur le reproche de m'avoir servi une assiette sale, Moussa tranquillement la reprenait et l'essuyait avec le pan flottant de sa chemise, je me contentais de lui faire observer l'usage insolite qu'il faisait de ce vêtement. En France, j'aurais été frappé de stupeur et d'indignation.

Si je n'avais pas amené Moussa en France, je n'aurais pas connu toutes les idées susceptibles de germer dans la tête d'un noir, et qui valent bien les honneurs d'un récit.

A la vérité, j'avais essayé de le détourner de ses projets d'exploration continentale, me doutant qu'il serait probablement très encombrant. Je lui avais présenté un aperçu rapide et pittoresque de la vie européenne, j'avais même exagéré sournoisement les désagréments des villes. Je n'avais réussi qu'à provoquer en lui du désespoir, de la révolte, sans anéantir sa curiosité. Je le vois encore cabré devant les renseignements que je lui donnais, tous puisés, d'ailleurs, aux meilleures sources, et extraits de la civilité puérile et honnête ! Parmi les principes que j'avais à lui exposer, le premier de tous était, sans contredit, celui qu'on inculque aux petits enfants dès qu'ils ont l'âge de comprendre ; en un mot celui qui contrarie directement la satisfaction des besoins les plus naturels. Ce fut un véritable ahurissement, un effondrement ! Moussa n'en revenait pas ! Il ne pouvait se figurer que dans les rues de Paris il ne trouverait pas un coin de brousse ! Et ces lois lui parurent barbares qui réglementaient le geste le plus simple, condamnaient le rite traditionnel, le reléguaient au fond d'un chalet ! Mais en apprenant qu'il fallait payer, il bondit : « Quoi ! Cette naïve offrande à la nature était frappée d'une taxe de 15 centimes, et devenait une opération commerciale ! »

Tragique, il jeta ce cri lamentable : « Alors, pour ça, y a plus cher que pour manger ! »

J'eus beau rétablir la balance entre les deux actes, et lui indiquer les prix de quelques hôtels, il resta atterré ; j'avais porté dans son esprit un coup funeste à la civilisation ! Le mouvement qui agitait sa tête de gauche à droite dénotait bien certaine inquiétude pour lui, mais par-dessus tout de la pitié pour nous. Cependant rien ne le rebuta, il n'abandonna pas son idée et finalement, je l'emmenai.

Je ne fus pas longtemps avant de constater l'insuffisance des notions sommaires de savoir-vivre que je lui avais enseignées. Combien j'eus de peine à diriger son choix lorsqu'il s'agit de lui fournir une tenue décente et tant soit peu européenne ! Il se serait habillé dans les tartans les plus voyants, où le jaune, le vert et le rouge se disputaient la prédominance.

Que de trous dans son éducation ! Quel travail pour le transformer en un gentleman accompli !

Je crois qu'il eut son plus beau succès à la gare de Bordeaux, le jour de notre départ pour Paris. Son esprit d'observation avait découvert immédiatement le but

de l'institution des bagages : c'était là que chaque voyageur se débarrassait de ce qui le gênait le plus. Gravement, il se déchaussa et tendit ses souliers à l'employé complètement ahuri.

Du moins, ces bizarreries n'étaient encore qu'amusantes ; ce fut dans le train que commencèrent réellement mes tribulations.

Je partais par le rapide, Moussa également, car je ne pouvais l'abandonner. Bravement, j'avais pris pour lui un billet de 1re classe; moins bravement, je le casai dans le coin d'un compartiment, lui enjoignant de ne pas en bouger ; puis, fuyant lâchement devant les réflexions désobligeantes que je ne manquerais pas d'entendre, je montai moi-même dans le wagon voisin. L'heure du départ approchait, le train se remplissait. Un ami, qui voyageait avec moi, ne put résister au désir de voir comment Moussa se comportait. Horreur! Moussa dormait déjà, mais avant de s'endormir, il avait retiré ses souliers et s'était confortablement allongé, ses deux énormes pieds posés sur l'accoudoir. En face de lui, les voyageurs effarés, se tassaient prêts à réclamer. Je bondis, saisis Moussa, le rejetai dans son coin, tandis que mon ami riait à gorge déployée et répétait : « Il va bien le prince! Il va bien! » Ce titre me sauva. Les Français sont remplis de mansuétude pour les princes exotiques? Les fronts se déridèrent, un sourire bénévole erra sur les lèvres, d'un geste de sympathique indulgence, les mains repoussèrent les excuses que je présentais. Rentré dans mon compartiment, je m'endormis, tel Moussa, mais sans être aussi bien installé que lui, moi, je ne jouissais pas de l'immunité accordée à un fils de roi! A Poitiers je m'éveillai, mon ami aussi. Allons voir le prince, me dit-il. Avec précaution j'entr'ouvris la portière. J'avais à peine plongé mon regard dans le wagon que je me sauvai éperdu : les pieds de Moussa avaient repris possession de l'accoudoir, et les voyageurs s'étaient de nouveau tassés respectant le repos du rejeton royal. Il n'y avait rien à faire! Je retournai à ma place, renonçant pour cette nuit à l'éducation de mon boy.

Ce n'était que le début. J'allais passer par bien d'autres épreuves!

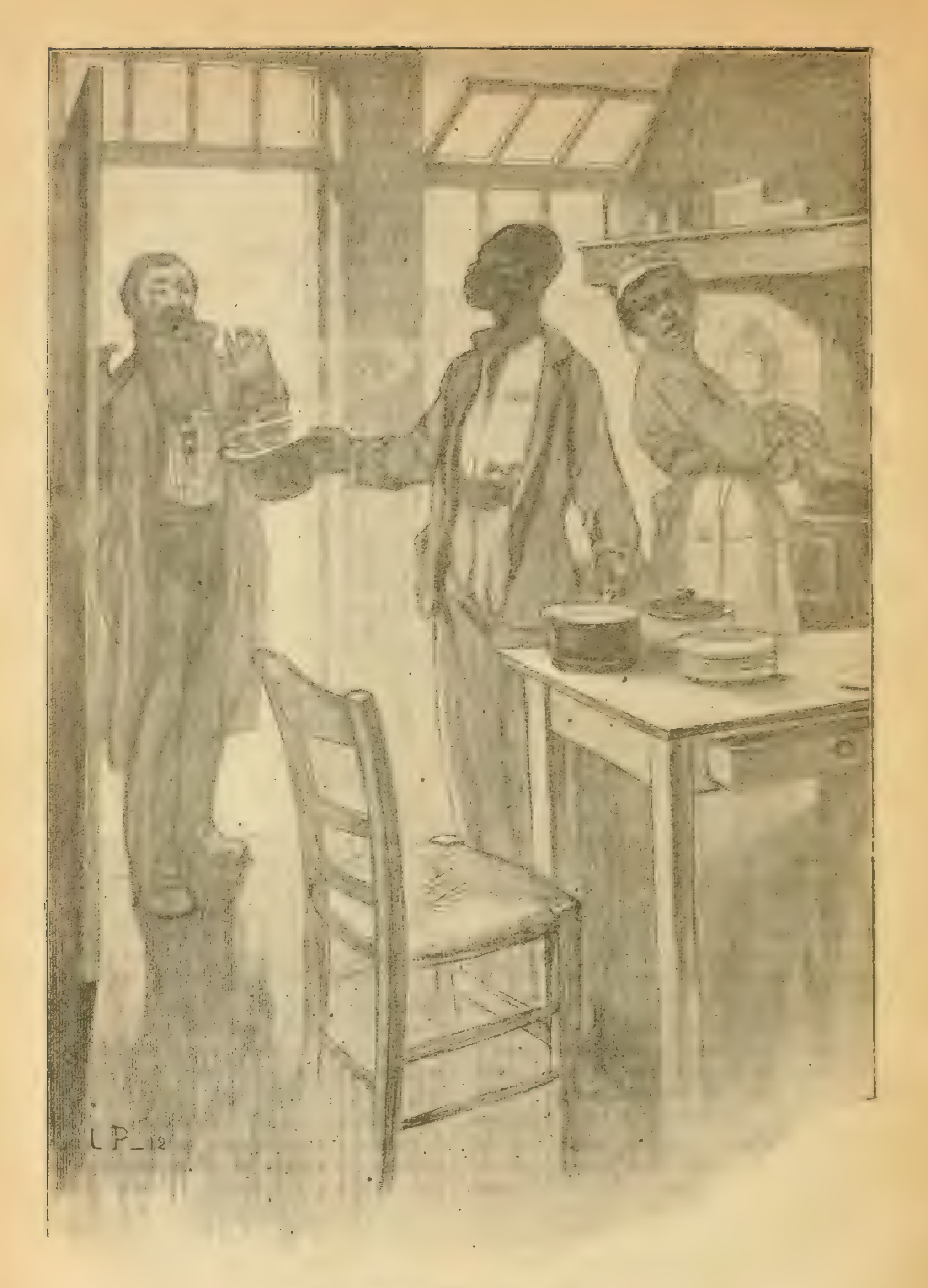
Pourrais-je dire quelle suite de raisonnement conduisit Moussa, le premier soir à l'hôtel, à ne pas se servir du lit mis à sa disposition? Etait-ce par mépris ou par respect? Toujours est-il qu'après s'être dûment et entièrement dévêtu, il se roula dans la couverture et se coucha sur le plancher. C'est là que le garçon de l'hôtel le trouva le lendemain ; et plus stupéfait par ce que lui avait révélé le manque de costume du dormeur que par cette manière insolite de dormir, il se précipita tout ému dans ma chambre, m'annonçant cette étrange nouvelle : « Moussa n'était pas seulement noir de visage, il l'était du haut en bas! »

Les civilisés ont parfois leurs naïvetés ; ils sont même aussi naïfs que les sauvages, mais ils le sont à rebours. Les uns ne peuvent sortir de la nature pour monter jusqu'à la civilisation ; les autres n'arrivent pas à s'évader de la civilisation pour descendre jusqu'à la nature. Les seconds sont-ils supérieurs aux premiers? Un sage répondrait peut-être : l'excès en tout est un défaut.

Cependant, si indifférent qu'il fût aux raffinements, Moussa n'en appréciait pas moins certaines douceurs. Sans être un disciple d'Epicure, il avait le droit de ne mépriser aucun des sens donnés par la nature. Il lui était licite d'entretenir en joie son goût et son odorat. Aussi choisit-il tout de suite la cuisine comme séjour de prédilection, et s'il était déjà le protégé de toute la maison depuis le patron jusqu'au dernier des gâte-sauce, il avait l'amitié particulière du « chef ». Assis à côté des fourneaux, il passait la plus grande partie de ses journées à écouter le dîner chanter sur le feu, à humer le parfum qui se dégageait des casseroles ; il n'abandonnait le soin de les surveiller et de les vider que pour s'occuper de les remplir. Chaque matin, levé dès l'aube, il montait en voiture avec le chef et l'accompagnait aux halles. Il était devenu un habitué du carreau et sa bonne figure ouverte et souriante y trouvait l'accueil le plus sympathique.

Un jour le chef ne se rendit pas aux halles. Moussa partit seul de son pied léger, pour y faire son habituelle tournée. Que lui advint-il? Comment s'y prit-il? L'enfant de la brousse se perdit dans les dédales de choux et de carottes ; il sortit sans doute par le Nord, croyant sortir par le Sud. Le ciel couvert ne lui permettait pas de s'orienter. Bref, il s'égara, et trop fier pour demander sa route, il continua de marcher droit devant lui, autant du moins que les détours des rues lui en laissaient la possibilité, se disant qu'il finirait bien par trouver avec la rivière le quai sur lequel était « son case ».

Et pendant que Moussa cheminait, l'in-



— Prends, dit-il, ça y a bon.

(V. p. 34.)

quiétude régnait parmi ses amis! A midi, comme je revenais déjeuner, je remarquai de loin devant l'hôtel un rassemblement. l'anxiété était peinte sur les visages : Moussa n'était pas rentré! Moussa devait s'être égaré! Deux heures sonnèrent lugubrement; les trois coups de l'heure suivante tintèrent comme un glas; le timbre de l'horloge vibrait dans un silence de mort troublé seulement par le clapotement monotone de la pluie sur la marquise, car il pleuvait à verse. Quatre heures! Bientôt il ferait nuit! Le personnel de l'hôtel était atterré. Je songeais moi-même à aller déclarer au commissariat que j'avais perdu un nègre.

Tout à coup, une rumeur à l'extérieur... Des pas pressés se font entendre sur le trottoir. C'est Moussa escorté de tous les voisins restés aux aguets devant leurs boutiques. Un cri de délivrance et de joie monte de la cave au grenier, se répand dans les couloirs; on accourt, les bras s'ouvrent... mais dans quel état revient l'enfant prodigue! Ce n'est plus un homme, c'est un fleuve. L'eau ruisselle de son chapeau, ses vêtements transpercés plaquent sur son corps, une couche de boue le recouvre des talons à la ceinture!

Je le contemple avec stupeur :

— D'oú sors-tu?

— Moi y a perdu, répond-il piteusement.

— Mais où es-tu allé?

— Moi y a pas savoir. Quand y a quitté le grand marché, y a trompé de route, y a marché tout droit et y a passé devant la gare.

— Quelle gare?

— Moi y a pas connaître; mais là, moi y a demander où ça y a l'eau, parce que mon case y a près de l'eau. Alors n'homme me dire que l'eau y a tout près, et moi aller par là; mais l'eau que n'homme y a dire était tout petit. Mais moi y a penser que l'eau tout petit va retrouver bientôt la grande eau; et moi y a marcher encore longtemps, jusqu'à grand village ou moi voir la grande eau, et n'homme me dire : celle-là y a même grande eau que dans Paris. Alors moi y a suivre le bord longtemps, longtemps, et enfin moi y a retrouvé ton case.

Et à ce dernier mot un large sourire éclaira la figure humide de Moussa.

Je compris! Des halles, mon brave Moussa s'était engagé sur le boulevard de Strasbourg; à la gare de l'Est, on lui avait indiqué l'eau la plus proche, le canal Saint-Martin « l'eau tout petit », et il avait longé le canal jusqu'à Saint-Denis où enfin il avait rejoint la Seine. Une fois la « grande eau » retrouvée, il n'avait plus qu'à la remonter! Impossible de faire un raisonnement plus logique et plus juste. Hélas! Moussa ignorait que la Seine s'amuse à décrire un vaste demi-cercle autour de la moitié de Paris, comme si après en être sortie elle ne pouvait se décider à s'en éloigner; et le malheureux avait fidèlement suivi toute la boucle par Saint-Ouen, Asnières, Courbevoie, Puteaux, Suresnes, Saint-Cloud, Sèvres et Meudon. Pour revenir des halles au quai Voltaire, il avait fait cinquante kilomètres!

Il était un peu vexé de s'être perdu, mais il n'était pas ému du chemin par-



Toute la journée assis sur le bord de sa fenêtre.

couru. Ne m'avait-il pas proposé un jour, au Soudan, de retourner chercher un objet qu'il avait oublié à cent kilomètres! Il lui semblait tout naturel de faire deux cents kilomètres, aller et retour, pour reprendre un canif laissé dans une case. Il ne connaissait pas le proverbe : quand on n'a pas de tête, il faut avoir des jambes; il l'avait inventé.

Cinquante kilomètres! qu'était ce pour lui? Il ne voyait qu'une chose : il était arrivé. S'il n'avait pas pris le plus court, il avait pris le plus sûr. Son doux entêtement ne voulait pas en démordre.

A la campagne, où je le conduisis chez des amis qui avaient bien voulu se charger de lui, il n'eut pas moins d'aventures. Il lui fallut un certain temps pour s'habituer à sa nouvelle vie; il était devenu trop parisien; les halles et le boulevard lui manquaient. Il jugea tout de suite inutile de sortir, dédaigneux des simples villageois dont il excitait la curiosité. Cependant, en bon prince, il ne se refusa pas à leur contemplation; il s'y offrit seulement de très haut. Il logeait dans les environs des combles, et toute la journée assis sur le bord de sa fenêtre, les jambes pendant dans le vide, fumant gravement sa pipe, une boîte à musique à son côté, il écoutait les sons mélodieux de l'instrument, cadeau de ses amis de Paris. Il ne remuait que pour porter sa pipe à ses lèvres et l'en retirer, ou pour remonter le ressort de la précieuse boîte qui jouait sans interruption.

Au-dessus du toit s'envolaient les notes grêles des valses ou des marches, et tout entouré de mélodie et de fumée, Moussa de son troisième étage, tel un Dieu du haut du ciel, regardait béatement le monde s'agiter à ses pieds. Il avait certainement réalisé le rêve de l'existence pour un noir. Mais au bout d'une semaine, j'estimai que mon boy ayant été suffisamment admiré dans sa divinité, il était temps de le faire redescendre parmi les mortels.

J'invitai donc Moussa à abandonner la musique et les régions éthérées dans lesquelles il planait, et je suppliai mes amis de lui donner une occupation. Sa place était indiquée à la cuisine, ce fut là qu'il tomba de son ciel, sans récriminer, je le reconnais; il entrevoyait des compensations au travail qu'il se proposait de réduire au strict minimum.

On le chargea de faire les couteaux. Il s'acquitta de cette délicate fonction à la satisfaction générale. Il s'en acquitta même si bien qu'il fut prié de recommencer le lendemain. Avec autant de zèle, il écrasa de nouveau la brique anglaise sous les lames d'acier qui reluisaient d'un éclat incomparable. Il semblait qu'il eût trouvé là sa véritable voie, c'était une vocation; et le surlendemain le polissoir lui fut encore confié. Mais ce jour-là Moussa, après avoir longuement contemplé les couteaux, se tourna vers la cuisinière :

— Qui ça, interrogea-t-il curieusement, qui ça y a faire les couteaux avant que moi venir ici?

La brave femme qui ne devinait pas le but sournois de cette interrogation, répondit simplement : c'était moi.

— Eh bien! reprit doucement Moussa, toi y a continuer.

Et d'un geste empreint d'une dignité ferme, il repoussa les couteaux vers elle.

A partir de ce jour Moussa ne fit plus rien. Il se rendait compte qu'on le traitait en grand enfant auquel on passe toutes ses fantaisies, il en usait et en abusait.

Il avait reconquis sa liberté, toutefois il n'avait pu reprendre sa place au bord de la fenêtre, la température ne le permettait plus, l'hiver approchait.

A la fin de décembre la neige tomba, et devant ce spectacle nouveau les yeux de Moussa allaient du ciel tout blanc à la terre plus blanche encore; il regardait avec stupéfaction cette pluie de flocons mystérieux.

Longtemps, il contempla la couche immaculée. Son cerveau travaillait. Et soudain, sans rien dire, il gagna sa chambre. Une minute après, il en redescendait porteur de sa malle. Il ne rencontra personne dans l'escalier, nul ne le vit déposer cette malle devant la porte, la remplir de neige, la refermer et la remonter chez lui. Au moins, il pourrait, de retour au Soudan, montrer à ses concitoyens la pluie blanche à laquelle ils refuseraient de croire, si son récit ne s'appuyait pas sur une preuve.

Satisfait d'avoir ainsi préparé l'instruction de ses frères, Moussa fut à la cuisine réchauffer ses doigts engourdis par le froid.

Deux heures plus tard la maison s'emplissait de cris : l'escalier était transformé en cascade, les paliers en marais! On eût tôt fait de découvrir les neiges éternelles, source de ce torrent, et de deviner quelles espérances avaient guidé Moussa! Son rêve avait fondu.... comme fondent tous les rêves; il prenait sa première leçon de philosophie! Il lui fallait renoncer à la gloire de raconter sa découverte à ses compatriotes! On ne le croirait jamais; car les noirs sont aussi méfiants à l'égard des récits qui leur viennent du Nord, que les blancs vis-à-vis de ceux qui leur arrivent du Midi.

Triste de sa déconvenue, Moussa résolut de ne plus quitter la cuisine rendue par le froid de plus en plus appréciable. Il servait de pendant au chien roulé en boule à l'une des extrémités du fourneau. Le bon animal ne dressait l'oreille qu'au

bruit d'un os jeté dans la boîte à ordures, et n'entr'ouvrait un œil que pour lancer un regard oblique sur le réceptacle de toutes les friandises; de même Moussa n'avait d'ouïe que pour le grésillement des plats qui mijotaient, et ne soulevait une paupière alanguie que pour suivre les mouvements de la cuisinière tournant une sauce ou battant des œufs.

lui tenait compagnie tandis que la cuisinière allait couper un morceau de pain. Il avait ses protégés; d'intuition les figures lui revenaient ou ne lui revenaient pas. Un beau matin, il tomba sans doute sur une physionomie qui lui parut avenante, car au moment où le mendiant s'éloignait avec son morceau de pain, il le retint d'un mot : « Attends. » Et il se dirigea vers la cuisine.



Moussa ! Qu'est-ce que tu fais ?

Pourtant, il ne vivait pas uniquement pour son estomac; il avait aussi un cœur, très pitoyable même, et très susceptible de s'attendrir sur les misères du prochain. Il le prouvait chaque fois qu'un pauvre sonnait et demandait l'aumône. Renonçant à son doux farniente, il se tenait devant la porte, faisait la conversation au mendiant,

En dépit de son éternelle somnolence, Moussa connaissait admirablement le contenu de chaque casserole. Il savait que ce matin-là un reste de macaroni chauffait au coin du feu. C'était ce macaroni qu'il était allé quérir pour l'offrir au miséreux.

La cuisinière poussa un cri d'indignation.

— Tu es fou, Moussa !

— Non, non, moi y a pas fou, répondit-il tranquillement, tout en cherchant du regard où déposer le contenu de sa casserole

Cette hésitation ne fut pas de longue durée. Son front s'illumina de la lueur du génie triomphant ; d'un geste aussi prompt que sa pensée, il saisit ce qui servait de coiffure au vagabond, versa le macaroni dans ce récipient improvisé, et tendant au pauvre diable le couvre-chef d'où se dégageait un arome inusité : « Prends, dit-il, ça y a bon. »

L'errant eut un moment de stupeur. Il avait vu bien des choses le long des routes, il avait appris à ne s'étonner de rien ; mais il n'avait jamais supposé que son chapeau se transformerait un jour en casserole !

Quant à la cuisinière, qui redoutait sans doute le phénomène inverse et craignait de voir la casserole se transformer en chapeau, elle entraîna rapidement Moussa que suivaient les bénédictions du mendiant revenu de sa première surprise.

Avec le printemps, Moussa sentit renaître en lui les instincts champêtres ; il abandonna les fourneaux pour le jardin ; puis, le soleil achevant de le réveiller, il se mit à courir à travers la campagne. Il ne songeait plus à sa boîte à musique, il daignait converser avec les campagnards. On le rencontrait partout, sur les talus des routes où il s'asseyait en fumant sa pipe, derrière les haies dont l'ombre protégeait sa sieste, à la ferme où on ne battait plus le beurre que pour lui fournir de larges tartines qui le laissaient luisant du menton aux oreilles.

Au bout de huit jours, il accompagnait les laboureurs et voulait bien reconnaître la supériorité de la charrue sur la «daba» (1). Il restait des heures à contempler la batteuse. On le vit même travailler ! mais sans utilité naturellement : il cassa quelques cailloux pour la joie de poser sur son nez les grosses lunettes du cantonnier. Il assistait souvent à la sortie de la bergerie ; le va-et-vient des chiens affairés, haletants, veillant aux écarts, harcelant les retardataires, était une chose nouvelle qui le réjouissait ; il était curieux aussi de ce manteau de laine [illegible]noré des moutons de son pays ! Car la nature a de ces bizarreries : chez les blancs, les hommes ont les cheveux lisses et les moutons portent une toison ; en Afrique, les hommes possèdent une toison et les moutons ont le poil lisse ! Il ne s'arrêtait pas à cette comparaison ; il écoutait plutôt le troupeau marteler le sol de ses petits sabots avec un bruit de grêle, et il s'imaginait entendre claquer les élytres des grandes sauterelles qui, chez lui, passent en nuées. Son esprit vagabondait, revenait à son village dont il croyait reconnaître les cases aux toits pointus dans les meules coniques dressées sur la plaine. Ces meules remuaient en lui des sentiments que les maisons et les palais de Paris avaient été impuissants à faire naître ; pour les voir et rendre l'illusion plus vivante, il allait parfois s'allonger au milieu des bœufs en train de paître, comme il le faisait dans la brousse. Les ruminements rythmés, les beuglements très doux, les clochettes des vaches l'endormaient, et dans le sommeil, son rêve se prolongeait. Le soir, il s'éveillait au souffle tiède d'un bon mufle étonné de découvrir un être d'une espèce inconnue ; alors il se levait, aidait le petit pâtre à rentrer ses animaux, et noyé dans la houle des larges croupes, il poussait le sifflement spécial aux Peuhls (1) qui savent dompter les troupeaux les plus sauvages.

Il connaissait tous les secrets des Peuhls ! Il résolut même d'en faire bénéficier ses amis de la ferme avant son départ.

La fermière venait de traire une vache. Tout à coup, elle vit Moussa saisir la queue de la bonne bête, la relever, appliquer ses lèvres sous la naissance de cette queue, et souffler de toutes ses forces.

Elle faillit lâcher ses seaux pleins de lait :

— Moussa ! qu'est-ce que tu fais ?

Mais lui, imperturbable :

— Ça y a manière peuhle pour avoir beaucoup du lait.

La fermière posa ses seaux pour rire à son aise, la vache dirigea vers Moussa de gros yeux stupéfaits, tandis qu'il répétait gravement : « Moi y a bien connaître. »

S'il pensait laisser ainsi à ses amis un souvenir durable de son passage, il ne se trompait pas. Comme disait Béranger : on en parlera longtemps sous le chaume !

Le jour où Moussa se rembarqua pour le Sénégal, je croyais n'avoir plus rien à découvrir de son caractère, il me ména-

(1) *Daba* : petite houe dont les noirs se servent pour remuer la terre avant d'ensemencer.

(1) Peuhls, race de pasteurs dans le Soudan.

geait pourtant une dernière surprise. Je lui demandai :

— Qu'as-tu remarqué en France de plus beau, de plus étonnant?

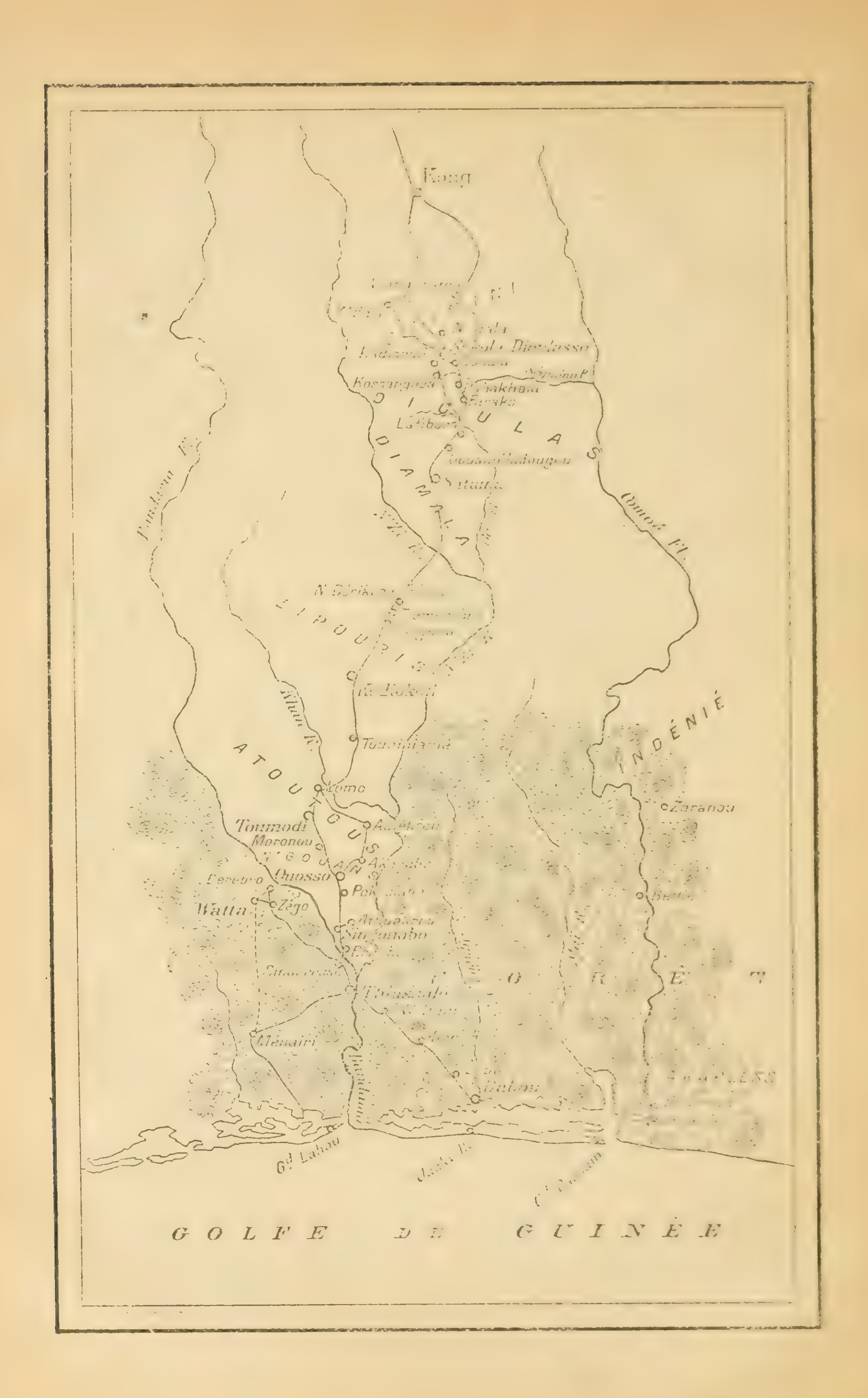
Il n'hésita pas. Sa bouche se fendit en un large sourire, ses yeux brillèrent d'une admiration rétrospective, et il me répondit :

— La botte!

Je demeurai un instant sans comprendre, puis la mémoire me revint. Dans une rue voisine des halles, Moussa était un jour tombé en arrêt devant une énorme botte rouge, enseigne d'un cordonnier. Ses yeux ne pouvaient s'en détacher, il n'avait encore rien vu d'aussi surprenant! Devant tous les miracles de la vapeur ou de l'électricité, il était resté indifférent, du moins en apparence; tout cela n'était que « manières de blancs », et s'il avait éprouvé quelque étonnement, il avait mis son amour-propre à ne pas le laisser paraître; mais en présence de cette botte, il n'avait pu se contenir. Autant de fois il était repassé par la rue où se trouvait une telle merveille, autant de fois il avait été ébloui.

Au moment de quitter la France, tous les autres souvenirs disparaissaient, un seul demeurait, celui de la botte géante, éclatante, rutilante! Moussa n'avait rien rêvé d'aussi beau.




Kong
Kossangoua
D I O U L A S
D I A M A L A
A T O U T O U S
I N D É N I É
Lomo
Toumodi
Moronou
Ouosso
Watta
Zégo
Ménairi
Zaranou
Gd Lahou
G O L F E D E G U I N É E



La colonne de Kong.

—※—

Un faux départ.

Le 22 août 1894, quelques jours après mon arrivée au Congo, je m'engageais sur le sentier sablonneux par lequel débute la route de Loango à Brazzaville.

Vers une heure de l'après-midi, je m'arrêtais au petit village de Binga. A l'horizon, j'apercevais la muraille sombre de la forêt du Mayombe, effroi du voyageur ; le terrible Mayombe, où se trouvent accumulées toutes les difficultés qui résultent de l'union de la forêt vierge avec la montagne. Le jour suivant devait m'initier aux mystères de ce Mayombe dont on ne m'avait pas épargné, à Loango, les descriptions terrifiantes.

Pour le moment, je n'avais rien de mieux à faire qu'à rêver, et je songeais à tout ce que me promettait et me réservait cette mission Monteil dont j'avais l'honneur de faire partie.

A la suite de la convention anglo-congolaise du 12 mai 1894, le gouvernement avait décidé l'envoi d'une colonne dans le Haut-Oubangui, sous le commandement du colonel Monteil.

Notre situation dans le Haut-Oubangui était, en effet, assez précaire ; trois ou quatre postes, dépourvus des effectifs nécessaires, luttaient en vain contre les moyens d'action puissants dont disposait l'Etat Indépendant du Congo. Celui-ci, trouvant ces territoires à sa convenance, s'y était installé. Nos platoniques protestations n'avaient abouti qu'à la promesse d'une vague commission de délimitation, chargée de rechercher les bases d'une entente. La discussion diplomatique aurait pu durer longtemps sans l'apparition soudaine de cette convention du 12 mai 1894 : l'Angleterre cédait à bail à l'Etat Indépendant le Bahr-el-Ghazal, sur la rive gauche du Nil, en échange d'une bande de terrain le long du lac Tanganyika. La Grande-Bretagne reliait ainsi ses possessions de l'Ouganda à la Rhodésia sep-

tentrionale : elle préparait sa ligne Cap au Caire, elle coupait l'Afrique orientale allemande de tout contact avec l'Etat Indépendant. L'Allemagne protesta ; l'Angleterre renonça à sa bande de terrain, mais maintint le bail relatif au Bahr-el-Ghazal destiné à lui faire retour à la mort du roi des Belges.

L'Etat Indépendant nous barrait l'accès au Nil, il était transformé par l'Angleterre, et pour l'Angleterre, en sentinelle de bonne volonté contre nos ambitions.

La surprise causée par cette convention secoua notre apathie ; le gouvernement se retourna contre les Belges ; et le colonel Monteil, qui, depuis un an, demandait à partir, reçut l'ordre de se mettre en route. Notre audace cependant n'alla pas jusqu'à l'autoriser à pousser jusqu'au Nil ; nous nous bornions à protester contre la cession du Bahr-el-Ghazal à la Belgique.

Toutefois, si la reprise du Haut-Oubangui à l'Etat Indépendant était le but officiel de la colonne, l'intention de son chef était, en réalité, d'aller au Nil. Le colonel me l'avait fait suffisamment comprendre pendant la traversée.

Devant une telle perspective, mes rêveries pouvaient prendre leur essor et m'inviter à franchir d'un bond le Congo et l'Oubangui, sans tenir compte des difficultés que nous rencontrerions entre Loango et le Bahr-el-Ghazal. Elles ne manqueraient pas, car pour atteindre le Nil, il fallait commencer par arriver à Brazzaville, et déjà les indigènes récalcitrants se refusaient à fournir des porteurs. J'étais même envoyé au poste de Loudima avec la mission d'en recruter. Y réussirais-je ?

Je me le demandais, quand un courrier me remit une lettre urgente, ainsi que l'indiquait la suscription. Je l'ouvris, et demeurai un moment perplexe en lisant :

« Au reçu de cet ordre, le lieutenant Baratier fera demi-tour et reviendra à Loango. »

Qu'était-il survenu ? Je me perdais en conjectures. En tout cas, je n'avais pas à hésiter, l'ordre était formel. Laissant là mes porteurs et mes charges à la garde de mon cuisinier Moussa, je repris le sentier sablonneux dans la direction de Loango.

A la nuit, j'entrais chez le colonel Monteil qui, stupéfait, me regarda :

— Déjà de retour, je vous attendais demain seulement.

Je lui présentai l'ordre que j'avais reçu. Un officier d'ordonnance, trop zélé, avait oublié de peser les termes de mon rappel. Car j'étais bien rappelé, le colonel m'en donna tout de suite la raison : la colonne changeait de destination. Une dépêche du ministre nous enjoignait de rembarquer et nous dirigeait sur Grand-Bassam ; de là, nous nous porterions sur Kong, que menaçait Samory.

Par l'accord franco-congolais, signé le 14 août, l'Etat Indépendant avait renoncé à ses prétentions sur le Haut-Oubangui ; l'action française, de ce côté, se trouvait donc réduite à l'occupation des provinces abandonnées par le Congo belge, puisque nous ne voulions pas marcher ouvertement au Nil. Nous reprenions l'Oubangui, et nous négligions de lui ouvrir la véritable route commerciale permettant de le mettre en valeur, celle du Bahr-el-Ghazal et du Nil.

Deux des quatre compagnies envoyées pour notre mission devaient assurer l'occupation du Haut-Oubangui, les deux autres avec la batterie de 42 m/m nous suivraient à la Côte d'Ivoire.

Une expédition contre notre vieil ennemi Samory valait bien une expédition contre l'Etat Indépendant, dont la résistance n'avait jamais été sérieusement escomptée ; mais, derrière le Haut-Oubangui, nous voyions le Nil ; et la dépêche anéantissait toutes nos espérances.

Le 5 septembre, nous montions à bord de la *Ville-de-Maranhao* et faisions route vers Grand-Bassam.

A Grand-Bassam.

Une bande de sable entre l'étendue vivante de la mer et la lagune stagnante qui s'étend aux pieds de la forêt vierge ; sur cette bande de sable, une ligne de maisons blanches dont les toits en tôle brillent sous le ciel bleu. D'un côté, la continuelle ondulation des vagues, la grande houle venue du large, la barre qui déferle ; de l'autre, l'immobilité des eaux mortes, le silence de la grande forêt massive ; au milieu, des maisons figées sous la crudité de la lumière. C'est Grand-Bassam.

Le 16 septembre, quatre jours après avoir débarqué, je suivais l'avenue qui longe les bâtiments alignés sur la grève ; avenue aride, sans un arbre, prolongement de la plage où se brisent les lames. La



Grand-Bassam.

« barre » (1) était mauvaise, elle s'écroulait avec un bruit de tonnerre et ébranlait le sol. Quelques kroumens (2), allongés près des surf-boats (3) retournés, se reposaient. Au large, entre deux vagues, apparaissait un vapeur, le *Taygète*, à l'ancre depuis deux jours. L'état de la mer ne nous avait permis d'échanger avec lui que des communications sémaphoriques. Ce mode de correspondance était insuffisant ; les demandes du colonel avaient été mal comprises. Il était nécessaire de s'entendre avec le commandant du bord, qui avait hâte de repartir, et le colonel m'avait donné l'ordre de passer la « barre » à tout prix. Je jugeais inutile d'avoir recours aux équipes de kroumens du service local, elles seraient incapables de me conduire au paquebot par un temps pareil. Les meilleurs pagayeurs et les plus audacieux étaient ceux d'une maison de commerce, la maison Verdier ; j'allais trouver son représentant, M. Gauvain.

Au premier mot, il refusa net :

— C'est impossible.

— Le colonel m'a donné l'ordre de passer à tout prix.

— Pas un bateau n'a pu franchir la barre depuis deux jours ; adressez-vous au service local, vous verrez ce qu'il vous répondra.

— Les kroumens du service local ne sont pas ceux de la maison Verdier.

Les maisons de commerce mettent un point d'honneur à avoir les meilleures équipes, M. Gauvain ne fut pas insensible à ce compliment. Il rit et me montra ses pagayeurs qui se dirigeaient vers la plage :

— L'administration m'a demandé d'envoyer son courrier à bord. Mes kroumens vont essayer de passer ; ce n'est pas sans danger. Ils veulent bien le tenter tout seuls ; avec un blanc, ils n'y consentiront pas.

— Dites-leur que je nage aussi bien qu'eux. Ils ne s'occuperont pas de moi. Quand ils sauteront à l'eau, j'en ferai autant.

— Je ne doute pas de votre talent de nageur, mais vous serez assis au milieu du boat, il vous sera difficile de sauter à l'eau, et vous n'en avez pas l'habitude ; si vous ne le faites pas à temps, vous demeurerez sous l'embarcation chavirée ; je ne peux pas prendre cette responsabilité.

Au fond, je n'avais pas une envie irrésistible de franchir la barre, mais il est toujours mauvais de reculer devant ce qui effraie ; on cède aujourd'hui devant un danger, demain devant un autre ; on arrive ainsi à s'entraîner à la peur. J'étais parfaitement capable de piquer une tête dans les vagues, s'il le fallait ; et puis, je n'exposais pas d'autre vie que la mienne. J'insistai. Finalement M. Gauvain se rendit à mes instances. Restait à persuader les kroumens, mais j'avais des arguments souverains à ma disposition. Je glissai à l'oreille du barreur l'offre d'une caisse de gin ; cet homme incorruptible demeura inébranlable ; pourtant, à la promesse d'une seconde caisse, ses signes de dénégation furent moins assurés ; quand je lui en eus proposé une troisième, il me dit : « Monte. »

(1) La barre, phénomène produit par la mer sur toute la côte et dû à une disposition du littoral, c'est-à-dire à la pente trop rapide de la plage, contre laquelle les lames viennent buter et se briser. (Voir *A travers l'Afrique*, lieutenant-colonel Baratier.)

(2) Passeurs de barre.

(3) Bateau de brisants.

Je devenais un colis précieux, ma vie valait une orgie.

Je saute dans la baleinière. A l'intérieur du boat, près de la place qu'ils occuperont tout à l'heure, les kroumens disposent leurs pagaies, dont la large palette est découpée en forme de trident ; le féticheur, qui doit surveiller l'arrivée des vagues, se dirige vers un point relevé de la grève, d'où son sifflet donnera le signal du départ.

D'un élan les kroumens poussent la barque au milieu des remous produits par le choc de la lame qui se retire contre celle qui vient de déferler. Le barreur est à son poste, debout sur le banc d'arrière, tenant le lourd aviron de queue; les dix pagayeurs rangés autour de l'embarcation, les mains crispées sur le bordage, le corps penché en avant, ramassés sur leurs jarrets, maintiennent le surf-boat immobile, prêts à l'entraîner de toute leur vitesse lorsque le féticheur sifflera.

Nous attendons. Les trombes d'eau se succèdent furieuses. Chaque fois qu'elles éclatent, leurs bouillonnements soulèvent le boat; il disparaît parmi des flocons d'écume; puis la nappe neigeuse se retire d'une glissade, et la quille râcle le sable; mais de nouveau le flot hurlant se précipite, essayant de refouler ceux qui ont l'audace de le braver; flux et reflux vertigineux qui troublent ma vue. Je lève les yeux, et devant moi, c'est un autre spectacle : une muraille d'eau se dresse glauque, marbrée d'ombres et de lueurs, on dirait du soleil liquide enfermé au creux sombre de la vague qui se prépare à déferler.

Depuis une demi-heure, nous sommes là sans bouger, entourés de tourbillons. Les kroumens n'ont pas fait un mouvement, leurs muscles d'hercule se gonflent seulement sous l'effort; toute leur attention est fixée sur le signal qui doit les jeter à l'assaut; ils demeurent impassibles, indifférents à ce fracas de torrent, à ces hurlements de l'abîme.

Derrière nous, la tête droite, hiératique, le regard dirigé sur la haute mer, le féticheur cherche à découvrir une lame favorable. Je commence à désespérer. Nous ne passerons pas.

Soudain, un coup de sifflet : les kroumens brusquement détendus s'élancent, se précipitent avec le reflux de la vague qui vient de se briser; ils impriment un dernier élan au boat, et je n'ai pas eu le temps de les voir sortir de l'eau qu'ils ont déjà bondi sur le plat bord, s'y sont assis, ont saisi leurs pagaies, et « piochent » l'eau avec furie. La barre accourt, nous la devancerons... sur son dos encore arrondi, nous montons doucement; nous avons passé. Je me retourne et de la main j'adresse un geste de victoire à M. Gauvain; mais il lève les bras, prend sa tête dans ses mains ; en même temps, le féticheur lance des coups de sifflet stridents, répétés. Ces coups de sifflet ont quelque chose de haletant. J'oubliais que la barre se décompose en trois rouleaux, nous n'avons franchi que le premier. Je regarde en avant : une lame monstrueuse arrive sur nous. Pourrons-nous la gagner de vitesse? C'est impossible. Mes mains se crispent sur le banc; ce n'est pas le moment, il faut au contraire me préparer à sauter. Cependant, pas un des kroumens n'a bronché. Ils ne semblent même pas se douter du danger. Ils se sont courbés un peu plus sur la mer, leur tête touche le bordage; leurs coups de pagaies se sont accélérés; ils suivent la cadence du sifflet dont là-bas les sons aigus se précipitent de plus en plus. Le boat taille droit sa route vers la montagne liquide; nous voilà sur elle; déjà elle commence à se creuser; nous sommes au bord d'un gouffre vertical, l'abîme se lève devant nous.

L'avant heurte l'obstacle; au choc, la barque se cabre; je vois les pagayeurs au-dessus de moi, ils continuent de frapper ce mur dont la concavité nous aspire, qui va se replier sur lui-même et nous écraser. La proue dépasse la crête; dressée, elle oscille un instant, le boat va-t-il se renverser? Je sens qu'un trou se fait subitement sous la quille; j'entends un fracas d'avalanche; les pagaies frappent toujours, elles s'enfoncent dans un éclatement d'écume; il me semble que le boat est projeté par son élan dans le vide; brusquement il bascule en avant et retombe lourdement dans le creux que la lame a laissé derrière elle. Les pagaies, qui un instant ont battu l'air, replongent dans la mer, nous courons vers le troisième rouleau, le franchir n'est plus qu'un jeu. Au delà, les kroumens se reposent. Ils l'ont bien gagné. Ils viennent d'exécuter un tour de force, ils ont donné leur maximum d'effort, leur torse ruisselle d'eau et de sueur, leurs muscles saillent, mais leur respiration est aussi régulière que s'ils sortaient de leur case. Ils me regardent en riant.

Maintenant que le danger est passé, je le détaille : une hésitation, un coup de

pagaie plus faible et nous arrivions un dixième de seconde trop tard; la moindre faute dans le mouvement du lourd aviron de queue, la plus petite perte d'équilibre du barreur, et nous abordions la barre dans un léger oblique, suffisant pour être culbutés, peut-être écrasés. Le barreur se penche vers moi et me dit :

— C'est la première fois que nous y a passer comme ça. Si toi n'étais pas là, tous sauter dans l'eau.

Je le crois. Cette affirmation a, j'imagine, moins pour but de provoquer mon admiration que ma reconnaissance. Sans hésiter, je promets une caisse de plus. Quatre caisses de gin! Moi qui ai toujours bu de l'eau, qui mériterais d'être président de la ligue antialcoolique, je donne quarante-huit bouteilles de gin! Ce n'est pas sans remords, mais que faire? Si je leur distribuais de l'argent, ils le convertiraient aussitôt en alcool.

A présent, c'est une frénésie de coups de pagaies, nous courons sur les longues houles bleues, nous couronnons les vagues crêtées de blanc, nous volons vers le vapeur qui se balance au large et dont la fumée noircit l'azur.

*
* *

Toute notre expédition est à organiser, ou plutôt à improviser. Notre colonne du Haut-Oubangui a été disloquée comme à plaisir. Après avoir emmené de Loango 2 compagnies, le colonel a trouvé de nouveaux ordres à l'escale du Dahomey. Il a dû laisser à Cotonou une des 2 compagnies qu'après réflexion on renvoyait au Congo; une autre, destinée à la remplacer, lui serait expédiée du Sénégal.

Depuis, un nouvel ordre nous a rendu la compagnie débarquée à Cotonou, où elle a été de nouveau rembarquée pour la Côte d'Ivoire. Quant à la 3e compagnie annoncée, nous l'attendions par le *Taygète*, elle n'est pas arrivée. En tout cas, ce n'est pas avec 3 compagnies que nous pouvons marcher contre Samory. Le colonel en a demandé 4 pour la colonne active, 2 pour garder la ligne de ravitaillement. Il réclame, en outre, 2 sections de 80 de montagne à la place de sa batterie de 42 absolument insuffisante, un demi-escadron de spahis, des chevaux pour les officiers, 200 mulets destinés aux transports, une chaloupe à vapeur et des chalands, afin d'utiliser l'une des rivières qui s'offrent à nous comme ligne de ravitaillement.

Deux directions, en effet, conduisent à Kong : la vallée du Comoé et celle du Bandama. La première est la route suivie par le capitaine Binger, dans son exploration du Soudan à la Côte d'Ivoire. La seconde est la route que vient d'ouvrir le capitaine Marchand, pendant son voyage de la Côte d'Ivoire au Soudan. Jusqu'à Marchand, nul n'avait pu pénétrer dans le Baoulé, la région que traverse le Bandama. Thiassalé, à cent kilomètres de la côte, avait défié toutes les tentatives. A la tête de quelques tirailleurs, renforcés par les miliciens de la colonie, Marchand a forcé la porte du Baoulé, est devenu le maître du pays, le dieu auquel rien ne résiste, et les indigènes l'ont surnommé Paquébo, l'ouvreur de routes. C'est en poursuivant son chemin vers le Soudan, après avoir atteint Tengréla, le 12 février 1894, qu'il a appris la marche de Samory vers Kong. Il est aussitôt revenu sur ses pas, est entré à Kong et y a laissé 15 tirailleurs. De retour à Kodiokofi, il a jeté le cri d'alarme, auquel on a répondu de France par l'envoi d'une partie de notre mission.

Laquelle des deux routes le colonel Monteil choisira-t-il? Celle de Binger ou celle de Marchand? Avant de faire un plan de campagne, il attend les renseignements de Marchand qui accourt du fond du Baoulé. Le gouverneur de la Côte d'Ivoire, actuellement en France, désirerait nous voir prendre la route créée par lui, d'autant plus que le passage de notre colonne n' serait pas inutile et servirait à rétablir l'ordre singulièrement troublé.

La situation politique de la Côte d'Ivoire est loin d'être aussi belle qu'on le croit en France. La colonie est dans un état d'équilibre instable qui précède les désastres. Dès le jour de notre arrivée à Grand-Bassam, nous avons été reçus par les négociants comme des sauveurs. Nous n'avions pas compris tout de suite la raison de cet enthousiasme. Aujourd'hui, nous ne sommes plus étonnés. Ce n'est pas seulement la sécurité sur les routes qui est menacée, ce sont les routes qui n'existent plus. Sur celle du Comoé, dans l'Indénié, une série d'incidents fâcheux se sont déroulés : l'administrateur Poulle y a été tué; on s'est contenté de déplorer sa mort, on ne l'a pas vengée, les postes ont été abandonnés; à 30 kilomètres au Nord de Bettié, le poste de Zaranou a manqué

d'être enlevé ; autour de Grand-Bassam, les gens d'Alopo, de Jackville, de Vocòboué ont commis tous les méfaits, pillages ou assassinats, sans avoir subi la moindre répression. Mais il y a mieux encore ; les commerçants ne tremblent pas uniquement devant les indigènes, ils ont presque aussi peur de ceux qui sont chargés de les protéger, c'est-à-dire des miliciens. Les miliciens sont des Sénégalais comme beaucoup de nos tirailleurs (1), seulement certains d'entre eux sont les rebuts des compagnies régulières dans lesquelles ils n'ont pas été admis, et les autres, qui auraient fait de bons soldats, sont entraînés par l'indiscipline de leurs camarades, ou ne sont pas commandés avec assez d'autorité.

Les miliciens de la Côte d'Ivoire, conduits par Marchand, ont enlevé Thiassalé en pleine forêt vierge; sous les ordres de leurs chefs directs, ils ne sont plus que des forbans, terreur de la colonie.

Il y a peu de temps, le fonctionnaire, grand chef de la milice, voulait mettre lui-même deux hommes en prison ; à peine avait-il ouvert la porte que les deux miliciens le saisissaient chacun par un bras, le poussaient dans le local disciplinaire et l'y enfermaient. Deux jours avant notre arrivée, le gouverneur intérimaire était assiégé dans sa maison par les miliciens révoltés ; baïonnette au canon, ils demandaient l'élargissement d'un des leurs emprisonné. Ils eurent gain de cause.



Un indigène nous avait vendu un mouton et des oranges.

Telle est la situation de la Côte d'Ivoire. La révolte des indigènes gronde autour de Grand-Bassam, celle de la milice fermente à l'intérieur.

Le colonel a cru de son devoir de signaler au ministre un pareil état de choses et sa dépêche se terminait par ces mots : « La colonne actuelle est moins destinée à éloigner le danger Samory qu'à pacifier la colonie elle-même. »

Sans aucun désir de perdre son temps à pacifier la Côte d'Ivoire, mais cédant aux supplications de tous les Européens, à celles

(1) Presque tous nos tirailleurs étaient Soudanais.

du gouverneur intérimaire en personne, il demandait la mise en état de siège et les pouvoirs les plus étendus.

Il n'a pas reçu de réponse.

* * *

Il est impossible de plaire à tout le monde. Les commerçants voient en nous des sauveurs ; et naturellement pour les gens du pays, nous sommes des gêneurs. L'optique du détrousseur ne peut être celle du détroussé. Nous venons de nous en apercevoir. Hier matin, un indigène nous avait vendu un mouton et des oranges ; il s'était même montré assez conciliant sur le prix du marché. Un mouton ! C'est une rareté à Grand-Bassam. Pour quelle raison ce mouton ne fut-il pas abattu incontinent, dépecé et mangé ? Pourquoi le cuisinier lui laissa-t-il vingt-quatre heures de plus à vivre ? Comment les oranges ne furent-elles pas servies le soir même ?

C'était écrit ! comme disent les musulmans. Et nous ne saurions trop en remercier le ciel. Ce matin, le mouton était mort, et cette mort paraissant suspecte, le docteur procéda à l'autopsie. Il n'y avait pas de doute, le mouton était empoisonné. Les oranges furent aussitôt examinées. Elles portaient la marque d'une multitude de piqûres. Elles étaient également empoisonnées.

Le vendeur a disparu, mais tout le monde soupçonne Amangoua, le chef de l'Akapless, dont le groupe de villages constitue une agglomération de 12.000 habitants environ, à quelques kilomètres de Grand-Bassam, sur la rive gauche du Comoé. Allons-nous être réduits à faire analyser tout ce que nous mangerons ? Il est vrai que nous n'en avons pas les moyens ; Grand-Bassam ne possède pas de laboratoire. Le coup n'ayant pas réussi, il est peu probable qu'il soit tenté de nouveau.

* * *

Nous avons débarqué il y a treize jours, et depuis, notre colonne n'a reçu aucun renfort. Cependant, le mouvement vers Kong va se dessiner : le capitaine Marchand est arrivé et le colonel a arrêté le plan de campagne. Nous délaissons le Comoé, nous nous dérobons au soin de pacifier l'Akapless et l'Indenié, nous prenons la route ouverte par Marchand dans la vallée de Bandama, à travers le Baoulé.

En outre du peu de sécurité de la vallée du Comoé, ce fleuve traverse la forêt vierge sur une longueur de 300 kilomètres. Au contraire, en amont de Thiassalé, le Bandama arrose un plateau couvert de palmiers, qui s'avance en pointe dans la forêt vierge jusqu'à 100 kilomètres de la côte. Ce plateau, le Baoulé, creuse comme un golfe dans toute cette région presque impénétrable. Pour faire passer chevaux et mulets, nous devrons tailler une route dans ce massif où ne circulent que de rares sentiers obstrués par une végétation prodigieuse. Ce travail peut être tenté sur 100 kilomètres, il serait irréalisable sur 300. De plus, il faudra, pour le mener à bien, le concours des indigènes. Du côté du Comoé, nous trouvons une région déjà soulevée ; du côté du Bandama, le pays est calme. Toutefois, les relations entre la côte et Thiassalé n'ayant utilisé jusqu'ici que le cours du fleuve, la forêt n'a encore été traversée par personne ; le sentier part du poste de Dabou, de l'autre côté de la lagune, entre Grand-Bassam et Grand-Lahou, c'est tout ce que nous en savons. Aussi, le colonel me charge de le reconnaître, en attendant l'arrivée des renforts destinés à constituer la colonne. Il fera commencer les travaux dès que je l'aurai renseigné.

Forcer les indigènes à travailler, leur confier le soin d'élargir la route à travers la forêt, ce projet plonge Grand-Bassam dans la stupéfaction, et sa réussite inspire des doutes. Nous verrons bien, nous avons la force, et la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse.

A Thiassalé.

Je l'ai traversée cette forêt, dans sa partie la plus étroite, heureusement ! Si, avant d'y entrer, j'avais eu l'idée que j'aimerais, sous son ombre, à prolonger ma promenade, dès la première étape, j'ai trouvé la route interminable. Pour circuler sur ces chemins à peine frayés, il faut être un acrobate de profession. A chaque pas surgit un obstacle : tantôt des arbres abattus par la vieillesse ou étouffés par l'excès de vie qui les entoure, tantôt des lianes semblables à des bras tendus en travers du sentier, tantôt des fondrières aux abords de ruisseaux invisibles dont on entend le mur

mure derrière la muraille de verdure qui vous enserre de tous côtés. On escalade les troncs les plus petits ; sous les plus gros (ils ont parfois 3 ou 4 mètres de diamètre), on se glisse, on rampe, le dos raclant l'écorce, les mains plongeant dans une pourriture de feuilles, de débris végétaux, d'où sortent des myriades d'êtres grouillants, fourmis noires, rouges ou blanches, scolopendres, araignées, vermines de toutes nuances et de toutes dimensions. Quand l'arbre tombé ne laisse pas entre la terre et lui un espace suffisant, on le contourne, et si nul n'est encore passé depuis sa chute, il faut creuser une trouée dans le fourré ; heureusement, l'écroulement du géant a disloqué en partie cette jungle impénétrable qu'on ne pourrait forcer sans le secours de la hache. Et le sentier circule, serpente, afin de choisir le passage le plus facile, ne suivant jamais un élément de ligne droite. Ma boussole me semble affolée, l'aiguille va du Nord au Sud, retourne au Nord, se jette à l'Ouest. Trouver la résultante de toutes ces directions, calculer la distance parcourue sur la vitesse de marche, sont choses impossibles.

Je suis obligé d'inscrire chacun de ces angles, de compter chacun de mes pas ; mais comment marcher avec régularité au milieu des contorsions que m'impose à chaque instant la gymnastique? C'est une dépense d'énergie et de rage! Sans la topographie, je ne m'apercevrais pas de ces tours et de ces détours, j'ignorerais que ma route revient constamment sur elle-même, que pour trois pas en avant j'en fais deux en arrière. A considérer les angles portés sur mon carnet, je crois être dans un labyrinthe. Mon carnet! les branches le froissent, les épines le déchirent, et ce qu'il en reste se détrempe dans l'humidité de la forêt. Je note un chiffre sur lui, une goutte d'eau tombe, une feuille l'effleure et l'efface, comme ferait le doigt d'un dieu malicieux, gardien de ce dédale dont nul mortel ne doit pénétrer le secret.

Il semble qu'on n'en sortira jamais.

Cette forêt, où la vie est répandue à profusion, donne l'impression de la mort. Elle n'est pas une prison, elle est un tombeau. Un tombeau royal, immense, une colonnade d'acajou de 60 mètres de haut, mais cette colonnade porte une voûte de feuillage de 60 mètres d'épaisseur; et l'homme, écrasé sous ce poids, ne pouvant même pas se redresser, étouffe, aspire à l'air libre. Il le retrouve dans les villages. Au milieu des clairières, où s'élèvent les huttes d'une population parfois importante, il revoit le soleil. Mais c'est seulement la pierre du tombeau qui s'est soulevée, il reste emmuré ; le demi-jour dans lequel il vivait s'est éclairci, il n'a pas la joie de l'air libre, la joie d'apercevoir un horizon, de voir les herbes onduler dans la plaine, de distinguer dans le lointain la ligne bleue d'une montagne.

Les villages sont rares ; exceptionnellement, j'en rencontre un dans le courant de la marche. Si, dans l'espace découpé sur le ciel par le sommet des arbres, le soleil est encore visible, je n'ai pas le temps de m'arrêter pour le contempler ; tout de suite, il faut me replonger dans la forêt, de nouveau courber le dos, me couler dans la trouée, rentrer dans l'ombre. Le soir, quand j'arrive à l'étape, le soleil a disparu ; il éclaire encore, mais sa lumière, près de s'éteindre, ne réussit pas à dissiper le malaise, à soulever le poids que la journée a fait peser sur moi. Rapidement le ciel pâlit, l'enceinte de feuillage prend une teinte ardoisée, la nuit, qui guette et rampe sous les arbres, sort de son repaire, se répand victorieuse. J'ai de cette nuit dans la tête ; cette nuit accrue du silence, de l'immobilité qui m'environnent. Les indigènes curieux ont beau tourner autour de moi, mes porteurs s'agiter, mes tirailleurs parler et chanter, tous les bruits sont dominés, écrasés par le silence, l'immobilité, la mort de la forêt.

Pourtant, ces murailles qui m'enserrent cachent toutes les formes, toutes les fantaisies d'une vie colossale. Ces arbres ont un âge devant lequel l'imagination recule ; à côté d'eux, nos géants d'Europe sembleraient des nains. Isolés, ils auraient la solennité d'un monument ; mais leurs cimes s'entassent les unes sur les autres, leurs troncs se pressent, s'enchevêtrent ; pas une branche ne se dégage, ils perdent leur dessin ; leurs lignes disparaissent noyées, confondues dans leur grandeur même ; ils ne sont plus qu'une masse pesante et muette, enfoncée dans la pourriture d'un sol où s'enlisent toutes les sonorités.

Chaque matin, reprenant tristement ma route, je compare l'orifice du tunnel dans lequel je m'engage, à l'entrée d'une de nos allées de futaie, où la senteur des bois nous pénètre, où les vieux arbres montent dans la lumière, éclatent en fusées, donnent, par leur élancement vers le ciel, le sentiment d'un infini d'altitude ; je pense au silence

ému de l'âme qui se recueille devant ces arcs triomphaux, ainsi qu'au seuil d'une cathédrale. Ici, la gloire du jour est remplacée par une demi-clarté, le parfum de la verdure humide de rosée par l'haleine fétide d'un humus décomposé, la douceur, le charme de la solitude et du silence, par des glissements furtifs, des rampements suspects, des visions de cauchemar ; dans le jour voilé de crêpe, les lianes tordues se plaquent sur la profondeur de l'ombre comme une convulsion de forces cherchant à s'évader, à sortir de l'ensevelissement.



SOUS LES PLUS GROS, ON SE GLISSE ON RAMPE

De cette forêt, je garde une impression de grandeur oppressante, le souvenir d'un temple aux assises gigantesques, mais écrasées sous la voûte qu'elles soutiennent, la sensation du trouble ressenti devant un décor fabuleux, mystérieux.

Sans mon compagnon de route, M. Delafosse, commise aux affaires indigènes, qui gagne le poste de Thiassalé, la route m'eût paru plus pénible. Bien que je sois de beaucoup l'aîné de M. Delafosse, sa philosophie dépasse la mienne ; il est vrai qu'il ne fait pas de topographie, il ne voit pas tourner dans tous les sens l'aiguille affolée de la boussole ! Quand il se baisse, sous la menace d'un arbre, il n'a pas à relever la tête pour vérifier une direction, et il évite les brusques et fréquentes collisions qui se produisent entre mon crâne et les branches. Il enjambe avec précision les lianes que, courbé sur mon carnet, je ne vois pas, et dans lesquelles je culbute. Il n'a pas ses facultés d'attention oblitérées par la rage de faire un itinéraire dans des conditions impossibles. Le long du sentier, il peut être émerveillé par le tronc d'un colosse, en admirer les racines tordues, réjouir sa vue de

l'orchidée piquée sur une écorce. Dans les villages, son esprit curieux a le temps de s'intéresser à tout, au type des indigènes. à leurs mœurs, à leur langue. Grâce à lui, je me déride parfois; une réflexion amusante m'arrache à la sévérité des angles et du rapporteur.

Quelle joie en arrivant à Nianwé, au bord du Bandama, en face de Thiassalé! La forêt ne finit pas là, elle continue pendant une vingtaine de kilomètres, mais le fleuve ouvre une large trouée entre les deux clairières de Nianwé et de Thiassalé; c'est l'air qui circule enfin, c'est le soleil dans les arbres, le balancement des branches sur le ciel.

Le long des berges les géants de la forêt, contents, eux aussi, de respirer, s'élancent d'un jet rigide, ils allongent leurs membres d'athlètes à travers l'espace, les offrent à la pluie de lumière répandue sur eux; et les rayons bienfaisants les parcourent, descendent en zigzags étincelants jusqu'aux feuilles qui baignent dans le fleuve, mettent dans la goutte d'eau suspendue à leur extrémité l'éclat d'un diamant.

Je suis sorti du silence lourd, angoissant; le Bandama glisse sur la grève avec un murmure de source, de la rive droite une pirogue s'est détachée et vient au-devant de moi, les pagayeurs chantent et le rythme scande leurs mouvements; mes sens se grisent d'air, de mouvement, de vie.

Pourtant, en amont, j'entends un bruit sourd, continu; devant moi, passent quelques flocons d'écume emportés par le courant..., j'oubliais que là-bas sont les rapides et les chutes où le capitaine Manet, parti avec Marchand, a trouvé la mort, noyé dès le début de la mission, le 9 septembre 1893.

Manet, un de mes anciens à Saint-Cyr. Je l'avais retrouvé au Soudan en 1892; je le vois encore charger les Sofas de Samory à la tête de ses tirailleurs. Un an plus tard, il mourait ici, à quelques pas de l'endroit où je suis en ce moment, où je chantais tout à l'heure un hymne à la vie..., la mort ne perd jamais ses droits, elle tient à nous rappeler qu'elle est là!

*
* *

A côté de ma case, sous un hangar, est déposé le chaland d'acier qui a sombré avec Manet. Ses tôles sont tordues, pliées en deux par la violence du courant qui l'a projeté contre les arbres, contre les rochers.

Mon rapport terminé et expédié à Grand-Bassam, je suis allé voir ce rapide que Manet devait remonter avec un des deux chalands de la mission. Le récit du capitaine Marchand sur le terrible accident était présent à ma mémoire.

A 10 kilomètres de Thiassalé, en face du petit village de Tabouatié, le Bandama d'un bond se précipite du haut des rochers qui barrent le fleuve, il se brise sur les rocs entassés au pied de la chute, rebondit, s'éparpille en écume, retombe, s'enroule en tourbillons d'eau neigeuse, se rue à travers le lit parsemé d'écueils. Plus bas, à 2 kilomètres de Thiassalé, le courant, au moment de s'apaiser, reprend une nouvelle vitesse; des rapides sont formés par une ligne d'îlots et de récifs parallèles à la rive droite, ils ne laissent qu'un étroit chenal à l'écoulement du torrent. Trois jours avant le départ de Manet, Marchand avait fait

AU MILIEU DES CLAIRIÈRES.



— Le capitaine est mort.

avec lui une première reconnaissance et avait déterminé la seule route possible à suivre, tantôt longeant une rive, tantôt côtoyant l'autre.

Le 9 septembre, tout était prêt. A dix heures et demie, vingt pagayeurs indigènes embarquaient dans le chaland d'acier, cinq autres dans une petite pirogue destinée à servir d'éclaireur. Un laptot, Mahmadou Kamara, tenait la barre, un grand aviron de queue; deux tirailleurs d'escorte, Bala et Malal Si, avec un interprète du pays, Eytoumo, accompagnaient le capitaine Manet.

Marchand, retenu par des expéditions de convois, devait rejoindre son ami au-dessus des chutes. Heureux d'avoir enfin lancé vers son but la mission qui depuis six mois avait été arrêtée par la prise de Thiassalé et tous les détails d'organisation, il venait de se mettre à table avec l'administrateur de la région nouvellement conquise. Une rumeur étouffée se fait entendre du côté du fleuve, des pas se rapprochent. Marchand, tout à sa joie, n'y prête pas attention. Quelqu'un dit à côté de lui : « Le capitaine est mort. » Cette phrase inattendue, qui ne répond à rien, ne lui semble pas avoir de sens; elle ne pénètre pas dans son cerveau; il ne bouge même pas.

Mais une voix répète, haletante : « Le capitaine est mort! »

C'est la voix de Birama, un de ses tirailleurs. Il la reconnaît; il se retourne. Derrière Birama se tiennent sans vêtements l'interprète Eytoumo et le tirailleur Bala, ruisselants, épuisés, soutenus par des indigènes. Subitement, Marchand a compris l'atroce vérité : Manet est mort.

Il court à l'embarcadère, saute dans une pirogue avec tous ceux qui sont là, et veut gagner la rive gauche, celle que devait suivre Manet, d'après ce qui avait été décidé à la suite de la reconnaissance. Eytoumo l'arrête : « Non, c'est de ce côté que le capitaine est passé. » De ce côté? dans ce chenal au courant de foudre? Quelle folie! Tous se mettent aux pagaies; la pirogue arrive à hauteur de la pointe Nord de la première île, dont les arbres sont submergés par les hautes eaux; elle remonte encore trente mètres en serrant de près la berge. Eytoumo montre le milieu du fleuve : « C'est là! » Marchand exige des explications, mais devant son regard l'interprète tremble; alors Bala joint les mains en pleurant : « Pardon, mon capitaine, si moi pas mort aussi; lui m'a lâché, j'ai plongé, j'ai cherché, j'ai pas pu le trouver, j'ai pas pu mourir avec lui. » Et, en larmes, il raconte comment l'accident s'est produit.

Après avoir vainement tenté d'envoyer Bala, dans la petite pirogue, attacher un câble à la pointe de la deuxième île, Manet donne l'ordre à ses pagayeurs de traverser. Ceux-ci refusent. Manet persiste dans sa folie de vouloir passer le fleuve à cet endroit, afin de ne pas perdre de temps à revenir en arrière. A la troisième injonction, les pagayeurs obéissent. Au moment où ils entrent en plein courant, le barreur Mahmadou Kamara essaie de résister à l'effroyable pression exercée par l'eau sur l'avant du chaland; l'aviron de queue se brise net. Prise de travers, l'embarcation est projetée comme une flèche vers un arbre submergé dont une branche s'allonge sur la surface du fleuve et forme barrage. Manet a le temps de crier : « Tout le monde à droite » La tête perdue, les indigènes se précipitent au contraire du côté opposé à celui qui va frapper l'obstacle. Le mouvement de bascule est irrésistible; le chaland se retourne et coule instantanément. Sur les vingt pagayeurs, dix-neuf ne reparaissent pas. Mahmadou, le barreur, et Eytoumo, retenus sous le chaland, ne remontent pas tout de suite à la surface. Manet est entraîné par le courant. Bala, resté dans la pirogue, se jette à l'eau, crie aux pagayeurs de le suivre, et rejoint le capitaine au moment où celui-ci « buvait beaucoup d'eau »; il le saisit par une manche, le lâche, le reprend; Eytoumo vient à son aide. Manet leur dit : « Je vais me soutenir avec les bras, enlevez mes souliers, mes houzeaux. » Mais le groupe est précipité contre un arbre et séparé. Eytoumo, épuisé, s'accroche à une branche et abandonne la lutte. Manet disparaît; Bala le cherche; Mahmadou Kamara, qui a pu se sauver, arrive et plonge avec lui; vains efforts : Manet est perdu.

Où est son corps, où le courant l'a-t-il entraîné? Anéanti par la douleur, Marchand promène ses regards sur le fleuve qui garde sa proie. En aval, quelque chose de jaunâtre flotte, accroché à une branche, au milieu du courant. Marchand se lance vers cette épave, oubliant le danger, ne pensant qu'à retrouver le corps de son ami. Comme le chaland de Manet, la pirogue est emportée par le rapide; comme lui, elle vient se coller brutalement contre l'arbre; elle s'incline; l'eau, refoulée, monte le long du bord, entre dans l'embarcation; les tirail-



— Voila le sommet.

leurs saisissent des branches, s'enlèvent à la force du poignet ; la pirogue, délestée, se redresse. Eytoumo, accroché d'une main, plonge et ramène un pagne, puis un cahier et le livret de Manet. Marchand prend ce livret : tout ce qui reste de l'ami qui devait partager avec lui les travaux, les souffrances, les dangers de la mission. Et ses yeux restent hypnotisés sur les deux lignes :

Manet (Pierre-Louis),
2 mai 1863.

9 septembre 1893.

*
* *

— Mon commandant, voulez-vous me donner cinquante tirailleurs?

C'est la demande que j'adressais le 8 novembre au commandant Caudrelier. Depuis un mois, je circulais dans le pays, reconnaissant les routes, étudiant les moyens de passage du Bandama, et le matin même, j'avais reçu du colonel l'ordre d'aller à Memené avec deux sections au-devant de Marchand. Ce dernier était parti de Grand-Lahou pour Thiassalé, à travers la forêt qui s'étend sur la rive droite du Bandama.

Le commandant Caudrelier était arrivé le 10 octobre à Thiassalé avec la 9e compagnie; mais celle-ci était déjà égrenée le long de la route à surveiller des convois. Aussi, le commandant, à l'énoncé de ma prétention, ne put me regarder sans rire.

— Cinquante tirailleurs! Où les prendrais-je? J'en ai tout juste cinq à vous offrir.

— A l'impossible nul n'est tenu. Je tâcherai de me contenter de cinq tirailleurs. J'ai besoin également d'un interprète.

— Un interprète! Je n'en ai pas d'autre que celui du poste. Je ne peux pas le couper en deux.

— Assurément ; j'accepte le dixième de mes tirailleurs, mais il me faut un interprète entier, ainsi qu'un guide.

— Pour le guide, voyez Fatou Aka, vous pouvez emmener jusque-là mon interprète.

Fatou Aka, roi de Thiassalé, que Marchand a intronisé après avoir battu et déclaré déchu de son trône le roi Comnamboué, habite à Nianwé.

Je monte dans une pirogue, je passe le Bandama, et j'arrive chez Fatou Aka, bon petit vieux, sec, encore vert, aux yeux malins.

Je me demande ce que je ferai d'un guide sans interprète! Heureusement je me souviens qu'un tirailleur m'a parlé d'un Dioula venu du Nord, habitant à Nianwé, et parlant la langue du pays.

Dès mes premiers mots, Fatou Aka parait embarrassé ; il craint que je ne recherche si ce Dioula se trouve ici de son plein gré, ou en vertu de quelles lois il a été maintenu à Nianwé.

Le roi préfère éluder sa réponse.

— Tu parles la langue des Dioulas?

— Moi peu, mes tirailleurs très bien, ils sont de la même race.

— Les Dioulas, vois-tu, ce sont des commerçants, ils voyagent, ils passent, ils sont ici aujourd'hui, demain on ne sait pas où ils sont.

— Fatou Aka, celui dont je te parle est à Nianwé.

— C'est bien possible, tu sais plus de choses que moi, tu as cent ans...

— Pour la sagesse, assurément ; aussi ne discute pas.

— Tu as cent ans! seulement les Dioulas sont des marchands : les marchands ne se battent pas, tu n'en feras jamais des soldats.

— Fatou Aka, je ne veux pas faire un soldat de ce Dioula, amène-le-moi.

La réflexion suggère à Fatou-Aka qu'il n'arrivera pas à cacher la présence de son captif, et qu'il est préférable de s'en débarrasser en me rendant un service dont il sera certainement payé. Il l'envoie chercher.

Pourvu d'un interprète, j'aborde la question du guide. Je me heurte à un refus obstiné. Fatou Aka ne connaît pas Memené, et personne à Thiassalé ne sera capable de m'en indiquer le chemin.

Je remonte dans ma pirogue sans avoir aucun renseignement. En route, je fais parler mon Dioula. Sûr de revoir avec nous son pays, il n'hésite pas à me donner le secret du refus opposé par Fatou Aka : Memené est le nom d'un pays dont Watta est la capitale ; et Watta est un repaire de brigands, où personne ne me conduira ; lui sait que le sentier de Watta se détache à Sinderesso de la route du Baoulé, mais il ne l'a jamais pris.

Muni de ces renseignements, je me rends chez l'ex-roi Comnamboué, un jeune homme à la tête énergique, au regard dur, perçant et intelligent ; il est allongé, une infirmité l'empêchant de marcher ; autour de lui est un semblant de cour qu'il a conservée mal-

gré sa déchéance. Il était le chef de la guerre contre Marchand, et je crois, à le regarder, que s'il eût été valide, la résistance aurait été plus opiniâtre. Ses troupes battues, il s'est enfui, porté sur les épaules de ses sujets, sans que les tirailleurs aient pu l'atteindre. Plus tard, il s'est rendu et on lui a fait grâce de la vie.

— Comnamboué, j'ai besoin d'un homme pour aller chez les Memenés.

Il me toise avec son air hautain et indifférent :

— Je ne les connais pas.

— Si tu ne connais pas les Memenés, tu as peut-être entendu parler de Watta.

— Tu as vu Fatou Aka?

— Je l'ai vu, il m'a donné ce que je voulais ; à toi, je demande un guide.

— Je ne sais pas où est Watta.

— Je vais te faire conduire à Sinderesso, là où commence la route des Memenés et tu retrouveras peut-être ta mémoire.

— Si tu sais le chemin, prends-le. Je ne suis plus rien ici. Suis-je un chef, pour te présenter à d'autres chefs? D'ailleurs, pas un homme ne consentira à aller à Watta.

Je hausse les épaules :

— Eh bien! donne-moi une femme ou un enfant, si les hommes ont peur.

Cette insulte ne le trouble pas ; mon idée lui semble même réalisable.

— Une femme de Thiassalé est mariée à Watta, me dit-il, son petit frère connaît le chemin, qu'il parte avec toi, s'il y consent.

Il envoie chercher un enfant d'une douzaine d'années et lui ordonne simplement de me montrer la route. Ce n'est pas en vain que j'ai promis un cadeau au roi si cet enfant m'accompagnait. Pourtant Comnamboué est très riche. Quand il fuyait devant Marchand, on raconte qu'il transportait avec lui une énorme marmite remplie d'or ; il a remis sa personne entre nos mains, mais il a gardé sa marmite.

A Watta.

Je suis rentré dans la vraie forêt vierge que les environs de Thiassalé, d'une végétation beaucoup moins dense, m'avaient fait oublier. J'ai retrouvé les lianes, les troncs d'arbres abattus, le poids du dais de feuillage impénétrable au soleil, le sol spongieux, le lit de feuilles détrempées, l'odeur âcre des végétaux qui pourrissent, j'ai retrouvé tout cela, mais dans un pays plus montagneux que celui de la route entre Dabou et Thiassalé. Sur les flancs abrupts des collines, les zigzags des sentiers, de plus en plus courts, se hissent d'arbre en arbre au milieu des rochers, et les énormes racines rougeâtres qui d'un côté agrippent la paroi verticale, retombent de l'autre côté dans le vide, se recourbent, se tordent, cherchent le sol et disparaissent à travers le fouillis, la confusion des branches ; on ne sait plus si ces racines, semblables à des câbles, supportent l'arbre dont elles ont jailli ou si elles retiennent celui qu'elles surplombent. Toute la journée, je monte, je grimpe, mes pieds glissent sur les rochers humides et qu'on dirait recouverts de vase, mes mains s'accrochent aux lianes, je crois ne jamais arriver en haut, puis, brusquement, le fourré s'éclaircit ; encore un effort ; voilà le sommet.

Je m'arrête. Je suis au bord d'un véritable balcon d'où je domine le pays. Sous mes pieds dévale un océan de cimes, une tourmente de feuillage faite des couronnes échevelées des géants qui ne m'avaient encore montré que leurs pieds. Ces remous épousent toutes les formes du terrain, ils se fondent en moutonnement à mesure qu'ils s'éloignent ; bientôt, ils ne dessinent plus que de régulières ondulations s'élevant et s'abaissant en longues houles aux creux ombrés, dont les crêtes brillent sous le soleil ; puis ces vagues se nivellent, étalent un tapis vert, uniforme, tendu sur la terre jusqu'aux dernières limites de la vue. Cette prairie suspendue, les énormes colonnes qui la supportent, me donnent maintenant l'impression de quelque chose de gigantesque. Un souffle d'air passe ; la prairie vibre, la surface tremble et paraît fuir devant la brise qui la parcourt ; il s'en échappe un bruissement de respiration ; je vois enfin vivre la forêt, je vois respirer ces arbres.

La halte est courte, je me remets en marche. Je m'enfonce de nouveau sous bois, et redescends l'affreux chaos du fond. Après avoir vu la vie des sommets, j'ai l'impression de pénétrer dans les arcanes du monde végétal pour surprendre à la fois les secrets de tout ce qui se forme et de tout ce qui se désagrège, de tout ce qui naît et de tout ce qui pourrit.

Le 7 novembre j'arrivais à Zégo ; je n'étais plus qu'à une courte étape de Watta. Le lendemain, au départ, un guide s'adjoignit à l'enfant qui m'avait conduit jus-

qu'ici. Je ne fis pas d'observation. Le chemin était peut-être plus difficile à trouver? Etant donnée la réputation de Watta, les sentiers devaient être peu frayés. En effet, nous allions de fondrière en fondrière, enfonçant dans la boue, dans la vase qui remplissait le creux des ravins, et je comprenais pourquoi, dans ce pays, le crapaud a la prétention d'avoir été créé le premier, d'être le roi du monde : « Avant que la terre fût formée, dit le crapaud, dont les indigènes connaissent sans doute la langue, il n'y avait que quelques sommets entourés d'eau, et je sautais de l'un sur l'autre; c'est même ainsi que j'ai pris l'habitude de sauter; le jour où les sommets se sont écroulés, la boue s'est formée; je suis le premier à avoir vu la boue. » Hélas! bien d'autres après lui voient la boue! Il doit penser que la terre n'a pas beaucoup changé depuis sa formation, et il peut continuer à s'en croire le roi.

Ma boussole m'inquiétait un peu; je constatais que nous montions vers le Nord, je supposais Watta plus à l'Ouest. Mais pouvais-je savoir dans quelle direction je marchais?

A l'étape, j'appris avec stupéfaction qu'au lieu d'être à Watta, chez les Memenés, j'étais à Dérébro chez les Gouros. Quant au guide de Zégo, il avait disparu. Evidemment il avait pour mission de me dévier de ma route. L'enfant de Thiassalé, qui s'était rendu compte de l'erreur de direction commise au départ de Zégo, n'avait pas osé protester. Ici, le pays lui était inconnu.

Les plaintes du chef de Dérébro contre Watta me montrèrent tout de suite que les deux villages étaient en guerre. Je tombais bien! Je désespérais de jamais arriver. Je ne me doutais pas que les griefs des Gouros allaient précisément être la cause de leur empressement à me fournir un guide, leur chef, Damana Kouassi, ayant l'intention de se servir de ma présence parmi ses ennemis; je devais le constater plus tard.

Le 9 novembre, au soir, je parvenais enfin à Watta. Je ne puis affirmer que l'accueil fut chaleureux, cependant j'obtins une case à l'extrémité du village. Je préférais ne pas être au centre de ce repaire si mal famé.

***

Si ce repaire est mal famé, il est admirablement situé au sommet d'une haute colline. De la crête, où j'ai convoqué le chef dès le matin, j'admire la houle des cimes verdoyantes.

Le soleil n'est pas levé; une brûme légère flotte sur la verdure qui s'éteint dans une molle clarté, une de ces clartés indécises, dont on ne peut dire qu'elles naissent ou qu'elles meurent, qu'elles sont un crépuscule ou une aurore. Dans le lointain bleui, estompé, se dessinent quelques raies d'une lumière mouillée; un brouillard de rêve traversé par un rayon de lune. Devant moi, les premiers arbres semblent s'étirer, sortir du sommeil.

Le chef est là, j'abandonne les visions pittoresques pour l'interroger. Je ne tarde pas à m'apercevoir de sa mauvaise volonté, il me refuse porteurs et guides. Sur la direction que je dois prendre, ses réponses me semblent toutes fausses. Je dis à mon interprète :

— Il ment.

Le pauvre Dioula n'a pas l'air rassuré, il articule timidement :

— Je le crois.

— Moi, j'en suis sûr, je vais le vérifier.

Je me retourne vers le chef :

— Où est Zégo?

Il m'indique une direction tout autre que celle donnée par mon itinéraire. Je lui prouve sa mauvaise foi. Alors il reconnaît avoir fait une confusion.

— A quelle distance sommes-nous de Zégo?

— Tout près, quand le coq chante à Zégo, on l'entend ici.

Selon moi, nous en sommes à 15 kilomètres. La colère commence à me gagner. Cependant, à travers cette forêt, j'ai pu faire des erreurs. Je réponds :

— Si Zégo est aussi près, tu vas m'y conduire.

Il me regarde avec dédain et veut s'en aller. Je le retiens et lui montre le sentier.

— Marche.

J'ai à côté de moi un tirailleur et Moussa, qui, toujours méfiant, a pris sa carabine; sur un signe, ils encadrent le chef. Subitement il perd toute arrogance.

— Je me suis trompé, Zégo est loin.

En colère, je déclare :

— Eh bien! nous le verrons.

— Ne m'emmène pas par là, on m'y tuera.

— Tu es avec moi, on ne te tuera pas, marche.

J'ordonne aux tirailleurs de veiller pendant mon absence, et de ne pas quitter leurs armes ; du reste, tant que je tiens le chef, ils n'ont rien à craindre; et, devant le village stupéfait, je prends la route de Zégo.

J'avais raison ; j'en étais bien à 15 kilomètres.

Au moment où j'arrive à l'entrée de Zégo, toute une fourmilière sort des cases, les femmes se sauvent, les hommes sautent sur leurs fusils et se précipitent sur nous. Cette fois, je me suis fourvoyé dans un joli guêpier !

Le chef de Watta, de qui l'apparition a provoqué cette rage, s'est caché derrière moi, ainsi que mon Dioula. Je n'aurais jamais cru représenter un abri aussi large ! Nous sommes adossés à la forêt. Je laisse en arrière mes deux gardes du corps et je m'avance vers les indigènes. La vue des carabines a ralenti leur élan, ils piétinent sur place en hurlant, on dirait une meute devant l'animal aux abois. Que va-t-il arriver ?... Tout à coup, deux noirs habillés à la façon des Apolloniens de la côte, sortis je ne sais d'où, accourent, se jettent devant les énergumènes, arrachent les fusils aux plus enragés, leur adressent des objurgations véhémentes dans lesquelles le nom de « Paquebô » revient en leitmotiv, et, finalement, apaisent l'émeute. Ma foi ! voilà de braves gens. Ils ont surgi fort à propos. Leur discours terminé, ils me serrent la main, et je leur rends leur étreinte avec effusion.



DÈS LE MATIN JE CONVOQUE LE CHEF.

Ce sont, en effet, des commerçants de la côte, venus ici pour acheter des peaux de singe. Jamais je n'ai tant apprécié le commerce ! Ils sont curieux de savoir pourquoi je suis à Zégo avec le chef de Watta ; c'est, paraît-il, montrer du rouge à un troupeau de taureaux ! Je m'en suis aperçu ! Oui, au fait, il faut expliquer cette double visite ! Mais c'est très simple : les blancs n'aiment pas la guerre, je veux réconcilier le chef de Watta avec les hommes de Zégo, et nous sommes ici pour boire avec eux cet excellent vin de palme qu'ils m'ont servi il y a deux jours. Les noirs, heureusement, même les plus sauvages, sont de grands enfants, ils passent facilement d'une idée à une autre. Mon discours à peine traduit, les auditeurs éclatent de rire et se frappent à tour de bras sur les cuisses. Ils trouvent admirable cette idée de faire 15 kilomètres dans l'unique but de boire leur vin de palme, ils courent en chercher et, le vin bu, m'invitent à passer la nuit. Je les remercie ; mes tirailleurs m'attendent à Watta, il faut que je reparte tout de suite.

Je propose aux Apolloniens de m'accompagner. Ils refusent avec énergie : « Aller à Watta ! jamais ! » et ils ajoutent : « Prends garde ! »

Trois heures plus tard, je rentrais dans la capitale des Memenés. En route, le chef, devenu doux comme un mouton, m'avait promis tout ce que je désirais.

A mon retour, une certaine animosité régnait dans le village. J'en eus vite l'explication. Le chef de Dérébro était là ! Damana Kouassi, l'ennemi de Watta ! Il devait évidemment à l'absence du chef des Memenés d'avoir pu entrer dans le village et d'être encore en vie. Je fus tout de suite renseigné sur la raison de sa visite malencontreuse.

A peine m'eut-il aperçu qu'il commença à exposer ses plaintes, à réclamer justice contre les vols dont il avait été victime ; et il proclamait à haute voix devant tous les habitants, la liste de ses griefs. Un à un, les Memenés se retirèrent ; bientôt je restai seul en face de la députation de Dérébro. Après avoir essayé de lui faire comprendre que, si j'apportais la paix, cette paix ne pouvait pas avoir d'effet rétroactif, et que je ne voulais rien connaître des événements ayant précédé mon arrivée, je la renvoyai.

Maintenant, un silence de mort plane sur Watta. Pas un homme hors des cases. La nuit tombe. Je recommande à la sentinelle de m'avertir au moindre bruit. Je rentre et donne l'ordre à Moussa de plier mon lit, je ne me coucherai pas.

A neuf heures, j'entends un frôlement contre ma case ; je vois entrer en rampant l'enfant de Thiassalé, dont la sœur est mariée ici. A voix basse, il dit rapidement quelques mots au Dioula et repart comme il est venu. Il a tenu à me prévenir que toutes les femmes ont évacué le village : c'est la guerre ; dans une heure je serai attaqué. Je n'ai qu'à attendre ; je réveille les tirailleurs.

Les minutes s'écoulent ; vers neuf heures et demie, un roulement sourd passe sur le village. Qu'est-ce ? Le tonnerre ? Les orages en ce moment-ci sont rares, bien qu'il n'y ait pas de saison sèche absolue dans la forêt. Un grondement plus accentué ébranle l'atmosphère ; plus de doute ; c'est la tornade. Qu'elle éclate, qu'elle dure, et je suis peut-être sauvé. Les noirs n'aiment pas la pluie ; de plus, ils n'ont que des fusils à pierre, la poudre mouillée dans les bassinets ne partira pas, et ils ne sont pas assez braves pour nous attaquer au couteau.

Les roulements se rapprochent, le hurlement du vent n'arrive pas à couvrir la voix des arbres secoués par les rafales ; un éclair jaillit, et presque en même temps la foudre brise les nuages, une trombe d'eau s'abat.

Autour de Watta la forêt rugit. Sous la tourmente d'eau et de feu, les cimes échevelées doivent se tordre comme des furies. J'écoute, je cherche à percevoir les rumeurs du village, c'est impossible au milieu des détonations, des sifflements, des hurlements de l'orage. Je me penche au dehors, la sentinelle est là, immobile, fouettée par l'averse, illuminée par les éclairs ; devant elle, le village semble mort.

Cette tempête est trop violente, elle ne durera pas. Déjà les coups de tonnerre s'espacent, leur grondement s'éloigne, le vent s'apaise ; je serai attaqué avant que le jour se lève.

Seule la pluie résonne maintenant sur les toits et sur les flaques d'eau, elle tombe en gouttes larges et pressées, comme si les nuages amoncelés sur nos têtes avaient hâte de se vider. Je guette le moment où ce bruit s'affaiblira et cessera.

De temps en temps, je regarde ma montre ; l'aiguille avance si lentement ! Pour sortir d'ici, je connais la route de Zégo, celle de l'Est ; je pourrais la trouver sans guide, même dans l'obscurité, malheureusement, elle part de l'autre bout de Watta. Il est possible d'y accéder en contournant le

village ; mais ce mouvement ne passerait pas inaperçu de ceux qui attendent derrière les murs de leurs cases. S'ils ne sont pas encore résolus au combat, cette retraite serait capable de les décider, et s'ils gagnaient avant moi l'entrée du sentier, ma seule chance de salut disparaîtrait. De nuit, ou de jour, il faut que je m'empare de ce passage avant eux ; jusqu'à la dernière minute, je dois, par conséquent, les laisser croire à mon intention de suivre la direction dont je leur ai parlé en arrivant, celle du Sud. Mon itinéraire m'a suffisamment renseigné et je suis maintenant certain qu'une erreur m'a envoyé à Watta ; jamais Marchand ne remontera aussi loin dans le Nord. Il est peut-être déjà à Thiassalé ? Pour y retourner, moi-même, je n'ai aucun intérêt à persister dans le choix d'une route inconnue.

La pluie a diminué de force ; mais fine et tranquille, elle ne cesse pas ; le ciel est toujours aussi noir. Les sentinelles se relaient toutes les heures, j'ai fait allumer du feu dans une case pour les sécher ; je n'ai pas à me cacher, j'ai tout intérêt à donner aux hommes de Watta l'illusion que je me crois en sécurité chez eux. Dans le village, je n'aperçois aucune lueur. Au milieu du trouble produit par la visite du chef de Dérébro, l'appel aux armes et la fuite des femmes, les foyers se sont probablement éteints. Il ne me déplaît pas de penser que mes ennemis grelottent dans l'obscurité. Les noirs ne dorment jamais sans feu à l'intérieur des cases, même quand les nuits ne sont pas aussi fraîches que celle-ci ; ils ont besoin d'une bonne atmosphère de fumée pour se sentir heureux. En ce moment, je les imagine accroupis autour des cendres froides, le fusil entre les jambes, recroquevillés, engourdis, bien mal préparés à une attaque.

Cinq heures. L'eau tombe plus lentement, paresseusement, il n'en reste plus dans les nuages. Il faut gagner cinq heures et demie ; et le temps que les guerriers transis mettront à se grouper, nous verrons clair.

Les dernières gouttes ont fini de clapoter sur la terre inondée, le jour luit. La sentinelle m'appelle. Des ombres sortent des cases. Je rassemble mes cinq tirailleurs. Attention ! Baïonnette au canon. Je fais extirper mon Dioula de la case au fond de laquelle il se terre.

— Va dire au chef qu'il vienne me parler.

Il ne peut s'y résoudre, il se croit déjà mort ; je le menace ; il me montre en tremblant les hommes armés qui apparaissent à l'autre bout du village. Combien sont-ils ? Une centaine. C'est bien peu. Où sont passés les autres ?

Je crie au chef des Memenés d'arrêter ses guerriers, et d'approcher seul.

Mon injonction ne produisant aucun effet, les tirailleurs croisent la baïonnette. Ce mouvement interrompt la marche de mes ennemis. Les guerriers hurlent et ont l'air de s'insulter. Ils tireraient bien s'ils étaient sûrs de nous tuer tous à la fois ; mais quelques-uns d'entre nous survivront, riposteront, et chacun des assaillants pense que la riposte pourrait l'atteindre.

Je demande des porteurs et un guide.

Le chef déclare qu'ils sont tous prêts à me conduire, je réponds :

— Alors, fais déposer les armes à tes hommes et qu'ils me précèdent :

Il se met à rire :

— Tu as peur ?

Et sur un geste de lui, tous s'avancent vers moi. Je lève le bras : En avant !

Les baïonnettes font reculer les guerriers derrière les cases. Pour les poursuivre en ordre dispersé à travers le village, je n'ai pas assez de tirailleurs. Je reviens à mon campement. Mon lit a disparu ! Evidemment ce ne sont pas des porteurs qui l'ont enlevé pour le porter à Thiassalé.

Je commence à deviner pourquoi j'ai un si petit nombre d'hommes devant moi ; nous sommes entourés. J'aperçois l'enfant de Thiassalé qui s'est glissé dans ma case et fait des signes. Je lui envoie le Dioula. Beaucoup de Memenés, d'après l'enfant, sont partis sur la route du Sud, où je leur avais dit devoir m'engager ; ils se sont cachés au bord du chemin.

Je n'ai pas à hésiter. Les guerriers reparaissent, et je comprends leur tactique : ils ne tireront pas, ils se contenteront de me pousser dans le sentier du Sud où leurs camarades m'attendent. Je lance de nouveau mes tirailleurs à la baïonnette, mais cette fois plus vivement, et en faisant un rabattement sur la gauche pour dégager la direction de l'Est que je veux prendre ; dès que je vois le terrain libre, je me précipite sur le sentier de Zégo.

Watta peut hurler ; maintenant je suis tranquille. Dans ce couloir où nulle embuscade ne m'est tendue, un homme en vaut cent. Pourtant il faut presser le pas ; ces sauvages connaissent peut-être des sentiers recoupant ma route, bien que la forêt semble peu frayée autour de ce repaire de brigands.



Le commandant Pineau emporte ses morts
et ses blessés.

Nous arrivons à Zégo ; tout le monde a fui, les indigènes prudents tiennent à rester neutres. Il en est de même des autres villages. Le lendemain, je rentre enfin dans les régions plus pacifiques qui avoisinent le Baoulé. A midi, je rencontre un courrier expédié par le commandant Caudrelier ; c'est l'ordre de renoncer à entrer à Watta si je n'y suis pas encore parvenu. Comme je le pensais, il y a eu erreur; Marchand est passé par Menairi, et non par Memené ; il a frémi à l'idée que j'étais parti pour Watta avec 5 tirailleurs et a supplié le commandant Caudrelier d'envoyer à mon secours.

Si on me croit en danger, comment cette lettre n'est-elle pas même escortée? Il n'y a donc plus de tirailleurs à Thiassalé? Je pose la question au courrier. Il me répond :

— Tous sont à Grand-Lahou.

Que se passe-t-il à la Côte d'Ivoire? Je voudrais le savoir, mais je suis encore à 35 kilomètres de Thiassalé, il m'est impossible d'y arriver aujourd'hui.

* * *

Ce qui se passe à la Côte d'Ivoire? Le commandant Caudrelier me l'apprend dès mon retour : la révolte qui couvait a éclaté, aussitôt Grand-Bassam dégarni des dernières fractions de nos troupes mises en route sur Thiassalé. Grand-Bassam même a été attaqué. L'autorité civile a demandé le secours de la colonne ; le colonel, qui était alors à Grand-Lahou, a provoqué des ordres de Paris, et en exécution de ceux-ci tous les éléments en voie de concentration ont été rappelés. Le commandant Pineau, chef d'état-major, qui commandait à Grand-Bassam en l'absence du colonel, a pris la direction de l'expédition dirigée contre Bounoua, la capitale de l'Akapless ; il ne disposait que de la 10e compagnie (capitaine Lallement), de 3 sections de la 13e compagnie (lieutenant Lacour) et d'une section de miliciens. Il n'avait pas d'artillerie, la section de 80 de montagne était déjà à Thiassalé. Néanmoins, il n'a pas hésité à marcher.

Dans la nuit du 8 au 9 novembre, à l'aide d'un vapeur et de chalands, il fait transporter sa colonne sur la lagune et sur le Comoé. A 5 heures du matin, un peloton de la 10e compagnie et une section de la 13e débarquaient à Yaou, mettaient la main sur le village et se rendaient à Impérié pour y protéger le débarquement du reste des troupes. Impérié enlevé et le débarquement achevé, le commandant Pineau marche sur Bounoua par l'étroit sentier qui circule à travers la forêt ; il arrive à huit heures et demie en face des premières défenses d'une agglomération de trois villages successifs s'allongeant dans un couloir de 100 mètres de large et bordé d'une végétation impénétrable. Le premier village, dit village des jeunes, tombe en notre pouvoir, malgré une résistance vigoureuse. Deux officiers, les lieutenants Hutin et Lacour, et deux sergents, les sergents Frenel et Bourhis, sont grièvement blessés. La chaîne renforcée fait un nouveau bond ; elle est brusquement arrêtée par le feu du deuxième village, celui de Coumassie, organisé en véritable forteresse. En quelques instants, le sergent Extanasié et deux tirailleurs sont tués, soixante-cinq hommes sont blessés. L'effectif est réduit de plus du tiers, le commandant Pineau doit battre en retraite. Avant, il veut emporter ses morts et ses blessés. Il faut deux heures pour remplir ce devoir sous une fusillade incessante échangée à une distance de 50 mètres.

La colonne s'est retirée sur le village d'Impérié, attendant des renforts. C'est au reçu de ces nouvelles que le colonel a fait revenir l'artillerie de Thiassalé. Il se dispose à prendre lui-même le commandement de la nouvelle expédition. J'avais l'ordre, moi aussi,de rejoindre le colonel à Grand-Lahou. Et je n'étais pas là, l'artillerie est partie sans moi.

Nous sommes le 13 novembre, les canons sont en route depuis trois jours. Arriverai-je à temps? Avec une bonne pirogue, je serai le 15 à Grand-Lahou, et peut-être aurai-je la chance de trouver un bateau en partance pour Grand-Bassam?

A Grand-Lahou et à Jackville.

Trop tard! à l'heure où j'arrivais à Grand-Lahou le colonel attaquait Bounoua. Une consolation me reste ; les rebelles n'ont presque pas résisté. Déjà impressionnés par la bravoure et la ténacité des tirailleurs pendant le premier combat, ils ont été terrifiés par les coups de canon, et ont eu peur d'être tournés, voyant une des colonnes d'attaque tomber dans leur flanc par un chemin découvert au cours d'une reconnaissance. Ils se sont enfuis dès les premiers feux de salve exécutés par la compagnie d'a-

vant-garde que commandait le lieutenant Largeau.

Le village de Coumassie était imprenable d'assaut, l'enceinte était constituée par trois rangs de palanques, de 4 mètres de hauteur, percées de trois étages de créneaux et flanquées de tambours extérieurs. La position n'aurait pu être enlevée qu'au prix de pertes sérieuses.

La défaite d'Amangoua, le chef de l'Akapless, produira un grand effet dans tout le pays ; cette région est calmée pour un temps, et nous allons pouvoir reprendre la marche vers le Nord.

Déjà les spahis ont débarqué, ainsi que la 14e compagnie, l'avant-dernière attendue ; nous avons actuellement 5 compagnies, l'artillerie, la cavalerie, et je viens de recevoir l'ordre de débarquer à Jackville, les mulets, nos moyens de transport.

Mettre à terre des animaux quand il n'existe ni quai, ni warf, est une opération assez délicate ; j'étais d'avis de jeter chevaux et mulets à l'eau, et de nous en rapporter à leur instinct pour le reste. Les mulets, qui sont des animaux raisonnables, ne se dirigeraient pas vers la haute mer, et les chevaux les suivraient. Ceux-ci, en effet, auraient été capables d'entreprendre la traversée de l'Atlantique. Excès d'audace, tout simplement, désir de réaliser l'impossible ; moi, cavalier, je ne voudrais pas avoir l'air de mettre en doute l'intelligence du cheval ! Peut-être aussi ce dernier, étant plus civilisé, plus affiné que le mulet, a-t-il perdu certaines qualités d'instinct en s'éloignant de la nature ? Il en est des animaux comme des hommes ; un paysan s'orientera mieux dans la campagne qu'un habitant des villes.

Le colonel Monteil recula devant ce procédé simpliste ; il redoutait surtout le passage de la barre à la nage ; bien des jambes pourraient s'y briser. Il décida de placer les animaux dans des box, de descendre les box dans les surf boats et de laisser le tout arriver sur la plage ; là, on s'arrangerait pour sortir l'animal de sa prison. Les paquebots avaient apporté les box en même temps que les animaux, et c'est ainsi que les chevaux des spahis avaient été débarqués à Grand-Lahou. J'avais l'ordre de recommencer l'opération à Jackville.

Le *Kabyle*, porteur de nos mulets, vient de jeter l'ancre ; pour diminuer le trajet entre la mer et la terre, il a mouillé le plus près possible de la barre ; les surf-boats, dont on a coupé les bancs qui auraient empêché l'introduction des box, sont déjà collés aux flancs du vapeur. De la plage, je surveille la manœuvre.

Le premier box descend, on l'amarre solidement à l'embarcation ; les kroumens se dirigent vers la terre ; les voilà devant la barre. Un moment le surf boat se balance au-dessus des vagues attendant l'instant favorable, j'aperçois la tête du mulet émergeant de sa boîte ; ballotté, assourdi par les détonations de la barre, il pointe désespérément ses oreilles, il ne comprend rien à sa situation.

La barque se lance sur la crête qui déferle, les kroumens sautent à l'eau, boat et box disparaissent dans les embruns, et comme une trombe arrivent sur la grève. Mes hommes se précipitent, saisissent le mulet par la tête et par la queue, l'extraient de sa caisse, non sans lui faire boire un petit coup d'écume, et le doux animal barbouillé de mousse, s'ébrouant, se secouant, trottine allègrement vers la terre qu'il est heureux de retrouver.

Les embarcations se succèdent ; déjà un nombre respectable de mulets s'alignent sur la plage, quand retentit le cri : un mulet à la mer !

Voilà une occasion de vérifier l'instinct. Sans une hésitation, le mulet a pris son point de direction ; il nage gravement vers nous. Je savais bien qu'il n'essaierait pas d'aborder à Buenos-Ayres ! Reste le passage de la barre !

Mon naufragé ne perd pas son temps à se laisser bercer par les vagues, à attendre la lame propice ; il fend la mer sans calculer ; déjà il croit toucher le but..., la barre se brise sur sa croupe, le renverse, le recouvre ; il n'est plus qu'une masse informe roulée dans des tourbillons d'écume. Sûrement, il est noyé ! Mais il a senti tout à coup son ventre racler le sable. D'un coup de rein, il est debout, et fier d'émerger du gouffre, immobile au milieu de l'éblouissante fumée d'eau que projette le flot se ruant entre ses jambes, la tête haute, il lance vers le ciel un chant de victoire. Puis, docile et simple, il rejoint ses camarades.

Tout Jackville est là ; hommes et femmes se bousculent, pour approcher de ces animaux inconnus, mais le mouvement d'une tête ou d'une queue les rejette les uns sur les autres ; entre les jambes se glisse un chien qui flaire avec circonspection cette odeur étrange ; un enfant se faufile à travers la cohue, plus brave ou plus curieux, il allonge son doigt vers un naseau ; un conducteur sénégalais l'empoigne et le campe

sur le dos d'un mulet. Après un hurlement d'effroi, il se rassure. Reposé à terre, il est aussitôt entouré et interrogé ; il raconte avec volubilité ses impressions. Le vacarme attire le roi qui, calme et digne, fend la foule. Il contemple un instant le rang des animaux et, avec un peu de mépris pour l'ignorance de ses sujets, me dit d'un ton moitié interrogateur, moitié affirmatif :

— Ça se mange...

Au moment de le détromper, je réfléchis que ma réponse ne serait pas tout à fait exacte, et je déclare :

— Oui, en saucisson.

Il le savait bien ! En se retirant, il dit à sa suite : « Ce sont les bœufs du pays des blancs. »

Le roi de Jackville est un vieux brigand ; il a trempé, assure-t-on, dans quelques assassinats d'Européens et il dissimule ses méfaits sous les apparences d'un honnête commerçant. Je suis logé chez lui, j'habite dans sa boutique, une espèce de bazar, je suis au rayon des objets de porcelaine ; mon lit se dresse au milieu de vases à fleurs, de statuettes et autres bibelots. Je me crois dans une baraque de foire et il m'arrive de chercher le tourniquet. Mon lit, qui est le lit royal, dont le roi n'a jamais usé, est un vrai lit, un lit d'homme policé, car la civilisation est encore un des masques à l'abri duquel mon propriétaire commet les pires excès contre les civilisés. Pourtant je me sens porté à l'indulgence envers ce roi qui me procure un repos dont je ne connaîtrai plus la douceur jusqu'à la fin de la colonne, puisque les brigands de Watta m'ont condamné à coucher sur la terre.

J'use de ce repos avec un certain plaisir, je le reconnais ; je déplore mon sybaritisme, mais je me contente de le déplorer. Plutôt que de sacrifier une nuit de ce lit, n'ai-je pas préféré risquer la dent des caïmans ?

J'étais allé, avec le sous-lieutenant Hesse, jusqu'au bord de la lagune, afin d'y préparer l'embarquement des mulets ; car ce n'est pas tout de les avoir mis à terre ! La lagune qui, sur toute cette côte s'étend entre la plage et la forêt vierge, sépare Jackville de Dabou, où commence la route de de Thiassalé. Il faut donc embarquer de nouveau les animaux sur des chalands, pour les débarquer encore une fois à Dabou. Le chemin qui relie Jackville à la lagune est coupé par un marais d'une centaine de mètres de large, couvert non seulement d'herbes, mais d'arbres. A travers cette petite forêt lacustre circule un sentier d'eau que parcourt une pirogue.

Le soir, à la nuit, nos travaux étant achevés, Hesse et moi, nous rentrions à Jackville, précédés de nos travailleurs. Ceux-ci pressaient l'allure. Nous n'y faisions pas attention. Arrivés au bord du marigot, nous entendons les voix de nos hommes qui se sont hâtés de traverser et d'aborder de l'autre côté ; nous les hélons, des éclats de rire nous répondent.

La situation n'est pas risible, du moins pour nous. Allons-nous être obligés de retourner au bord de la lagune, où se trouve seulement une vieille case en ruines, et devrons-nous passer la nuit dans cet abri ? Hesse ne voit pas d'autre solution. Je proteste.

— Sacrifier mon dîner et mon lit ! Vous n'êtes pas sérieux ! Sans compter que ces



Un général à la nage, le sabre entre les dents.

honnêtes travailleurs se sont moqués de nous. Je tiens à en informer le roi immédiatement.

— Comment faire ?

— Et ces vieilles chansons de France ! vous les oubliez ? « Les canards l'ont bien passé ». Que diable !

— Oui, mais il n'y avait pas de caïmans dans ce pays-là.

— Bah ! en faisant du bruit... le caïman est très poltron.

— Comment ? vous allez...

— Hesse, nos arrière grands pères ne se fussent pas embarrassés pour si peu ! Nous dégénérons. Savez-vous qu'en 1795 quelques officiers entraînant les meilleurs na-

geurs se jetaient dans le Rhin ; le sabre entre les dents sous le feu des Autrichiens, pour déloger des tirailleurs qui les gênaient ; et ceux que les balles n'avaient pas atteints culbutaient l'ennemi. Ils n'avaient d'autre costume, dit l'historien, que leur sabre et leur chapeau ! Oui, leur chapeau, parce qu'ils y avaient enfermé pipe et tabac. Et celui qui les conduisait, le capitaine de Sailly, renouvelait en 1812 le même exploit dans les eaux du Niémen ; il était alors général. Un général à la nage et le sabre aux dents ! Est-ce que ça ne vous fait pas rêver ? Que sommes-nous aujourd'hui à côté de ces hommes-là ? Comme je n'ai pas de sabre, je ne me reconnais pas droit au chapeau, non plus qu'au tabac, je confie l'un et l'autre à votre garde. Les balles des Autrichiens et des Russes étaient plus redoutables que les caïmans.

Je m'étais déshabillé, je me glissai dans le marigot ; dix minutes plus tard, je ramenais la pirogue, et la lune, à travers les arbres, éclairait un blanc, maniant la perche dans le costume des noirs.

A Thiassalé.

De nouveau, j'ai parcouru la route de Dabou à Thiassalé ; et cette fois le sentier est digne de s'appeler une route. C'est une véritable tranchée que les indigènes, surveillés par la 13ᵉ compagnie, ont ouverte en moins de deux mois ; tranchée étroite, suffisant toutefois à montrer l'altitude des arbres, et à révéler enfin la forêt majestueuse, imposante. Très haut sur nos têtes, les murailles qui nous enserrent se rejoignent ; le ciel pique de points bleus les interstices des feuilles, et la verdure, remplie de la joie du jour, pâlit l'azur, le fait fuir, rend la voûte plus lointaine. On a l'impression qu'au fond de cette coupure se perdent les piétinements des chevaux et des mulets, les appels des conducteurs, les voix des tirailleurs ; que ces bruits, ces bourdonnements d'infiniment petits, meurent avant d'être arrivés jusqu'aux cimes. Mais, du moins, près de nous, ils agitent l'air immobile depuis des siècles, et lui rendent ses vibrations ; les ondes rebondissent d'un arbre à l'autre, grimpent le long des lianes, mettent un frisson au bout d'une branche. La forêt a retrouvé sa sonorité, la forêt a retrouvé la vie. Pour la première fois, les arbres centenaires ont senti passer sur leur écorce un zigzag de soleil, et les fondrières ont reçu l'éclaboussement d'un rayon.

Pourtant cette entaille, pratiquée au cœur d'une montagne végétale, n'a pas encore la fraîche haleine des bois. Les ferments de pourriture qui subsistent sur le sol avec toutes leurs exhalaisons, ont été fatals à bien des chevaux. La fièvre, accompagnée d'une sorte de congestion cérébrale, a fait plusieurs victimes. Subitement les chevaux s'arrêtaient, tremblaient de tous leurs membres, se cabraient, et, frappés de folie, de vertige, se lançaient de toute leur vitesse droit devant eux, fonçant sur la muraille de troncs et de lianes. Leur encolure l'avait à peine trouée qu'ils tombaient ligotés, les membres antérieurs pris dans un enchevêtrement dont ils ne pouvaient se dégager. J'en profitais pour les saigner ; avec un couteau j'ouvrais la veine saphène. Quelques-uns, grâce à ce traitement, ont atteint Thiassalé. Iront-ils beaucoup plus loin ? Il fallait nous donner des chevaux du Soudan ; malgré les expériences malheureuses, tentées depuis longtemps, on nous a gratifiés de chevaux arabes, incapables de vivre sous ces climats.

A Thiassalé, nous avons trouvé des émissaires du Dpimini et du Diamala, les pays, au Sud de Kong, envahis par Samory. Ils implorent notre secours. Le colonel a rassuré les ambassadeurs et les a renvoyés avec l'interprète Mandao Ousman, porteur d'une lettre pour Samory. Il signifie à l'Almamy que le pays est sous notre protectorat, et l'invite à entrer en relations avec nous ! Je doute que cette lettre parvienne à son adresse ! Nous allons nous efforcer de la suivre de près.

Notre dernière compagnie, la 15ᵉ, a débarqué le 22 novembre ; une autre compagnie de renfort, la 2ᵉ Haoussa, est venue le 27 combler les vides creusés dans les rangs par le combat de Bounoua. La colonne est au complet. Le bataillon sénégalais à 5 compagnies, le demi-escadron de spahis et la batterie formeront la colonne active ; les deux compagnies de Haoussas garderont la ligne de ravitaillement. Un seul point obscurcit l'horizon ; les transports. Les mulets ne suffisent pas, il nous faut des porteurs.

Pour une colonne de 100 Européens, de 600 indigènes, et pour une durée de deux mois, nous avons 4.000 charges à transporter, c'est-à-dire à accumuler à Kodiokofi, sur la base la plus proche de nos opérations.

Le mouvement d'inquiétude que le commandant Caudrelier avait signalé depuis longtemps dans le Baoulé s'est accentué et tourmente le colonel. Convois faiblement escortés, convois libres, ont donné le même résultat : dans la deuxième section de la route de Thiassalé à Toumodi, les pillages se sont régulièrement organisés. Pourtant, les porteurs étaient largement rétribués, chacun recevait 0 fr. 50 et la ration. Devant cet état de choses, le commandant Caudrelier, qui jusqu'à notre arrivée disposait d'une unique compagnie, a dû suspendre les opérations de ravitaillement. Aujourd'hui nous avons la force ; cependant, avant de l'employer, le colonel veut essayer de la persuasion. Je suis l'ambassadeur chargé de répandre des paroles de paix et de conciliation parmi les populations du Baoulé, entre Thiassalé et Toumodi, mais surtout chez les N'Gouans, dans l'intérieur du triangle formé par le Bandama et le N'Zi.

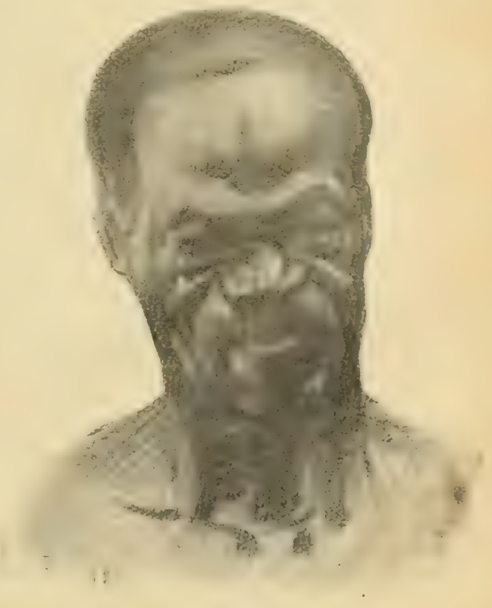
Dans le Baoulé.

J'ai pénétré dans l'immense futaie de palmiers, dans la savane un peu monotone, avec ses arbres inexorablement droits qui la bâtonnent de lignes uniformément verticales, un peu triste aussi, aux heures où la brise fait gémir les troncs avec un bruit de mâts qui fatiguent dans la tempête. Mélancolie douce, charme auquel on s'abandonne en sortant de la forêt. Pourtant celle-ci n'a pas encore perdu tous ses droits ; elle recouvre les ruisseaux, elle ceinture les villages, elle répand sur eux son ombre inquiétante. Elle oppose son lourd feuillage aux éventails dentelés des lataniers, et ses couloirs mystérieux aux chemins ouverts, inondés de soleil. Elle semble une restriction à l'aspect accueillant du pays, elle est comme l'énigme de son caractère. Et la même énigme plane en ce moment sur les habitants. Je trouve le long du sentier un cabaret de vin de palme ; l'hémicycle des fauteuils rustiques étend ses bras pour me souhaiter la bienvenue, les jarres pleines de liquide mousseux sont là, préparées pour me désaltérer ; je fais quelques pas et je vois une ligne sombre hérissée de rotins, d'épines, le mur de circonvallation tracé par un morceau de forêt autour d'un village qui paraît me repousser, se mettre en défense contre moi. Une trouée m'y conduit, elle a des allures de coupe-gorge ; j'arrive aux premières cases, elles sont vides ; j'aperçois quelques fuyards retardataires, bien vite ils disparaissent sous bois avec leur fusil. Mon escorte pourtant n'est pas effrayante, elle se réduit à Moussa et à mon interprète.

Quelle inquiétude agite ces hommes ? Quelles surprises nous réservent-ils ? Il est impossible de le savoir. Grâce à la curiosité provoquée par mon cheval, je parviens tout de même à leur parler. Je m'assieds sur la place déserte, au centre du village, et j'attends. Au bout d'un moment, une tête émerge des fourrés qui m'entourent, les yeux inspectent mon appareil militaire, se fixent sur ma monture ; bientôt, les épaules et le fusil sortent de l'ombre, une jambe s'avance, puis l'autre, et d'un bond, l'audacieux gagne l'abri d'une case pour recommencer de là sa marche d'approche. Derrière lui, d'autres se risquent ; et ces figures, tout à la fois effarées, farouches et curieuses, se groupent enfin autour de mon cheval.

Je lis dans les regards la crainte inspirée par cet animal fantastique, j'y lis aussi une envie d'enfant de s'approprier cette queue superbe qui ferait un chasse-mouches incomparable et vraiment royal.

Lorsque mes hôtes ont l'air d'être un peu plus en confiance, je leur expose le but de ma visite. Mes paroles de paix sont écoutées



Akafou.



silencieusement, des protestations de soumission y répondent, mais que signifient-elles?

Je ne peux avoir d'illusions sur ces promesses. A Quossou, où se trouve un poste de quelques tirailleurs avec l'adjudant Collinet, je vois Akafou, le grand chef des N'Gouans ; il est peut-être, ainsi qu'il l'affirme, rempli des meilleures intentions, malheureusement son autorité doit être à peu près nulle. Je le constate en entrant à Moronou, le village le plus proche de lui ; c'est là que je suis le moins bien reçu. A chaque étape, j'ai peine à obtenir l'unique porteur dont j'ai besoin, et celui-ci, régulièrement, abandonne sa charge à mi-route.

Les indigènes inspectent mon appareil militaire

De Toumodi, je rends compte au colonel que l'emploi de la force me semble inévitable.

Si nous nous battons dans ce pays d'embuscades, la lutte sera terrible.

Au delà de Toumodi, je pousse une pointe chez les Atoutous, avant de me rabattre, le long du Khan et du N'zi, sur Akouabo, le plus grand village des N'Gouans. J'ai laissé mon cheval à Toumodi ; la route d'Akouabo, paraît-il, traverse une forêt et ne convient pas aux quadrupèdes, bien que les hommes soient obligés d'y marcher à quatre pattes.

C'est sur mes pieds que j'arrive à Lomo, résidence du roi des Atoutous. Le vieux Kakofinguessa est assis et tient sur ses genoux une sorte de boîte ronde, dans laquelle j'entends un cliquetis que je reconnais. Kakofinguessa vient de consulter l'avenir, sans doute en mon honneur. Sur de petites tiges en os, mobiles autour d'un axe, et symétriquement disposées dans le fond de la boîte, il a déposé un peu de grain; ensuite il a introduit deux rats en leur posant la question dont la solution l'intéresse. Les rats ont mangé le grain, ont déplacé les petites tiges, et la nouvelle disposition que celles ci ont prise a donné la réponse.



Des femmes pilent les bananes.

Les rats m'ont été propices. Kakofinguessa se lève et me reçoit avec un sourire. Je donnerais volontiers une ration supplémentaire de grains à ces aimables rongeurs, car de toutes parts se manifeste une animation de bon augure pour mon dîner. Des femmes pilent les bananes cueillies vertes, puis bouillies, et qui sortiront du mortier sous forme d'un pain blanc comme la neige; à côté, d'autres écrasent entre deux cailloux des arachides, en font une pâte qu'elles ajouteront par petites boules à la sauce du ragoût qui mijote non loin de là sur le feu. L'art réside dans la façon d'incorporer ces petites boules à la sauce, pour la rendre liante et onctueuse, sans la faire tourner en huile. Le secret du foutou, le plat national du Baoulé est dans ce tour de main. Si je soulevais le couvercle de la marmite, je reconnaîtrais sûrement les membres d'un jeune singe, la base de tout vrai foutou.

Beaucoup d'Européens reculent avec horreur devant l'idée de manger du singe. C'est un préjugé. Un animal, qui se nourrit uniquement de fruits, n'a rien de répugnant. Il est bien moins impur que le porc, condamné par les lois de Moïse et de Mahomet, et dont nous mangeons tout sans rien en perdre. D'autre part, comme je ne crois pas descendre du singe, je ne me figure nullement dévorer un de mes semblables. Moussa, au début, partageait ce préjugé; sa compétence de fin gourmet en a vite eu raison. Le fumet du foutou dilate maintenant ses larges narines et lui sert, avec



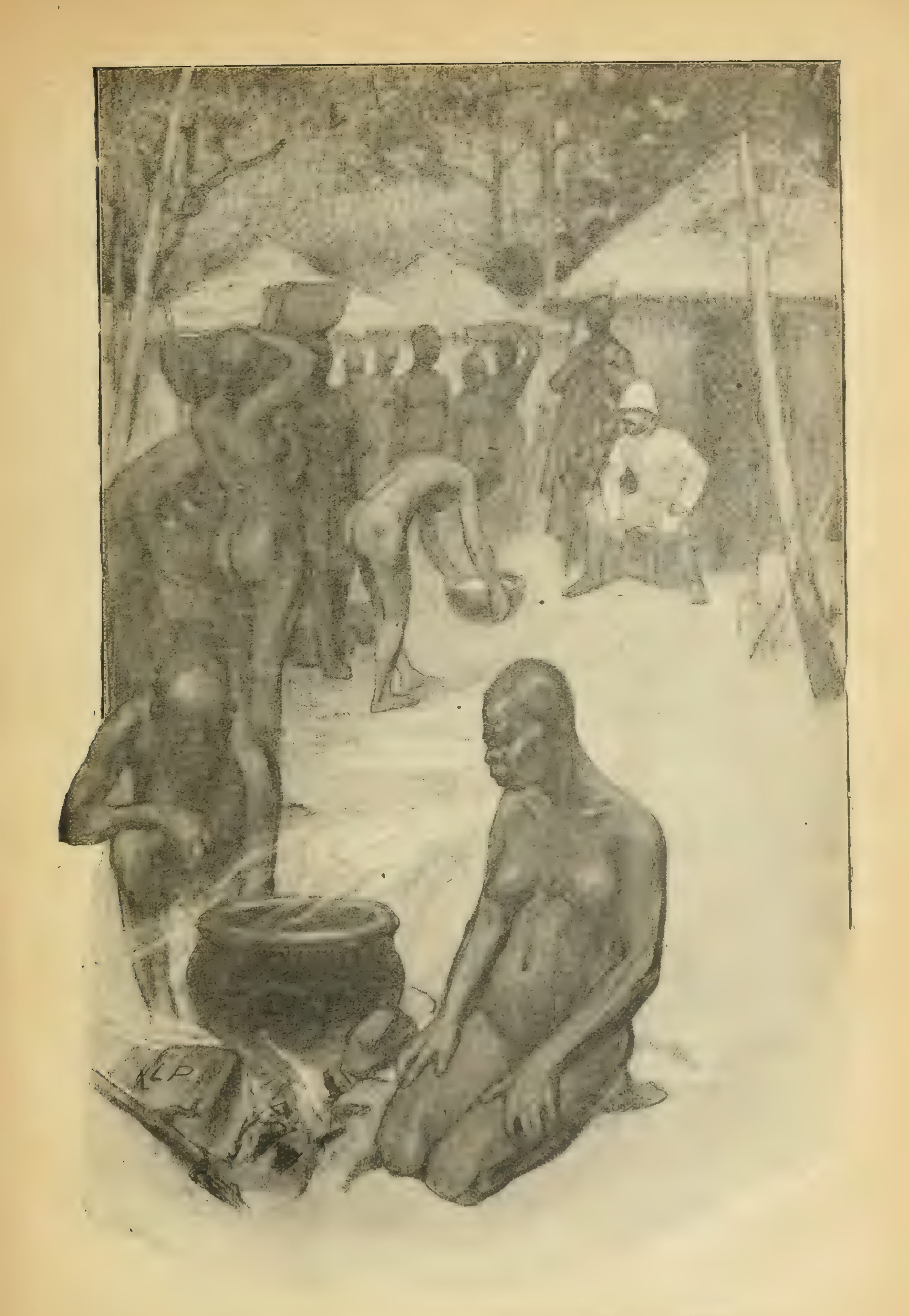
Je passe un collier de corail a son cou. P.

les différents crus du vin de palme, à classer les villages par ordre de mérite. Lomo aura certainement une bonne place dans sa mémoire.

Mais qui dira son enthousiasme pour le village suivant? Adiékrou ne peut être que hors concours! Là aussi les rats ont dû parler! Ah! les braves petites bêtes que les rats atoutous!

Le chef Aboua Pokou ne m'offre pas une case, mais un palais. Au milieu, se dresse un lit rustique entouré d'une moustiquaire bordée de rubans roses! Je ne suis pas assis devant ce palais que le vin de palme coule à flots; les notables défilent et déposent leurs vœux à mes pieds; bientôt femmes et filles d'Aboua-Pokou arrivent chargées du foutou, et s'empressent à me servir, tandis que le chef, son chasse-mouches à la main, surveille l'installation du repas. N'ayant d'autre bagage que ma cantine, c'est elle qui me sert de chaise. Voyant cela, mon amphytrion me fait apporter son tabouret. Devant cet honneur, je reste confondu! Le tabouret d'un chef au Baoulé est un objet digne de respect, de vénération, quand on pense aux honneurs qui l'attendent après la mort de son propriétaire.

Le jour de l'enterrement d'Aboua-Pokou, ce tabouret, sur lequel je suis assis pour manger un foutou, défilera derrière le



Les filles d'Aboua-Pokou arrivent chargées du foutou

cortège funèbre; en lui, en effet, résidera l'âme du défunt! Sur ce tabouret, coulerait le sang des esclaves chargés dans l'autre monde de continuer leur service auprès du maître, si nous n'interdisions de tels massacres. Ce tabouret sera l'autel où seront sacrifiés moutons et poulets dans la case servant de chapelle funéraire, et sous laquelle reposera la momie d'Aboua-Pokou; car il sera momifié, ainsi que l'est tout chef en ce pays, ni plus ni moins qu'un Pharaon, et par des procédés analogues à ceux des anciens Egyptiens. Ce tabouret, enfin, sera le tabouret sacré sur lequel, de temps en temps, le double du chef reviendra s'asseoir, une fois les trois éléments d'Aboua-Pokou séparés par la mort : son âme, ouaoué, appelée du même nom que le papillon, s'envolera vers le ciel; son corps, embaumé, desséché, reposera sous la terre; mais son double, revêtu de la demi-matérialité du revenant, continuera de veiller au bonheur des siens, et y veillera de ce siège! Je me demande si vraiment je ne profane pas ce tabouret!

Je chasse cette vision. Aboua-Pokou est là, bien vivant; son tabouret ne renferme pas encore son âme, et je mange son foutou.

Quelle nouvelle surprise me ménage-t-il pour mon dessert? Il est en train de donner un ordre à ses filles. Elles s'éloignent en courant et en faisant danser les rangs de perles qui retombent en voile de la ceinture aux genoux. Souriant, Aboua-Pokou se rapproche et m'annonce :

— Ta petite sœur est ici.

Malgré le plaisir que je manifeste à cette nouvelle, le chef me devine sceptique et il insiste :

— C'est ta petite sœur, puisqu'elle est blanche comme toi.

Par exemple! Est-ce que mon hôte se moque de moi? Mais non, c'est bien une jeune fille blanche qui s'avance, ayant pour tout vêtement une cordelette autour de la taille. Elle est blanche, trop blanche même; d'un blanc de cire, d'un blanc décoloré qui semble plus blême, encadré par la noirceur des filles d'Aboua-Pokou, et ce masque de négresse albinos, dans lequel n'apparaissent pas les yeux qui se ferment à la lumière, est épouvantable, c'est un masque de fantôme.

Puisque cette malheureuse est ma sœur, je dois être aimable avec elle; j'essaie du moins de mettre un peu de couleur sur ses chairs déteintes; je passe un collier de corail à son cou. Hélas! j'ai accentué, je crois, l'expression morte de sa tête en la soulignant d'un trait de sang. Vision de cauchemar, dont je détourne les yeux; je regarde la perle suspendue à la cordelette qui ceint les reins, une perle en verre jaunâtre dont je ne m'explique pas la provenance. Je n'en connais pas de semblables dans nos approvisionnements; celle-ci est d'une nuance incertaine, opaque; on la dirait très vieille, d'une fabrication primitive Je demande à Aboua-Pokou d'où vient cette perle. Il baisse la voix pour me répondre :

— De la terre.

Evidemment, pour lui, tout ce qui touche cette enfant prend un caractère mystérieux; je ne peux m'empêcher de sourire à l'idée que les perles du Baoulé poussent dans la terre. Mon interprète me confirme cette assertion : on trouve ces perles comme l'or, en creusant des trous. Aboua-Pokou m'a trop bien reçu pour que je veuille le contredire, je n'insiste pas. D'ailleurs, je n'aurais pas le temps de vérifier la provenance de cette perle, même si son origine avait un intérêt. En colonne, un officier passe; sa curiosité, un instant attirée, est vite distraite par d'autres préoccupations.

Dans la suite je revis des perles pareilles, chaque fois la réponse fut la même : ces perles sortaient de la terre; et je constatai qu'elles étaient estimées au poids de l'or. Je ne cherchai pas à approfondir cette légende. Je devais en avoir plus tard l'explication; mon compagnon de route à travers la forêt, M. Delafosse, intrigué par ce mystère, s'attacha à le pénétrer; il y réussit. Les indigènes avaient raison, ces perles étaient extraites de la terre; elles venaient d'Ouoryé-Boka, la montagne des perles. M. Delafosse obtint d'être admis à visiter Ouoryé-Boka, une colline située à 30 kilomètres de Toumodi, dans le massif des Bokabo, au-dessus du village de Guiangoménou (1).

Sur le sommet de la colline, il reconnut, à des restes de terre battue, qu'autrefois des constructions s'étaient élevées là, bien que, de mémoire d'homme, aucun village n'ait jamais existé à cet endroit. Le sol était fouillé, des ossements brisés, des fragments de poteries se mêlaient à la terre; mais les indigènes affirmaient avoir vu des squelettes presque entiers portant au cou,

---

(1) *Sur des traces probables de civilisation égyptienne à la Côte d'Ivoire*, par Maurice Delafosse.



LE SOL ÉTAIT FOUILLÉ, DES OSSEMENTS BRISÉS...

aux bras, aux chevilles, des colliers de perles, des anneaux de bronze, des bijoux d'or.

Depuis des années, la terre avait été retournée de fond en comble, les perles se faisaient de plus en plus rares; pourtant M. Delafosse put encore en trouver. Ouoryé-Boka n'était autre qu'une nécropole antique remontant à une date inconnue. M. Delafosse fit analyser ces perles à la Sorbonne; elles étaient d'un verre fabriqué, et surtout coloré, d'une façon spéciale; les seules analogues proviennent de la vieille Egypte ou de l'Assyrie. Quels sont donc les hommes enterrés sur la colline de Guiangoménou?

Sentant bien que ces morts ont appartenu à une race différente de la leur, les noirs du Baoulé en expliquent l'origine par une légende. Comme toutes les légendes, celle-ci n'est, sans doute, que la déformation d'une tradition très ancienne, mais elle doit reposer sur un fond de vérité.

« Autrefois, quand les fils du ciel mou-
« raient, on les enterrait sur la montagne
« de Guiangoménou. Ces fils du ciel
« avaient la peau blanche, leurs oreilles
« étaient si grandes qu'ils s'en cachaient
« le visage à la vue d'un homme de la
« terre. Leurs cheveux étaient si longs
« que, déroulés, ils traînaient sur le sol.
« Lorsqu'ils voulaient enterrer leurs morts,
« ils attachaient une énorme chaudière en
« cuivre au bout d'une chaîne de fer, en-
« traient dedans avec les cadavres des
« leurs et se laissaient descendre à terre.
« Ils creusaient alors des fosses, ornaient
« les membres et le cou de leurs morts
« avec des ouoryé (perles), en plaçaient
« d'autres dans de petites urnes et enter-
« raient leurs cadavres. Ce jour-là, il ne
« cessait de pleuvoir, le vent soufflait sans
« arrêt et personne ne pouvait *mettre le*
« *nez dehors*. L'enterrement fini, les fils du
« ciel remontaient, grâce à la chaudière et
« à la chaîne. Aujourd'hui, des gens vont
« sur cette montagne pour chercher des
« perles et, en creusant la terre, ils tom-
« bent sur la sépulture des fils du ciel;
« les cadavres ont pourri, mais les perles
« adhèrent aux bras, aux jambes, au cou;
« on les détache et on les emporte. »

Sans rien affirmer, M. Delafosse croit à l'origine égyptienne des sépultures d'Ouoryé-Boka : ces perles sont les mêmes que les perles égyptiennes du musée du Louvre; les rois d'Egypte se proclamaient fils d'Ammon, fils du ciel; ces oreilles immenses correspondent à la description de cette coiffure à ailes reproduite sur les monuments de l'art égyptien et dont le masque de Ramsès II donne une idée exacte. Enfin, les statuettes sculptées par les Baoulés, les bas-reliefs dont ils décorent leurs cases, la façon de momifier leurs morts, sont autant de preuves que fait valoir M. Delafosse pour justifier sa supposition.

La perle de la petite albinos ne m'avait pas suggéré cette hypothèse, je ne pensais pas à voir en elle le vestige d'une civilisation aussi reculée; j'avais seulement l'impression un peu vague d'être en présence de légendes, de traditions. Parmi ces traditions, une des plus importantes, le culte des morts, m'était rappelée par la destination future du tabouret sur lequel j'étais assis. Je ne pouvais m'empêcher de songer que les peuples attachés à leurs morts, à leurs dieux lares, défendent presque toujours leur indépendance avec acharnement. Il y avait peut-être un rapport entre cette religion des ancêtres et l'agitation du Baoulé? Le désir d'échapper aux convois pouvait ne pas être la seule cause du soulèvement redouté?

Lorsqu'une révolte éclate, immédiatement on accuse le portage de tout le mal, sans chercher d'autre raison! L'âme des philanthropes s'émeut : mettre 25 ou 30 kilos sur la tête d'un noir leur paraît un acte barbare. Ils ne réfléchissent pas qu'un soldat d'infanterie est exactement chargé du même poids. Les blancs préfèrent porter sur le dos, les noirs sur la tête; si nous commettons un acte d'inhumanité envers ceux-ci, nous sommes coupables au même titre envers ceux-là. Le refus de porter est toujours la conséquence de motifs plus profonds.

Les Baoulés sont assez bien informés des événements du Djimini et du Diamala pour reconnaître la vérité de mes discours, et savoir que nous ne séjournerons pas dans le pays, que nous leur demandons un effort passager. Mais notre colonne leur fait entrevoir l'occupation ultérieure; contre cette occupation, leurs morts parlent. Ils ne s'en rendent probablement pas compte; s'ils se soulèvent, ils ne pourront pas dire exactement pourquoi; ils obéiront inconsciemment à la voix des morts. Aboua Tokou est incapable de me renseigner sur ce qui provoque l'agitation des N'Gouans, il n'en accuse pas les convois, il ne peut pas l'expliquer. Il la reconnaît d'ailleurs, et il

essaie de me détourner d'aller à Akouabo.
Je suis certain que ce dernier village est déjà averti par lui de ma visite prochaine et de la force de mon escorte. Ce sont des services que les tribus ne se refusent pas, même quand elles ne font pas cause commune. Je l'insinue à Aboua-Pokou qui proteste. Je le rassure sur le sens de mes paroles.

— Je ne te fais pas de reproches; seulement, si je n'allais pas à Akouabo, les habitants s'imagineraient que j'ai peur d'eux; ils le croient peut-être déjà; j'étais si bien chez toi que j'y suis resté plus d'un jour.



Près de moi, Moussa accroupi en chien de garde.

— Tu es comme Paquébo!

Il mime l'homme qui passe, sans vouloir s'arrêter, et nous nous disons adieu.

Sorti du domaine des Atoutous, et arrivé chez les N'Gouans, je ne rencontre plus

que des cases abandonnées; tous les indigènes se sont enfuis. J'entre bientôt dans la forêt; le soir, je suis à Akouabo. Cette fois, je trouve trop de monde! Deux mille guerriers environ sont réunis en armes, et leurs dispositions semblent plutôt hostiles. Vais-je sortir de là sain et sauf? Un pareil rassemblement, où ne figure pas une femme, est assez révélateur des intentions des N'Gouans.

Il est difficile de pénétrer l'âme des foules, des foules nègres en particulier. Un mot, une attitude, un geste, suffisent à vous perdre ou à vous sauver. Ces hommes sont bien près de se soulever; pourtant ils hésitent, puisqu'ils ne m'ont pas encore tué. L'insouciance apparente peut seule assurer ma retraite. S'ils ne sont pas résolus à la révolte immédiate, ils préféreront entretenir ma quiétude pour me tromper sur leurs desseins.

En effet, leurs fusils chargés, et un instant braqués sur moi, partent, mais en l'air, en signe de réjouissance, de tam-tam prodigieux où ils s'exaltent, où ils fêtent, je le crains bien, le massacre de demain, beaucoup plus que la réception d'aujourd'hui.

Entre mon interprète tremblant et Moussa accroupi près de moi, en chien de garde, je passe la nuit à Akouabo. Le lendemain, à la sortie de la forêt, mon porteur jette ma cantine dans la brousse et s'enfuit; Moussa la pose philosophiquement sur sa tête. Nous parcourons un kilomètre; derrière nous, la brousse s'allume. Est-ce pour m'empêcher de retourner au village d'où je viens? Je n'en ai nulle envie. Je rentre à Ouossou, afin d'envoyer un courrier au colonel, et de lui rendre compte du peu de succès de mes démarches

La Révolte du Baoulé.

A peine arrivé à Ouossou, j'ai été rappelé à Singonobo pour y installer un poste à l'entrée du Baoulé. Mes craintes de révolte étaient évidemment chimériques, puisqu'en mon absence huit cents porteurs sont allés à Thiassalé, et sont restés fidèles aux charges qu'ils y ont prises. Il y a deux jours, à Akouabo, je me suis exagéré le danger, je suis obligé de le reconnaître; le tam-tam était une réjouissance en mon honneur.

Déjà le mouvement des compagnies commence sur la ligne des convois : la 10e, avec le commandant Caudrelier, va se porter de Thiassalé à Toumodi pour y remplacer la 9e, poussée jusqu'à Kodiokofi; la 15e est répartie entre le Bandama et Ouossou; je commande ici une de ses sections, une autre est à 8 kilomètres dans l'Ouest, à Ahuakrou, sous les ordres du lieutenant Haye.

Je suis à Singonobo pour recruter des porteurs; j'ai, en effet, un village à ma disposition. Malheureusement, toutes les cases sont désertes. Où sont les habitants? Dans la forêt, je suppose. Aussi ai-je lancé quelques patrouilles à la recherche de leurs retraites. Je n'ai pas grand espoir de réussir; pourtant j'aurais été content de voir le chef de ce village qui, prétendent mes tirailleurs, est une femme. Le fait n'est pas si étonnant, car au Baoulé, d'après ce que j'ai pu constater, la femme est presque l'égale de l'homme.

Les deux premiers souverains du Baoulé n'étaient-ils pas deux reines : Aoura Pokou et Akoua Boni? Sans conteste, le sexe faible est plus considéré, et a plus d'autorité ici que dans la plupart des autres pays d'Afrique. Les maris ont une certaine déférence pour leurs femmes, ils prennent leurs conseils et les suivent, ils ne se conforment pas au proverbe arabe : « Consulte ta femme et n'en fais qu'à ta tête. » Ils ont même plus de confiance dans leur jugement que dans leur vertu, à considérer l'ordre de succession qu'ils ont établi chez eux : le premier héritier est le frère du défunt né de la même mère, ensuite le neveu, fils de la sœur, puis l'oncle maternel, enfin le cousin, fils de l'oncle maternel. Un homme est toujours sûr, disent-ils avec philosophie, d'être le parent de ceux qui descendent de la même mère que lui; il n'est jamais certain d'être le parent de son fils.

En tout cas, mon chef femme n'est pas une exception, on m'a cité d'autres cas analogues, sans parler des deux reines célèbres. Il est vrai que je ne suis pas tout à fait dans le Baoulé, toutefois Singonobo étant exactement à la limite, participe des mœurs de la région voisine.

Mes patrouilles n'ont rencontré personne, mais l'une d'elles ayant remarqué une branche fraîchement coupée sur le bord du sentier, en a trouvé une autre cassée de même dans l'intérieur du fourré, et ces brisées l'ont conduite à une amorce de sentier au bout duquel j'ai chance de rencontrer quelques-uns de mes sujets rebelles. Nous



C'EST MON PEUPLE QUI, LA FEMME CHEF EN TÊTE, REGAGNE LA FORÊT.

sommes le 24 décembre ; les fugitifs seront peut-être bien aises que j'aille réveillonner avec eux.

A 9 heures du soir, je pars avec huit tirailleurs ; à tâtons je suis les brisées signalées, et à minuit, je tombe sur des abris où dorment quatre indigènes. Ils se réveillent dans mes bras. Assurément, ils ne m'ont pas pris pour le bonhomme Noël. A la lueur des torches que j'ai fait allumer, je vois leurs yeux rouler, effarés, terrorisés. Je les rassure et les ramène chez eux ; quatre habitants, c'est peu ! mais c'est un commencement.

Une nouvelle brisée ayant été découverte, je décide de poursuivre mes opérations. A 6 heures du matin, je prends d'autres tirailleurs. Cette fois, je surgis à l'improviste au milieu d'une douzaine d'hommes qui entourent une femme de forte stature, à l'allure virile ; c'est la femme chef ! Avec tous les égards dus à son rang et à son sexe, je lui explique mon intention de la replacer sur son trône, et mon désir de l'aider à régner sous mon protectorat.

Me voilà donc à la tête de seize hommes et d'une femme ! Je rentre à point à Singonobo pour présenter mon peuple au commandant Caudrelier qui se dirige vers Toumodi, et fait étape à Singonobo.

Pendant le déjeuner, un courrier venant de Ouossou nous remet une lettre : l'adjudant Collinet a été attaqué dans la matinée.

Avais-je donc raison ? Pourtant, les termes de cette lettre n'indiquent pas une inquiétude sérieuse. Des pillards ont probablement tiré quelques coups de feu, de loin, sur Ouossou.

Dans l'après-midi, le commandant Caudrelier manifeste le désir d'aller visiter le poste du lieutenant Haye à Ahuakrou. Je m'y rends avec lui. Les indigènes viennent de s'enfuir dans la forêt avec leurs armes ; ils ont sans doute eu vent de l'incident de Ouossou et ont eu peur. D'ailleurs, qu'ils aient emporté leurs fusils, rien de plus naturel. Un noir, possesseur d'un fusil, ne s'en sépare jamais. Ahuakrou, de même que Singonobo, dépend de Thiassalé, le poste ne court donc aucun danger. C'est heureux, car il est mal situé, n'étant pas à la lisière de la forêt, mais à 500 mètres dans l'intérieur.

Le jour suivant, le commandant Caudrelier parti avec la 10ᵉ compagnie, je mets en route un convoi de cartouches ; les troubles signalés hier n'ont eu aucune suite, puisque Ouossou n'a rien fait savoir de nouveau.

Le lendemain, à 11 heures, j'entends dans le village un bruit de course, c'est mon peuple qui, la femme chef en tête, regagne la forêt. Les tirailleurs rattrapent un homme et me l'amènent. Au moment où je vais lui parler, un courrier me tend une lettre du commandant Caudrelier : « La révolte a éclaté partout, la 10ᵉ compagnie est arrivée à temps pour sauver l'adjudant Collinet et sa section cernés à Ouossou ; derrière elle, le convoi de munitions a été en partie enlevé à Pokossiabo ; au Nord de Ouossou, le poste de Moronou a été attaqué, et 3 tirailleurs ont été massacrés. Nous avons perdu 4 hommes, 2 sous-officiers européens et 14 tirailleurs sont blessés, 2 chevaux sont tués »

L'indigène que mes tirailleurs ont arrêté est déjà au courant de ces nouvelles, il confirme que tous les N'Gouans sont soulevés. Je l'interroge :

— Par où passe la limite de N'Gouans ?

Il indique une direction, vers l'Ouest, qui coupe la forêt et qui semble englober Ahuakrou.

— Mais Ahuakrou n'est pas chez les N'Gouans ?

— Si.

— Le poste est-il attaqué ?

— Non.

Immédiatement, j'écris au capitaine Testard pour l'engager à faire rentrer le poste. A 5 heures, il me répond de faire ce que je jugerai bon. Je veux envoyer en courrier l'indigène qui m'a renseigné ; il a trouvé le moyen de s'enfuir. Le tirailleur, venu à Ahuakrou avec moi, connaît mal le sentier, la nuit le surprendrait en route et il n'arriverait pas. Demain matin, je rappellerai Haye.

Dans la nuit, allongé près d'un feu, je suis réveillé par un tirailleur qui porte l'arme et me remet, comme à la parade, un morceau de papier arraché d'un carnet. C'est de Haye ! Il est cerné, enfermé dans une case avec ses morts et ses blessés, sans eau, à bout de munitions. Je regarde ma montre, il est une heure du matin. J'ai vingt-cinq hommes..., à peine de quoi transporter les blessés. Heureusement, la 14ᵉ compagnie, dirigée sur Ouossou, s'est arrêtée ici ; elle est là. Il n'y a pas une minute à perdre : je réveille le capitaine Boussac et nous partons sans guide, me fiant à mes souvenirs.

Après quatre heures de marche, qua-

tre heures de transes, ne sachant si je ne m'étais pas égaré, nous atteignons Ahuakrou. Haye résiste encore. Il était temps.

Trois tirailleurs avaient essayé successivement de franchir la ligne d'investissement pour m'apporter le cri d'appel des assiégés; deux étaient tombés frappés par les balles des N'Gouans, le troisième, Tankary Taraoré (1), avait réussi à passer.

Haye était perdu sans le dévouement de Tankary, sans son instinct qui lui fit trouver sa route en pleine forêt, sans les prodiges de vigueur et de souplesse qu'il dut accomplir pour se couler dans l'enchevêtrement des lianes. Il mit près de huit heures pour faire 6 kilomètres.

Ce jour même, le colonel, avec les fractions de la colonne restées en arrière à Thiassalé, arrivait à Singonobo, où il apprenait les événements qu'il ignorait encore. C'était la guerre, et la plus terrible.

Le Baoulé, pays de l'or, pays des perles, pays des légendes, est aussi le pays des embuscades. La guerre dans les villes est réputée la plus dure de toutes; du moins, si les troupes sont fusillées des maisons qui bordent les rues, d'un coup de crosse on enfonce les portes. La guerre dans le Baoulé est une guerre de ruelles, dont les murs percés de milliers de meurtrières ne peuvent être ni traversés, ni renversés; c'est la guerre exaspérante, démoralisante.

Chaque jour nous en faisons l'expérience. Partout les routes sont coupées, dans chaque couloir de forêt, au passage des ruisseaux, à l'entrée et à la sortie des villages, la mort nous guette, et pas un ennemi ne se montre. A l'affût sur la lisière des fourrés, dans des abris qu'ils ont gagnés par des coulées tracées à l'avance, les indigènes intangibles, invisibles, invulnérables, le doigt sur la détente, attendent notre passage. Le crépitement des balles dans les branches les impressionne et provoque parfois leur fuite; mais comment fouiller à l'avance par des feux de salve tous ces repaires, sans savoir s'ils sont occupés? Il y en a trop! Nous aurions vite épuisé nos munitions. Nous ne devons riposter qu'après avoir été attaqués. Et c'est la tension continuelle des nerfs en face d'un danger possible, probable, qu'on est impuissant à prévenir.

Il fallut trois semaines d'actions, dirigées journellement contre un des gîtes d'insurgés, pour que l'ennemi, traqué, diminuât ses attaques.

Le 16 janvier, après la prise d'Akouabo, opérée par le commandant Caudrelier, la révolte était presque étouffée; pourtant les derniers coups de fusil ne furent tirés que le 5 février.

Cette soumission nous coûtait treize tués, dont un sergent européen, le sergent Samedi, et cinquante-quatre blessés, dont le lieutenant Haye (deux fois), l'adjudant Collinet, les sergents Lebeau et Dufond, le brigadier d'artillerie Barbaud.

Quelques jours plus tard, les fatigues supportées réduisaient encore notre effectif. Le lieutenant Grandmontagne, qui avait pris le commandement de la 10ᵉ compagnie, après la mort du capitaine Lallement décédé le 17 décembre à Thiassalé, succombait, comme son chef, à la bilieuse hématurique; le lieutenant Vaudescal, de la même compagnie, atteint de la même maladie, devait être rapatrié.

Dès le 25 janvier, le colonel s'était rendu à Toumodi; le 15 février, la colonne entière se porta sur Kodiokofi, où elle arriva le 19. Le commandant Caudrelier restait à Toumodi. Après avoir pris la plus large part à la répression du soulèvement, il avait le crève-cœur d'être choisi pour une mission de confiance, mais pour la plus ingrate des missions, celle d'assurer la sécurité de la ligne de ravitaillement entre Thiassalé et Kodiokofi. Il assumait cette charge avec la 13ᵉ compagnie de tirailleurs, la 2ᵉ et la 4ᵉ haoussas.

Le 22 février, la colonne s'éloignait de Kodiokofi, marchant vers Sattama à la rencontre de Samory.

(1) Voir *A travers l'Afrique*, lieutenant-colonel Baratier.





L'HEURE DE L'APPEL A SONNÉ.

A Sattama-Soukourou

Quatre compagnies, déjà réduites par les opérations dans le Baoulé, une section d'artillerie de montagne, et les quelques spahis dont les chevaux sont encore en vie, en tout trois cents hommes, voilà les forces avec lesquelles nous allons affronter notre vieil ennemi. C'est peu! Une dépêche, il est vrai, nous a annoncé qu'une colonne marche du Soudan à notre rencontre; nous devons la rejoindre à Kong. Avec trois cents tirailleurs, nous percerons toujours les lignes de Samory.

De Kodiokofi au N'Zi, les dernières populations du Baoulé nous ont laissé passer, néanmoins leur accueil a été plutôt froid. A partir du N'Zi, nous sommes entrés dans le Diamala, le pays dont une partie est déjà occupée par les bandes de Samory. Nous étions en droit de penser qu'à Sattama, la capitale, nous trouve-

rions des facilités de ravitaillement; les envoyés du Djimini et du Diamala nous l'avaient tout au moins promis. Il n'en a rien été; une fois rassurés par notre présence, les habitants ont montré si peu d'empressement à nous fournir des vivres, que le colonel Monteil, inquiet de la situation, s'est décidé à entamer les opérations immédiatement, le seul moyen de subsister étant d'arriver le plus vite possible à Kong. La 9e Compagnie est déjà partie, accompagnée du capitaine Marchand, sur Lafiboro, afin de tâter les avant-postes de l'ennemi. Le reste de la colonne ne tardera pas à la rejoindre.

Sous les arbres qui bordent le ruisseau de Sattama, la colonne bivouaque; l'heure de l'appel a sonné, les tirailleurs se sont allongés près des feux, les officiers ont regagné leurs tentes, le camp s'est endormi. Du village s'échappent encore quelques rumeurs étouffées, au bord du ruisseau des grenouilles coassent, mais tous les bruits qui marquent la fin du jour se sont éteints, et le grillon a interrompu son chant qui invite au sommeil.

Seuls, le colonel Monteil et moi nous veillons; il écrit sous un arbre, et je vise une étoile avec le théodolithe.

Au milieu du silence, l'appel d'une sentinelle éloignée parvient jusqu'à nous. C'est probablement un indigène qui veut franchir les lignes. Un instant après, l'eau clapote dans le gué du ruisseau, un tirailleur s'avance, s'arrête devant la table du colonel, porte l'arme et lui remet une lettre.

Le colonel lit la suscription, a un mouvement de surprise, ouvre vivement l'enveloppe, prend connaissance du message, relit la suscription et se tourne vers moi.

— Réveillez les officiers. Dans une heure nous levons le camp.

Le capitaine Marchand rendait compte d'un combat livré le matin à Lafiboro. Une attaque brusquée d'une bande de sofas, au lever du jour, avait été repoussée; mais, redoutant de se trouver un peu « en l'air », la 9e Compagnie s'était repliée à trois kilomètres en arrière sur Guaméladougou. Rien d'inquiétant n'était signalé. Cependant, sur l'enveloppe, le capitaine commandant la 9e compagnie avait ajouté hâtivement un mot faisant supposer qu'à l'heure présente le détachement était en danger.

Rapidement, le colonel donne des ordres pour la constitution du poste laissé à Sattama. Son frère, administrateur colonial, qui nous accompagne, en prend le commandement; une section en assure la garde. A dix heures du soir nous nous mettons en route.

Les tirailleurs de pointe pataugent déjà dans le gué avec le guide; c'est une pointe qui n'en est pas une, car nous marchons dans ses pas, crainte de nous égarer.

Derrière, notre colonne, si petite, commence à s'allonger, les hommes en file indienne. Au bord du sentier, les quatorze mulets du convoi attendent l'oreille basse, mais en philosophes, et sans protester contre ce réveil inopiné.

Notre convoi n'est pas lourd. Les braves habitants de Sattama, que nous sommes venus protéger, ont refusé de nous fournir des porteurs comme ils ont refusé de nous ravitailler. Nous avons dû nous limiter singulièrement; les tirailleurs ont seulement quatre jours de vivres, et nos réserves de munitions ne comptent que 16.000 cartouches et 72 obus. A la guerre comme à la guerre; nous irons chercher nos vivres chez l'ennemi, et quand nous n'aurons plus de cartouches, il nous restera nos baïonnettes. Il ne faut pas songer à faire venir d'autres convois; une fois le contact pris avec Samory, la route sera coupée.

Des nuages obscurcissent le ciel. Les étoiles que je visais tout à l'heure sont maintenant voilées. Le cheval du colonel, le seul cheval d'officier qui soit encore vivant, marche devant moi. Quelques quarts suspendus aux ceinturons sonnent sur les baïonnettes, les sandales des tirailleurs bruissent sur la terre battue du sentier, et je devine qu'elles bruissent allègrement : au bout de l'étape, c'est l'ennemi, c'est le combat.

Au lieu de se dissiper, les nuages encombrent le ciel; dans l'air immobile plane la menace d'une tornade. Un remuement de souffles agite les feuilles et froisse les herbes autour de nous, au loin, s'élève une sourde rumeur. Le vent s'enfle, une rafale passe; derrière elle, le calme renaît, le calme pendant lequel la nature se recueille, et qui précède le moment où les éléments semblables à des êtres vont se déchaîner. Nous sentons les nuées échafaudées, entassées, peser sur l'atmosphère.

Tout vestige de clarté a disparu, l'obscurité se dresse devant nous comme un mur, le sentier est devenu invisible, le guide hésite, il déclare ne pouvoir avancer. La tête

s'arrête; les tirailleurs butent contre ceux qui les précèdent et jettent quelques « haltou » étouffés à ceux qui les suivent; le bruit des armes s'entre-choquant est recouvert par le tumulte de la tempête qui se déchaîne brusquement.

Un rugissement descend du ciel auquel répond une lamentation de la brousse; préludes lugubres de la tornade.

La voix de la tourmente tour à tour s'élève et s'abaisse : elle s'éloigne, ce n'est plus qu'un vagissement rauque, un hululement plaintif à travers les arbres; puis elle revient soudaine, sifflante, éclatante.

C'est le hurlement du ciel en lutte contre la terre. Mais les forces d'en haut dominent, éteignent les plaintes d'en bas. Le grondement de la bourrasque est, maintenant continu, un grondement de bête féroce qui se prépare à ouvrir sa gueule; et tout à coup, un premier éclair déchire les nuages, embrase les profondeurs obscures de l'horizon, le tonnerre éclate, une averse brutale s'abat sur nous; là-haut, une écluse vient de crever.

Accroupis sur le sentier, les dents serrées, recroquevillés pour offrir moins de surface à l'ouragan, de nos mains nous plaquons sur notre poitrine nos vestes de toile, comme si ce geste pouvait nous protéger, nous réchauffer. Près de moi, j'aperçois Largeau. Depuis deux mois, affaibli par une sérieuse atteinte de dysenterie, il marche par la force de la volonté, sans interrompre son service un seul jour, mangeant à peine de quoi se soutenir. Il reçoit avec son calme habituel ces gifles humides qui claquent sur les joues, ces jets de douche qui pénètrent le corps; assis dans un bain, il regarde froidement l'inondation monter sous ses pieds, les cataractes tomber sur sa tête.

Les éclairs flamboient; ils illuminent la voûte du ciel qui paraît se défaire et se refaire à chaque instant; au loin, de la désagrégation des nuées des déchirures pendent en stalactites sombres; sur nos têtes, des nuages sont suspendus pareils à des ventres livides d'animaux de l'apocalypse.

Autour de nous, la brousse, sillonnée de serpents de feu, a des sanglots et des rires, les branches sifflent, se tordent, les herbes se courbent et gémissent; dans ce grouillement de vie infernale, les vociférations de l'air à la terre semblent des clameurs de nuées jetées vers les précipices que la foudre essaie d'entr'ouvrir.

Et pendant que nous sommes là, que se passe-t-il à Guaméladougou? L'anxiété de l'inconnu, toujours accrue par la nuit, est décuplée par la tempête. De jour, nous marcherions quand même, nous avancerions vers cet inconnu, nous nous en rapprocherions; le déchaînement des éléments, plus angoissant encore que l'obscurité silencieuse, rend plus sensible le danger qui menace nos camarades; la nature s'est liguée avec l'ennemi pour nous empêcher de leur porter secours.

Le tonnerre continue à déchirer l'air, les nuages de crever comme d'énormes poches d'eau. La lueur des éclairs montre la colonne gisant à terre; on ne voit que des dos arrondis courbés sous la rafale, les têtes ont disparu entre les genoux; ce sont des groupements noirs hérissés de fusils; c'est un emmêlement d'hommes et d'animaux, de formes vaguement humaines accroupies sous le ventre des mulets pour y chercher un abri contre l'orage; et toutes ces ombres se projettent sur les taillis en silhouettes fantastiques, aussitôt évanouies qu'apparues.

Depuis une heure, nous sommes immobiles, transis, cinglés par la pluie, noyés sous le déluge.

Enfin, le tonnerre s'éloigne, il roule, il gronde, on dirait qu'il se lamente de ne pas nous avoir exterminés, mais derrière lui, la pluie ne cesse pas, l'ombre opaque persiste à nous fermer la route.

Assis sur le sol spongieux, dans l'eau même du sentier transformé en ruisseau, tout l'être envahi par un désir de chaleur, nous aspirons au feu, à la grande flamme qui réchauffe. Nos vêtements de toile sont depuis longtemps transpercés, ils plaquent sur la poitrine, sur le dos, sur les membres, et cette toile légère nous étreint, pénètre dans notre chair, la fait frissonner; les mouvements de la respiration ne sont plus qu'une succession de tremblements. Quand l'étoffe détrempée est soulevée par un mouvement, elle retombe plus froide encore sur le corps, aussi nous ne bougeons plus, figés dans une tunique de glace.

Nous nous sommes arrêtés à minuit; il est deux heures. La plainte tragique du vent s'est affaiblie, on l'entend seulement au loin en un vague murmure; la pluie martèle les flaques d'un bruit régulier, chuchotant, et tombe, assourdie, sur les feuilles. Engourdi par le froid, bercé par ce chant monotone, je m'assoupis... Un éclat de rire me réveille. Je repose sur l'épaule du colonel; mon sommeil l'amuse. Sa gaieté



Les cadavres des Sofas a chaque pas montrent que l'attaque a été sérieusement menée.

m'étonne encore bien plus! J'essaie de rire, mais mon rire est vraiment lamentable.

Enfin, les nuages laissent filtrer quelque clarté; le guide se lève, nous pouvons reprendre la marche, et quelle marche! Nos membres sont enkylosés; j'ai l'impression que ma poitrine, serrée par le froid, ne pourra plus se dilater, que mes genoux ne retrouveront plus leur souplesse; je grelotte, et nous avançons avec une lenteur désespérante, impuissante à nous réchauffer. Le jour? Quand viendra le jour? et le soleil?

Le soleil! Quelle spectacle éclairera-t-il? Arriverons-nous à temps auprès de Marchand? Cependant, si cet orage nous a retardés, il aura peut-être refroidi l'ardeur des sofas. Transis, comme nous, ils auront cherché un abri et attendront le jour pour achever la compagnie, qu'ils doivent croire à leur merci.

Plus nous approchons, plus nous tendons l'oreille. Aucun bruit de fusillade ne se fait entendre. Nous ne pouvons être éloignés de Guaméladougou. Déjà, dans le lointain sombre, une première lueur déchire l'obscurité, une lueur encore morte. Les nuages s'enfuient au-dessus de la brousse, l'atmosphère est redevenue calme, l'air s'attiédit, le sol est presque desséché, quelques gouttes d'eau tombent des branches. Voici le jour!... Et, au détour du sentier, apparaissent, sur une petite éminence dominant le village de Guaméladougou, quatre lignes noires formant un carré; les quatre sections de la 9e compagnie, les tirailleurs à genoux, immobiles, appuyés sur leur fusil. Ils sont restés toute la nuit dans cette position. Au milieu du carré, je reconnais Marchand; il nous a aperçus et s'est levé. Mais les coups de feu éclatent dans la direction du village, les sofas se réveillent de la torpeur où les avait plongés la tornade. A leur tour, ils vont être surpris, nous sommes là.

Nos compagnies se déploient; en même temps, le carré passe brusquement de la défensive à l'offensive, il se disloque, les sections se portent en ligne, s'enfoncent dans la brousse; de tous côtés, les baïonnettes brillent, on a hâte de se réchauffer.

*
*

Le bivouac s'est établi devant le village de Lafiboro, à l'endroit même où, la veille, la 9e compagnie, surprise, s'est battue. Les cadavres des sofas, à chaque pas, montrent que l'attaque a été sérieusement menée; fantassins et cavaliers ont fait une irruption subite, bousculant les postes, se précipitant sur le campement encore endormi, pénétrant au milieu des tirailleurs. Le premier moment a été une lutte corps à corps, pour se dégager, se rallier, prendre l'offensive et rejeter enfin les assaillants de l'autre côté du Bé, le ruisseau derrière lequel nous venons encore de les repousser. Ils nous y attendent sûrement; toutefois, après la nuit que nous avons passée, le colonel Monteil donne un repos à la colonne. D'ailleurs, nous devons avoir devant nous des effectifs assez faibles, des groupes chargés de nous ralentir, pendant que Samory masse ses troupes. Il les rassemble probablement sur le chemin de Dabakhala, que, dans sa pensée, nous suivrons certainement.

Mais, ici, nous ne marchons pas dans l'inconnu : Marchand a relevé toute la région, et il connaît mieux le pays que l'Almamy. Il ne suffira pas à Samory de se mettre en travers d'une route pour nous y attirer. Déjà Marchand propose au colonel un mouvement capable de tromper l'ennemi. Pour l'exécuter, il faut d'abord traverser le Bé. En avant!

Quelques obus, une charge à la baïonnette, et la colonne s'installe sur la rive gauche du ruisseau. Aussitôt, la 9e compagnie pousse une reconnaissance dans la direction du Dabakhala, afin d'empêcher Samory de deviner nos projets.

L'étude de la carte a été reprise sous la tente du colonel. D'après les renseignements recueillis, Samory s'avancerait face à l'Est, et nous menacerions en ce moment son extrême droite. Deux points stratégiques sont désignés par Marchand : Dabakhala et Sokola Dioulasso. Très probablement, Samory est au premier de ces points; en nous portant sur le second, nous nous trouverons sur ses derrières, coupant sa ligne de ravitaillement. Mais les deux routes de Dabakhala et de Sokola bifurquent seulement au Nord de notre bivouac, en plein terrain sillonné par les patrouilles ennemies; notre mouvement sera vite signalé. Marchand indique un sentier nous permettant de tourner par l'Ouest et d'arriver à Sokola sans avoir été éventés. Pas un poste de sofas n'est signalé sur ce chemin, nous passerons peut-être, à condition d'opérer rapidement, en silence, et de nuit. Si nous laissons douze heures à Samory, demain matin ses troupes seront déjà réparties autour de nous dans toutes



LE MULET EST RELEVÉ.

les directions, et le sentier, libre encore aujourd'hui, sera coupé. Il faut agir sans retard.

Le soir, à 8 heures, au moment où tirailleurs et officiers s'apprêtent à se reposer, ordre est donné de lever le camp sans bruit et de pousser ensuite les feux du bivouac.

A la lueur des étoiles et des tisons qu'on ranimera seulement tout à l'heure, les compagnies sont rassemblées, les mulets sont chargés. Tout est terminé, en route !

Je reste pour veiller au départ du convoi, un à un, les mulets défilent devant moi, l'oreille de plus en plus basse, ne comprenant rien à la stratégie qui les arrache au repos. Les avant-postes, qui étaient en contact avec l'ennemi, se sont repliés, ont reculé lentement, pas à pas ; ils sont là, prêts à former l'arrière-garde. Pas un cri, pas une parole n'a donné l'éveil aux sofas. Sur le sentier, pas un coup de feu n'a résonné, la route est bien libre ; nous passerons. Tout à coup, un mulet trébuche, il cherche à se rattraper, ses sabots grincent sur les cailloux, ce grincement me fait déjà trembler, et brusquement l'animal s'affale dans un épouvantable tintamarre de vaisselle et de casseroles, c'est le mulet de la popotte !

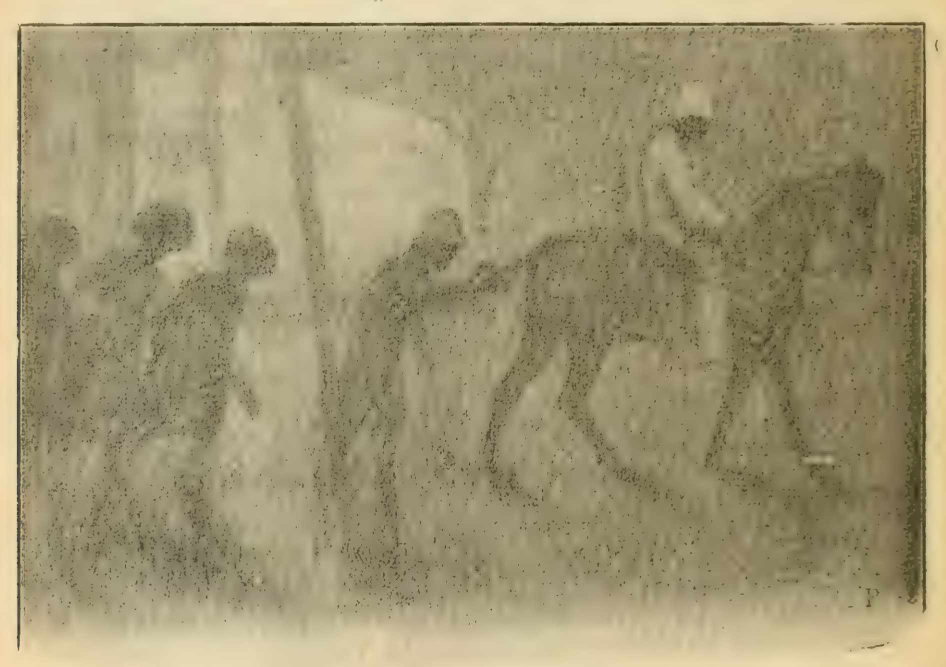
Au milieu du profond silence, un tel vacarme a dû se répercuter à des kilomètres, les sofas vont s'apercevoir de notre départ ; je suis désespéré ! Enfin, je n'y peux rien. Le mulet est relevé, rechargé tant bien que mal, il est maintenant le dernier, tous les autres ont passé. Je le suis ; derrière moi, l'arrière-garde pousse les feux, et des flammes claires s'élèvent au milieu du campement désert.

Pendant les premiers kilomètres, je ne quitte pas la queue du convoi, persuadé que la chute malencontreuse du mulet a donné l'alarme, que les sofas vont se mettre à notre poursuite ; mais aucun indice n'ayant corroboré mes craintes, je rejoins la tête de la colonne. Les tirailleurs marchent allègrement, ils sont au courant de notre ruse,

et je devine à la légèreté de leur pas combien ils s'amusent du bon tour joué à Samory. Si la consigne n'était pas d'observer un silence absolu, ils écraseraient de quolibets les sofas en train de monter la garde autour d'un bivouac abandonné.

A 11 heures, le pas des tirailleurs n'est plus aussi allègre, on entend leurs sandales racler le sentier. Tous, nous commençons à sentir la fatigue amassée par la première marche de nuit suivie de deux combats.

L'obscurité porte en elle la puissance du sommeil ; elle est plus qu'un poids, elle est une pression ; on rejette un poids, on



— Je saisis la queue du cheval.

n'échappe pas à la pression continue qui vous enveloppe, et dont la force inlassable s'appesantit sur les membres, sur les paupières. On ouvre les yeux, on veut les garder ouverts, mais la nuit a des profondeurs où le regard n'entre pas, et la main de l'ombre les referme.

A minuit, lorsque l'instant de la pause est venu, les tirailleurs tombent plutôt qu'ils ne s'asseyent. A peine tombés, ils s'endorment ; pour repartir, il faut secouer les premiers qui réveillent leurs voisins. Les yeux ont cette expression hagarde de la surprise, de l'étonnement inquiet, les corps ont des mouvements de sursaut ; tous ces regards, tous ces gestes disent : « Où sommes-nous ? Que nous veut-on ? » Et successivement la colonne que le sommeil a couchée et a, pour quelques minutes, anéantie dans l'oubli, se relève et reprend sa marche.

Maintenant, les sandales se traînent sur la terre, les pieds alourdis ne peuvent plus se soulever ; les dos se courbent sous les « bardas » (1) ; les fusils oscillent sur les épaules, nous continuons d'avancer, défilé d'ombres.

Une heure. Le colonel m'appelle : « Nous allons nous arrêter vingt minutes. » A ces mots, je n'ai qu'une pensée : « Je vais dormir. » Je sens mes yeux se fermer, je n'ai qu'à me laisser tomber là, et tout de suite je dormirai. Mais d'autres paroles parviennent à mes oreilles, dans la demi-inconscience où je suis déjà plongé je perçois ces

(1) Le « barda » est le sac du tirailleur ; il est formé par la toile de tente dans laquelle sont roulés les effets ; les quatre coins de cette toile, noués, forment deux bretelles où passent les bras.



L'UN D'EUX ENFONCE SON ARME DANS LA POITRINE QUI S'OFFRE A LUI.

mots : « Allez à la queue de la colonne ; vous me préviendrez quand tout le monde aura serré. »

A ce moment, j'ai presque touché au désespoir ; j'ai cru que je n'aurais pas la force de dire : « Bien, mon colonel. »

Cependant, je me dirige vers l'arrière-garde ; sur le sentier, j'enjambe des corps allongés, je suis même obligé de passer dans la brousse ; toute la première compagnie est endormie ; je vois la deuxième s'affaler lourdement, je longe la troisième qui serre sur la précédente ; les officiers, au passage, m'interrogent :

— Qu'y a-t-il ?

La voix blanche, comme si je leur annonçais un désastre, je réponds : vingt minutes de pause ; et je fuis pour ne pas entendre ce refrain trop cruel pour moi : on va dormir ! J'arrive au ravin que nous venons de traverser ; entre ce point et celui où j'ai laissé le colonel, toute la colonne peut tenir ; je m'arrête. Les mulets franchissent le ruisseau, je les distingue à peine ; il me semble que je rêve. Pour forcer mon attention, je les compte. Tout d'un coup, je perds l'équilibre, je le rattrape par un pas en avant fait d'instinct. Pourquoi tombe-t-on toujours en avant ? J'essaie de m'appliquer à résoudre cette question. J'ai à peine eu le temps de me poser ce problème que je dois parer à une autre perte d'équilibre. Les mulets défilent encore, je leur prête des formes étranges ; dans ce délayement diffus de l'ombre, que provoque mon état de somnolence, les charges simulent des bosses, les encolures s'allongent démesurément, elles se balancent... mais non, c'est moi qui me balance. Je mords ma main, je la mords jusqu'au sang ; les animaux, les arbres reprennent pour une minute leurs dimensions, autant que peut le permettre le mystère nocturne où il y a de l'épars, de l'indéfini... où il y a aussi de l'infini, car la nuit, même dans ce qui est vivant, quelque chose touche à la mort.

Le convoi est passé ; la compagnie d'arrière-garde le suit ; à son tour elle s'écroule. Seules, de l'autre côté du ruisseau, les sentinelles sont debout et veillent. Je les devine plus que je ne les vois. Si elles s'endormaient, on les fusillerait ! Je me répète ces mots. Moi, je suis debout... et je dors... mes yeux se voilent, mes oreilles bourdonnent. A cause de ces hommes qui nous gardent, il faut que nous marchions ; en eux aussi la bête exténuée dominerait la volonté. Pour rejoindre la tête de la colonne, je suis forcé de couper à travers la brousse, car le sentier disparaît sous les corps qui le jonchent, il n'est plus qu'une ligne noire à peine visible, amalgamée avec la nuit.

Arrivé près du colonel, je le réveille :

— Mon colonel, toute la colonne est arrêtée.

— Quelle heure est-il ?

Je regarde ma montre. Les vingt minutes sont écoulées. Dans la tentation folle de m'allonger, de dormir, ne fût-ce qu'un instant, j'ai la pensée de dérober quelques secondes ; mais ici comme là-bas, j'aperçois les sentinelles qui vacillent, il vaut mieux marcher, et je réponds, 1 h. 20. Le colonel est déjà debout : « En avant ! »

Par moment, je me prends à regretter que nous ayons réussi à tromper l'ennemi ; si l'alarme avait été donnée par un des postes de sofas, nous aurions été poursuivis, attaqués, et nous nous battrions. L'action seule pourrait vaincre ce sommeil invincible.

2 h. 1/2, 3 h. 1/2, les haltes horaires se succèdent, et plus nous allons, plus les heures semblent interminables. A chaque arrêt, la même force impérieuse, brutale, jette la colonne à terre ; à chaque départ, la force inexorable du devoir la relève, malgré la révolte de l'être qui demande grâce et qui crie : dormir ! dormir ! Ce n'est plus seulement la torpeur qui envahit, c'est une fièvre, la fièvre de l'insomnie par besoin de sommeil ; ce n'est plus une souffrance, c'est une véritable torture qui brise les nerfs et les exacerbe, ce sont des intermittences d'hallucinations et d'affaissement. Pour connaître cette torture, il faut être arrivé au point où l'organisme est à bout, et être obligé de marcher, de marcher quand même. A cheval, on peut s'assoupir, l'habitude vous tient en selle ; à pied, on tombe.

A chaque pas, je heurte le bord du chemin, à un moment, je me réveille dans la brousse... j'ai marché en dormant. Je me remets derrière le colonel, je saisis la queue de son cheval pour être sûr de ne plus sortir du sentier, les crins glissent dans mes doigts qui s'entr'ouvrent.

L'autre nuit, après la tempête, j'appelais le jour qui réchauffe ; j'appelle aujourd'hui le jour qui réveille. Avec lui, il semble qu'une nouvelle vie recommence. Si la lumière n'apporte pas de nouvelles forces, du moins, elle dissipe le poids, la pression de l'obscurité.

Nous nous arrêtons. Ce n'est pas l'heure de la pause. Qu'y a-t-il ? D'après le guide,

nous sommes tout près du village de Kossangoua ; l'avant-garde le fait reconnaître. Nulle clarté n'apparaît encore au ciel ; nous devinons pourtant l'approche du jour. Il va venir, nous le sentons. La fraîcheur répandue dans l'air ne provient pas seulement du ravin que nous distinguons confusément à notre droite. Le poids de la nuit appesanti sur toute la nature semble, à l'instant où il se soulève, laisser respirer la terre, dont l'haleine, avant d'être volatilisée par les premiers rayons du soleil, se révèle en une fraîcheur balsamique. Les senteurs qui se dégagent du sol humide, des champs, du feuillage, et qui parfument les soirs d'Europe, s'exhalent seulement à l'aurore dans l'air africain. Ce parfum ici est déjà lumière.

Au moment où les éclaireurs rendent compte de la présence d'un poste à Kossangoua, le jour se lève. La lumière, l'annonce de l'ennemi, chassent brusquement le sommeil.

Les sofas sont endormis, il faut les surprendre, essayer d'empêcher qu'un seul coup de feu soit tiré par eux, et qu'un seul homme s'échappe.

L'avant-garde se fractionne en plusieurs groupes ; ceux-ci doivent agir simultanément et cerner le poste. Nous partons à travers la brousse. Un marigot assez large et profond nous sépare du village ; en certains points, il est moins franchissable qu'en d'autres, la concordance absolue des différentes fractions dans l'attaque va se trouver rompue. Marchand a bondi le premier sur les sofas ; surpris, ils se dressent affolés, les tirailleurs se précipitent à la baïonnette, l'un d'eux enfonce son arme dans la poitrine qui s'offre à lui, malheureusement, en même temps, il appuie sur la détente ; la détonation jette l'alarme. Lorsque j'arrive, les sofas détalent à toutes jambes. Le coup est manqué. Une vingtaine de fusils restent entre nos mains, mais les fuyards vont donner l'éveil et révéler à Samory notre mouvement.

Des prisonniers nous apprennent que le chef de la bande à laquelle nous nous sommes dérobés hier soir est notre vieille connaissance Kourouba Moussa, le spahi de Kankan instruit par le lieutenant Mangin dans l'art de la guerre (1). L'idée d'avoir filé entre ses doigts est une joie pour les tirailleurs. Kourouba Moussa voudra certainement prendre sa revanche. Avec le jour, il a dû constater notre disparition, se mettre à notre poursuite et nous ne tarderons pas à le voir surgir. Cette raison tendrait à nous faire continuer la marche sur Sokola Dioulasso ; mais Samory, affirme-t-on, est à Dabakhala, à quelques kilomètres de nous dans l'Est. Cette affirmation, et l'avant-poste que nous venons de disperser, indiquent clairement que des forces ennemies sont tout près de nous, peut-être autour de nous ; elles sont averties ou vont l'être de notre présence ici ; il est nécessaire d'être renseigné exactement et d'envoyer des reconnaissances. Le bivouac s'installe. A tout hasard, nous avons dressé les tentes. Passerons-nous la nuit à Kossangoua ? Dormirons-nous enfin ? Puissance du jour, surexcitation produite par un combat proche, nous ne pensons plus au sommeil. Toutefois, la bête humaine ne perdant jamais tous ses droits, nous songeons à manger.

Le village renferme une assez grande quantité de vivres ; nous en profitons pour nous ravitailler. De tous côtés, les feux s'allument et les ignames s'entassent dans les marmites. Non loin de ma tente, le cuisinier du colonel, aidé de mon fidèle Moussa, cale les pierres de son foyer. Marchand et moi, nous les regardons faire, sans trop d'impatience ; nous avons déjà pris un acompte. La surprise manquée du poste a laissé en notre pouvoir le petit déjeuner des sofas, des ignames cuites à point, à l'étouffée, des ignames comme je n'en avais jamais mangé : elles s'entr'ouvraient entre les doigts dans un épanouissement de pulpe neigeuse, elles débordaient des mains en flocons, leur parfum s'envolait avec la buée qui s'en dégageait ; il semblait qu'elles allaient se dissoudre en arome ; elles n'étaient pas farineuses, elles étaient fondantes. J'en ai mangé d'aussi bonnes en surprenant d'autres postes pendant cette même expédition, mais jamais ailleurs. Il faut, pour apprécier la saveur d'une igname, l'avoir enlevée à la pointe de la baïonnette après une marche de nuit, l'emporter tout en continuant de poursuivre l'ennemi, et la savourer dans l'attente d'un nouveau combat.

A midi, le commandant Pineau, chef d'état-major de la colonne, part avec deux compagnies dans la direction de Dabakhala. La reconnaissance sera rudement et vigoureusement menée, car le commandant Pineau est un spécialiste de l'assaut.

Du côté Sud, nous attendons toujours

(1) Voir *A travers l'Afrique*, lieutenant-colonel Baratier.

Kourouba Moussa. Il a été plus long que nous ne l'aurions cru à suivre nos traces; quelques cavaliers se sont montrés et ont aussitôt disparu; ce sont des éclaireurs, ils peuvent précéder de loin l'infanterie. Elle apparaît seulement vers 3 h. 1/2; fatiguée sans doute, elle attaque mollement, et nous la repoussons facilement.

Le commandant Pineau a rencontré une résistance plus sérieuse. Il n'a pas eu à s'éloigner beaucoup pour se battre. A 3 kilomètres, il a pris le contact de l'ennemi, l'a refoulé, mais il rapporte les corps de deux tirailleurs tués; plusieurs blessés se rendent à l'ambulance.

Il est impossible de songer à une nouvelle marche de nuit; il faut essayer de dormir, si l'ennemi nous le permet. Cette supposition me laisse très sceptique! Néanmoins, résolu à utiliser en conscience le repos dont nous jouissons pour l'instant, je m'étends sur un petit matelas d'herbes, disposé le mieux possible par Moussa. Depuis deux mois, je n'ai plus de lit, les habitants de Watta en ayant allégé mes bagages. Mais le lit n'est qu'une habitude; la terre en est une autre aussi facilement contractée, et la belle étoile, amie des errants, est devenue la mienne. Ce soir pourtant, je ne contemple aucune étoile, je suis à peine couché que déjà je suis endormi.

* * *

Les sofas ont sûrement fait bonne garde autour de nous pour nous empêcher, cette fois, de nous dérober; ils se sont contentés pourtant de veiller sur notre repos, et ils ont eu la délicatesse de ne pas le troubler. Je suis en train de m'en féliciter en regardant Moussa préparer le café du matin, quand un coup de feu résonne aux avant-postes de l'Est, un autre vers le Sud. Est-ce une attaque? Je n'ai pas eu le temps de me poser cette question que la fusillade éclate. Autour de nous, la brousse crépite et s'anime, les buissons jettent des éclairs, les balles sifflent en un miaulement bref et plaintif; au milieu du campement, des cailloux sont arrachés par les ricochets.

Je cours prendre les ordres du colonel. Je vois Moussa lever la tête comme un chien de chasse au coup de fusil; l'affaire ne lui paraît pas assez sérieuse pour légitimer l'abandon de mon café, sur lequel il concentre son attention. Au moment où je le dépasse, j'entends le bruit d'un choc, accompagné d'un tintement métallique; une balle est tombée sur la casserole, la culbutant à moitié. Je déplore déjà la perte de mon café! Grâce à Dieu, Moussa, impassible, a rattrapé la casserole au vol, mais l'exclamation jaillie de ses lèvres parvient jusqu'à moi: « Oh! », et ce oh! renferme tout un monde de dédain, d'insulte, de colère, de stupéfaction devant une pareille audace; je devine, au geste méprisant qui l'accompagne, l'insulte adressée aux assaillants : « Sauvages! » Cette suprême invective est couverte par les détonations ininterrompues. Les tirailleurs ont bondi sur leurs armes, les compagnies se sont ralliées; en un instant, sur chaque côté du carré ont jailli quatre lignes de chéchias, maintenant immobiles, face à l'ennemi, et quatre raies de feu déchirent l'air.

Un tonnerre ébranle mes oreilles; la batterie a pris position. Elle lâche sa foudre sur les fourrés; de l'autre rive du ruisseau, la mitraille cingle les arbres et marque son passage par une pluie de branches coupées, de feuilles hachées.

A deux cents mètres dans les buissons, les sofas apparaissent, menaçant notre droite.

— La 14e à la baïonnette! me dit le colonel.

Je cours vers la 14e, je repasse devant Moussa. Ses yeux brillent; cette fois il s'est levé :

— ... tends un peu, crie-t-il.

Et je le vois sauter sur son fusil. Il va venger sa casserole!

— Baïonnette... on.

La meute est découplée, l'air vibre de clameurs, la brousse ondule comme une mer sous l'ouragan qui la traverse, le reflet des baïonnettes éclaire la cime des vagues, les chéchias s'agitent, semblables à de grands papillons rouges; en avant, de petits flocons bleus planent et se dissolvent lentement, indiquant la place d'où tirent les sofas. Les tirailleurs s'éparpillent, chacun se précipite vers un ennemi. Sous la poussée des corps, les broussailles s'entr'ouvrent et se referment, masquant la lutte que recouvre bientôt la fumée de quelques touffes desséchées, enflammées par la déflagration des cartouches. A travers les déchirures de ce voile, j'aperçois Moussa qui se rue, tête baissée, baïonnette haute.

Les sofas lâchent pied; ils se sauvent. Je rassemble les tirailleurs qui sont près de moi, et longeant un marigot, j'essaie de couper la retraite à l'ennemi.



A CORPS PERDU, LES TIRAILLEURS SE PRÉCIPITENT.

Vers neuf heures, le combat est fini ; je reviens au campement. Moussa est de nouveau accroupi devant son fourneau : il a repris son air placide et nonchalant, il a cessé d'être soldat et n'est plus que cuisinier, mais sa baïonnette rougie atteste que le premier a vengé l'honneur du second.

Tout en dégustant le café qu'il m'apporte enfin, je me rappelle l'avoir vu tout à l'heure se servir de son mouchoir, naturellement sale, pour filtrer le liquide. Je lui explique qu'à défaut de linge spécialement affecté à cet usage, je préfère qu'il se serve de mes mouchoirs. Il y a là une subtilité qui lui échappe, mais les blancs ont des idées si bizarres ! Il ne songe pas à discuter celle-ci, il l'accepte avec sa philosophie habituelle.

Encore des coups de feu ! Kourouba Moussa ne veut pas nous lâcher ! Marchand part avec une compagnie, tourne la position, et tombe sur 300 hommes postés à moins de 500 mètres du camp.

Sur les hauteurs, dans la direction de Dabakhala, des fumées s'élèvent : le télégraphe de Samory fonctionne. Est-ce pour l'attaque ou pour la retraite ? Il est probable que ce sont des ordres de concentration. En tout cas, nous nous sommes donné assez d'air pour, en ce moment, être libres de nos mouvements ; il faut en profiter et gagner Sokola Dioulasso.

A quatre heures du soir, nous levons le camp. Nous n'avons pas fait 2 kilomètres que l'avant-garde est engagée avec une bande en mouvement, commandée par Sarantiéni Mori, le fils de Samory, et retranchée derrière un ruisseau en avant du village de Diéliso. Le passage est enlevé, puis le village ; cette fois, nous pensons bien être tranquilles jusqu'à Sokola Dioulasso. Là, nous rencontrerons probablement du monde ; il est nécessaire d'y arriver rapidement et par surprise.

Le soleil disparaît, nous sommes encore à trois heures de marche de notre but ; heureusement, nous avons dormi la nuit précédente.

Nous approchons d'un village, Kadiaouli. Des éclaireurs le reconnaissent. Il est occupé par un poste de sofas. Le colonel donne des ordres : Marchand tournera le village et l'enveloppera par le Nord ; lorsqu'il sera en place, nous avancerons et cernerons le poste par le Sud ; la consigne est de ne pas tirer un coup de feu, de ne pas permettre à un seul homme de s'échapper afin que Sokola Dioulasso reste dans l'ignorance de notre marche. Je règle ma montre sur celle de Marchand. Il part ; nous attendons ; à 7 h. 45, nous nous lancerons à la baïonnette.

Masqués par un taillis, du point où nous sommes, le colonel et moi, nous apercevons le village que le clair de lune détache en grisaille sur le fond noir des arbres auquel il est adossé. A notre droite, le guide indique la route de Dabakhala, tout près de nous et pourtant invisible. La clarté de la lune n'est qu'un voile de lumière ; nous distinguons à peine les champs qui s'étendent devant nous. Sur cette solitude, l'ombre d'un buisson serait prise pour l'ombre d'un homme.

Je tiens ma montre à la main. Encore cinq minutes. A 7 h. 45, le colonel lève le bras pour commander en avant ; au même instant toute la brousse derrière nous s'illumine, tonne, rugit ; des balles sifflent ; au milieu des hurlements, on discerne nettement les commandements faits en français : « Feu salve, joue, en avant. » N'Golo, l'ancien sergent de tirailleurs, devenu général chez Samory, est là. A ces commandements, à l'audace, à la vigueur de l'attaque, nous le reconnaissons. Il a ouvert le feu à moins de 100 mètres. Du poste de Kadiaouli, il n'est plus question ! Toute la colonne a fait demi-tour et s'est déployée face en arrière. Les canons sont en batterie, ils couvrent de leur mitraille la droite ennemie déjà rabattue sur notre flanc gauche. Nous voyons maintenant les ombres se coucher, se relever, courir ; et les commandements continuent : « Joue, en avant » ; ni les obus, ni les balles n'arrêtent ces enragés, encore un peu et le flot va nous submerger.

— A la baïonnette !

A corps perdu, les tirailleurs se précipitent ; vague noire qui roule et déferle sur une ligne de feu, mêlée d'ombres d'où jaillissent des éclairs d'acier, d'où fusent des flammes ; puis le remous se fond dans la nuit, les hurlements s'éloignent, les détonations s'espacent... Ralliement !

Marchand nous rejoint ; l'attaque, la charge, tout a été si rapide qu'il n'a pu se rendre compte de ce qui arrivait. A 7 h. 45, au moment où il allait s'élancer, la fusillade avait éclaté brusquement. Des coups de feu, des salves, alors que le colonel avait interdit de brûler une seule cartouche ! Et soudain un fracas formidable, le canon ! Que se passait-il ? Ça avait été pour lui une minute de véritable ahurissement ; puis subitement une réflexion lui était

venue : au milieu de ce feu d'enfer, il entendait des balles siffler, mais pas un obus éclater. Alors, la colonne se battait, face au Sud ! Elle avait été attaquée sur ses derrières ! Et bousculant le poste des sofas, aussi ahuri que lui, il avait couru au canon.

Nous nous demandons la raison de cette attaque menée aussi brutalement par N'Golo, et probablement aussi par Sarantiéni Mori, qui a dû le rejoindre après le combat de Diéliso. De nuit, les sofas se contentent habituellement de harceler une colonne ; ici, ils ont donné un véritable assaut ; et s'ils avaient eu des baïonnettes !... Pourquoi cette audace, cet acharnement ?

Nous n'avons pas le temps de nous per- en conjectures ; la surprise que nous uitions n'est guère possible maintenant, cependant il faut la tenter. En une heure de marche, nous pouvons arriver.

A 10 heures, nous apercevons le ruisseau de Sokola. Au delà, se masse, en un tas de ténèbres, la colline de rochers au sommet de laquelle se trouve le village. Aucun indice ne signale la présence de l'ennemi, mais ce silence ne prouve rien. Combien de fois, les sofas à l'affût, le doigt sur la détente, ont-ils attendu que nous soyons à bout portant pour tirer !

La 15ᵉ compagnie est d'avant-garde ; avec Marchand je gagne la pointe.

De l'autre côté du marigot, un petit poste de sofas lâche quelques coups de fusil et disparaît.

Nous sommes au pied même des rochers. A travers les premiers, nous nous faufilons silencieux, cherchant à percer la nuit du regard, épiant le moindre bruit.

Près d'un buisson, Marchand s'arrête ; son bras tendu me montre le sommet du plateau. Je viens de voir, moi aussi ; le long de la crête, on dirait des ombres alignées. De rocher en rocher, de buisson en buisson, nous avançons, courbés, les yeux fixés sur cette ligne qui nous guette sans un geste, sans un cri, sans un mot ; nous n'en sommes plus qu'à 50 mètres ; nous distinguons nettement les silhouettes, les unes agenouillées, les autres moins visibles, couchées probablement !

Nous sommes encore cachés par les rochers, et les sofas tireront seulement lorsque nous nous découvrirons pour franchir le glacis qui nous sépare encore d'eux. Allons-y !

Marchand se dresse et d'une voix de tonnerre commande : à la baïonnette ! Avec la section qui nous a suivis nous bondissons.

Pas un sofa n'a bronché. La même pensée traverse notre esprit ; Samory est là ! Ces hommes veulent se faire tuer pour le sauver. Nous ne bondissons plus, nous volons ; il faut percer cette ligne, la culbuter... Et soudain nous nous arrêtons, culbutés nous-mêmes par un fou rire ! Nous n'avons devant nous que des charges abandonnées, des paniers, des peaux de boucs, des jarres de terre, laissés là par un convoi ; affolés, les porteurs, dans leur émoi, se sont débarrassés simultanément des paquets qui eussent embarrassé leur fuite, et qui sont tombés régulièrement alignés le long de la crête. Ces porteurs n'étaient pas seuls ; peut-être le village est-il occupé ? Nous traversons le plateau au pas de course. Le village est désert, la lune éclaire seulement une confusion de bagages qui encombrent les rues.

La prise est d'importance et ne nous a pas coûté cher ; elle est précieuse, car ces pagnes, ces calebasses, ces outres, ces urnes renferment sûrement autre chose que des vêtements ; nous voilà sans doute ravitaillés pour longtemps. Comme pour affirmer cette hypothèse, un long beuglement se fait entendre, d'autres lui répondent. Des bœufs ! Il y a même des bœufs !

A 1 heure du matin, nous dormions sur notre butin. Moussa avait immédiatement fait main basse sur plusieurs couvertures de Ségou ; depuis longtemps, je n'avais été couché aussi mollement.

*
* *

Il fait jour, j'ouvre les yeux. Ai-je rêvé ? ou ai-je réellement entendu un coup de feu ? Je n'ai pas rêvé, le colonel est debout, on lui rend compte : une colonne arrivant du Sud s'est heurtée à nos avant-postes.

Nous la voyons d'ici. Elle s'est remise en marche, après avoir modifié sa direction primitive. Elle doit être importante à en juger par la poussière qui flotte sur la brousse. Quelle belle cible pour l'artillerie !

— En batterie, commande le colonel.

Les artilleurs ne demandent qu'à exécuter cet ordre. Seulement, ils cherchent en vain un emplacement. La colline est toute en rochers, et les pièces par surcroît seront à contre-pente ! Une pièce pourtant est amenée et pointée. L'obus tombe devant les sofas ; mais au départ du coup, le canon ne pouvant pas reculer s'est cabré, a fait un tour sur lui-même et a basculé les roues en

l'air ; une culbute complète. Les sofas, après un moment de panique, se sont détournés du sentier, pour longer la ligne d'arbres qui les masque et les laisse en partie en angle mort. Evidemment, ils prennent position derrière le ruisseau, au pied de la colline. Une fusillade assez vive résonne tout à coup au Nord, puis à l'Est. Sommes-nous également attaqués de ce côté? Les détonations cessent ; les renseignements arrivent ; trois fortes colonnes ont buté contre les avant-postes, elles n'ont pas engagé le combat, elles se sont rapprochées, elles aussi, du pied de la colline qu'elles semblent contourner. En même temps une nouvelle colonne débouche du Sud. Près de moi, le commandant Pineau essaie de faire le dénombrement de ces forces à l'aide d'une jumelle ; bientôt, il me la tend :

— Comptez si vous voulez. Ils sont trop !

Des tirailleurs assis sur le roc, les jambes pendantes, regardent ce défilé et crient joyeux :

— Yen a n'hommes beaucoup !

Nous sommes tombés dans un piège, nous sommes cernés, toutes ces colonnes sont en train de se rassembler, et lorsqu'elles seront prêtes, elles monteront à l'assaut... Que ferons-nous contre cette marée humaine ? Oui ; y en a n'hommes beaucoup ! Les tirailleurs se croient invincibles, puisque nous sommes là ; et plus il y aura d'ennemis, plus le combat sera beau. La position que nous occupons est formidable ; avant de l'emporter, les sofas éprouveront des pertes énormes... mais ils sont peut-être 10.000, nous sommes trois cents ! Et l'artillerie est impuissante ! Cette fois, comme l'a dit le commandant Pineau, l'audace et la bravoure personnifiées : « Ils sont trop ! »

Subitement, mon imagination se reporte deux ans en arrière : je me vois sur le boulevard, à mon retour du Soudan, lisant ces mots imprimés en rouge en travers d'un journal tenu par un camelot : « Massacre de la colonne Bonnier. » Nous, du moins, nous ne serons pas surpris, nous nous défendrons.

Maintenant, c'est le silence. Les compagnies sont à leur poste de combat ; nous attendons. Les masses ennemies ont fini de passer, elles aussi doivent être à leur poste de combat, mais elles sont trop éloignées pour qu'aucun bruit parvienne jusqu'à nous ; elles apparaîtront lorsqu'elles jailliront des fourrés qui ceinturent les rochers de Sokola. Sur cette brousse, tous les regards sont fixés, dans l'impatience du premier coup de feu qui dissipera l'énervement de l'attente.

7 heures et demie ! Le lourd silence plane toujours. Les avant-postes ont été obligés de se replier ; nous ne pouvons savoir ce qui se trame derrière ce rideau d'arbres.

8 heures ; l'ennemi n'a pas encore fait un mouvement, il reste invisible. Le colonel Monteil m'appelle :

— Prenez 10 hommes, et allez voir.

Ah ! j'aime mieux ça. Une telle incertitude est insupportable. Suivi de dix tirailleurs, je descends rapidement à travers les rochers. J'approche du ruisseau [illegible] d'autre bruit que celui de nos pas. [illegible]ncore sofas travaillaient à préparer des pass[illegible] je les entendrais. Je touche le fourré ; dans une seconde, une traînée de flammes va l'illuminer, mais puisqu'il faut être sur eux pour qu'ils tirent : « En avant ! »

D'un bond, nous crevons les broussailles. Nous avons pris un élan comme pour enfoncer une résistance, et nous éprouvons cette surprise de l'effort donné dans le vide. Nous sommes au bord du ruisseau, pas un coup de feu n'est parti.

Les sofas sont donc encore sur l'autre rive ? Allons ! Nous sautons à l'eau, nous escaladons la berge, nous traversons la brousse qui la surplombe... Rien, pas un homme ; seulement des traces ; le sentier en est couvert. Que sont devenues les colonnes ? Je suis les traces ; elles s'en vont vers l'Est. Je fais le tour de la position ; la terre est foulée de pas innombrables, tous prennent la même direction : l'Est !

Je retourne près du colonel et je lui rends compte : il n'y a plus personne.

Pourquoi toutes ces bandes qui nous cernaient ont-elles renoncé à nous attaquer ? Nul ne le comprend ; pourtant, le fait est là. Nous sommes délivrés d'un poids, nous respirons, car nous avons le sentiment que nous ne serons pas immédiatement attaqués. L'occasion s'est présentée ; si les sofas ne l'ont pas saisie, c'est que notre marche sur Sokola a jeté le trouble dans les conceptions de Samory.

Le colonel sent le désarroi qu'éprouve momentanément le sultan, il voudrait en profiter, et s'il avait la possibilité de forcer, forcer toujours, il réussirait peut-être à transformer ce désarroi en déroute.

Mais nous sommes trois cents ! Avec six cents tirailleurs il n'hésiterait pas : malgré notre fatigue, malgré les dix mille hommes

JE DESCENDS RAPIDEMENT A TRAVERS LES ROCHERS.

qui viennent de défiler au pied de Sokola, il pousserait en avant, ayant assez de monde pour manœuvrer, tourner, enfoncer les lignes des sofas, arriver peut-être à rejoindre celui qu'elles couvrent. Nous sommes trop faibles !

Le spectacle auquel nous venons d'assister est là pour nous le prouver. Comme le remarque Largeau, judicieux et caustique, nous occupons le point stratégique, nous tenons d'ici toutes les routes, seulement les sofas se promènent sur ces routes. Ce n'est pas à l'importance stratégique de ce point que nous devons notre victoire d'aujourd'hui, victoire sans combat, victoire sans résultat puisque nous ne pouvons en profiter, mais victoire tout de même ; c'est à la rapidité, à la brutalité de notre marche qui a désorienté l'adversaire au dernier moment, pour une raison que nous ignorons encore.

Je lis sur le visage du colonel que cette démonstration de notre impuissance l'exaspère. Il est bien obligé de se soumettre à l'inévitable, ce serait folie de se lancer dans l'inconnu, avant d'avoir défini la situation de l'ennemi, avec un effectif aussi restreint que le nôtre. Même après avoir défini cette situation, la partie sera rude à jouer ! Ah ! si la colonne du Soudan annoncée par le gouvernement était à portée de nous soutenir ! Nous connaîtrions déjà sa présence à la distance où nous sommes de Kong. Suivant toute vraisemblance, elle a été arrêtée.

Nous n'avons à compter que sur nous. A regret, le colonel se décide à donner à ses troupes un repos forcé et relatif ; toute l'après-midi sera employée à faire des reconnaissances : après, nous verrons.

***

Des prisonniers ramenés par quelques patrouilles confirment que les femmes, les enfants de Samory, toute sa maison civile et militaire, étaient ici avant notre arrivée. Nous avions d'ailleurs deviné le séjour de la smala de l'Almamy à Sokola, rien qu'à la quantité et à la nature des bagages abandonnés ; les cases sont remplies de pagnes, de couvertures, de boubous ; dans les cours, les mortiers sont pleins de mil à moitié pilé ; des ignames, du maïs, des patates, débordent des charges entr'ouvertes. Ce n'est pas là un campement de captifs ou de soldats. Si les vêtements nous laissent indifférents, les vivres sont une bonne fortune ; le village en regorge, il y a là un ravitaillement complet, dont j'ai l'ordre de passer l'inspection.

Tout en me promenant à travers ces richesses, j'aperçois une cour où les préparatifs étaient faits pour une cuisine soignée ; j'entre, mes yeux tombent tout de suite sur un ballot arrondi, de forme avenante, ficelé avec un soin attestant la valeur du contenu... D'un coup de pied, j'éventre le ballot, et j'aperçois... des oignons ! Grand Dieu ! Si le cuisinier du colonel met la main dessus, je suis perdu ; tous les plats seront parfumés à l'oignon, je ne pourrai plus rien manger. A tout prix, il faut dissimuler ce dangereux condiment.

Tandis que je médite sur la manière d'opérer cette soustraction, j'entends des pas... des pas d'Européen ! Je précipite le ballot dans une case. Il était temps ! Le colonel Monteil apparaissait :

— Qu'avez-vous découvert ?

Je réponds d'un air détaché :

— Des ignames, des patates....

Et j'essaie de l'entraîner vers la porte. Au moment où je vais y réussir, il lève la tête, hume l'air... Je tremble pour mon estomac et je fais une tentative suprême :

— Mon colonel, vous n'avez pas regardé dans la case à côté...

Je ne sais trop ce que j'allais lui raconter ; il m'arrête :

— Attendez donc... On dirait... ça sent... mais oui ; ça sent l'oignon !

Et guidé par un flair trop subtil, il marche droit à la case, se courbe, étend le bras, et tire le ballot qu'il agite triomphalement tandis que je murmure :

— *Consommatum est !*

— Que dites-vous ?

— Ah ! je dis, mon colonel, que vous êtes arrivé trop tôt ! j'étais en train de chercher le moyen d'anéantir votre trouvaille.

— Malheureux ! anéantir des oignons !

Ma figure piteuse le remplit de joie, et compatissant à ma détresse, il m'assure qu'on n'usera d'un pareil trésor qu'avec parcimonie... pour le faire durer plus longtemps !

Heureusement, le cuisinier du colonel adore les oignons, Moussa également ; je n'ai d'espoir qu'en eux ; me voilà obligé de souhaiter que ces fidèles serviteurs succombent le plus souvent possible à la tentation.

La nuit a été calme. Au matin, des reconnaissances sont parties. Aucune nouvelle du côté de Kong; la colonne du Soudan est un mythe. Du côté de Samory, des prisonniers nous ont enfin éclairés sur la concentration et la retraite des colonnes auxquelles nous avons dû l'alerte d'hier.

Samory était bien à Dabakhala, quand nous nous battions à Kossangoua. Il avait aussitôt compris notre dessein d'occuper Sokola Dioulasso, dont son instinct de la guerre lui avait révélé l'importance. Marchand, en montrant au colonel Monteil la carte de la région, avait posé son doigt sur Sokola, disant : « Voilà le point stratégique. » Samory, récemment arrivé dans le pays, avait, d'un coup d'œil, reconnu lui aussi, la valeur de la position. En apprenant que nous étions à Kossangoua, il n'avait pas hésité sur le parti à prendre : il devait concentrer ses forces à Sokola Dioulasso, car, lui, avec ses dix mille hommes, en était réellement le maître, là, il nous barrait la route de Kong, il nous arrêtait, et peut-être nous écrasait. Il avait le temps de réaliser ce projet, puisque nous étions aux prises avec deux de ses colonnes. D'ailleurs, après les marches de nuit que nous venions de fournir, il pouvait logiquement supposer que nous étions incapables d'être, avant ses troupes, au rendez-vous qu'il allait leur fixer. Aussitôt, il leur avait envoyé l'ordre de se trouver le lendemain, à 6 heures du matin, au pied de Sokola.

Lui-même s'y était porté dans l'après-midi.

Il avait deviné nos intentions, il n'avait pas compté que le colonel Monteil devinerait les siennes et, pour déjouer ses plans, ordonnerait le départ de Kossangoua, quitte à marcher encore une partie de la nuit, malgré la fatigue.

Chacun des deux chefs avait lu dans la pensée de l'autre; chacun des deux partis s'était hâté vers le même point. Dès lors, nous nous expliquions l'attaque furieuse exécutée, à Kadiaouli, sur notre arrière-garde par N'Golo et Sarantiéni Mori. Elle avait pour but de nous ralentir, d'avertir Samory à Sokola, de lui laisser le temps de s'enfuir. Nous comprenions également l'apparition de toutes les colonnes qui, à 6 heures du matin, avaient débouché des quatre points cardinaux; elles arrivaient au rendez-vous indiqué, à l'heure marquée, ne sachant rien des événements de la nuit. Là où elles croyaient trouver Samory, elles nous avaient rencontrés. Interdites, ne se rendant pas compte de ce qui s'était passé, ne recevant pas d'ordres, elles avaient d'abord flotté, indécises, s'étaient mises à l'abri de nos vues et de nos balles derrière le ruisseau de Sokola; puis, apprenant enfin que Samory s'était réfugié dans l'Est à Niéméné, elles étaient parties le rejoindre. Si l'Almamy avait été présent à l'instant où nous étions cernés, nous étions probablement perdus. Le désarroi où l'avait jeté notre marche soudaine sur Sokola, nous avait sauvés.

Obligé de fuir en pleine nuit, voulant protéger sa famille, n'ayant presque aucune troupe avec lui, ne sachant pas si cette



D'UN COUP DE PIED J'ÉVENTRE LE BALLOT.

colonne, que l'obscurité était impuissante à arrêter, allait continuer à le poursuivre, il avait dû mettre, entre elle et lui, une distance qui l'avait empêché de revenir à temps pour profiter de la concentration si logiquement et si justement ordonnée.

Il n'avait commis qu'une faute; il avait tardé à évacuer ses femmes et ses enfants du point stratégique menacé. Seul avec sa garde, si faible eût-elle été, il serait resté à portée de donner des ordres à ses sofas, au moment où ils se seraient présentés. Mais il était excusable; jamais il n'avait vu de colonne lui échapper comme la nôtre au bivouac du Bé; jamais il n'avait vu de colonne marcher trois nuits de suite en quatre jours! Il ne pouvait imaginer qu'il

ne disposerait pas du temps suffisant pour mettre les siens en sûreté.

Par la rapidité des décisions du colonel Monteil, par la connaissance que Marchand avait du pays, alors que nous avions devant nous toutes les forces de Samory, nous avions réussi, étant partis du Bé le 5, dans la soirée, à arriver le 7, à minuit, à Sokola, après avoir franchi 60 kilomètres. Aucune expédition n'avait encore réalisé pareil tour de force dans semblable situation. La partie s'était jouée comme une partie d'échecs ; à Sokola, non seulement nous avions mis la reine en danger, mais nous avions failli faire échec au roi et à la reine.

* * *

Les reconnaissances ne nous ont pas donné grands renseignements, elles se sont heurtées tout de suite à de forts avant-postes ennemis, et les gens de Djimini, qui nous ont suivis depuis Sattama, sont d'une telle lâcheté qu'ils servent à peine à indiquer la direction des sentiers. Le colonel n'a pu définir les intentions de Samory ; pour le forcer à se démasquer, il décide de faire une démonstration vers Niéméné, où l'Almamy s'est concentré. Le 10, à 3 heures de l'après-midi, laissant une compagnie à Sokola, nous poussons une pointe sur Naolo.

Une heure après notre départ, l'avant-garde est arrêtée. Toutes les compagnies doivent se déployer ; nous avons N'Golo devant nous, il était en marche, sans doute, pour nous attaquer ce soir à Sokota. Comme toujours, N'Golo, l'ancien sergent de tirailleurs, se bat avec acharnement. Il ne veut pas céder le terrain et ne se borne pas à une défense passive, il essaie de nous déborder. Sur le flanc de la colline, dont un ruisseau nous sépare, sa manœuvre se dessine ; des troupes européennes ne l'exécuteraient pas plus correctement.

Les sofas, en certains points, sont obligés de passer à découvert, mais ils y passent individuellement, à la course ; nous les voyons traverser les clairières, faisant des pas de géant ; Marchand est près de moi, nous demeurons en admiration devant ces enjambées monstrueuses, qui arrivent à mettre les deux cuisses dans le prolongement l'une de l'autre ; c'est le grand écart fait au vol.

A 5 heures du soir seulement, les sofas, coupés en deux, consentent à se retirer, nous entendons le clairon sonner la soupe, la sonnerie que N'Golo a substituée à celle de « la retraite ».

Presque aussitôt, nous nous établissons au bivouac, à côté du village de Naolo.

Quelques instants après, le colonel m'appelle :

— La compagnie de flanc-garde, restée sur la rive droite du ruisseau, n'a pas rallié. Je ne sais ce qu'elle est devenue ; prenez mon cheval et cherchez-la. Elle s'est probablement égarée.

On m'amène le cheval, je l'enfourche et je pars seul, car des spahis, il n'est plus question ; les chevaux, encore vivants, sont dans un tel état que nous les avons laissés à Sokola.

Me voilà à la recherche de la compagnie perdue, tel Soubise, et sa lanterne me sera bientôt nécessaire ; la nuit approche.

Il faut me hâter. Je me lance au galop, droit devant moi, sur la rive gauche que suivait la compagnie. C'est également sur cette rive que se battait N'Golo, un moment plus tôt ; je m'en aperçois tout de suite. Dans les jambes de mon cheval, un sofa déboule, comme un lièvre surpris au gîte, puis un second, un troisième... un quatrième... Je les charge en faisant à moi seul autant de bruit qu'un escadron ; ils lâchent leur coup de fusil au hasard et s'enfuient effarés ; l'un d'eux, cependant, pas assez vite ; est-ce mon sabre ou mon cheval, ou les deux réunis, qui l'ont jeté à terre ? Je ne m'amuse pas à le vérifier.

La brousse est suffisamment épaisse pour masquer des hommes et pour gêner leur tir sur un but mouvant, elle ne l'est pas assez, heureusement, pour empêcher de galoper. Dans mes zigzags autour des buissons, bien malin serait celui qui réussirait à me toucher.

Je continue à ne rencontrer que des sofas retardataires ; enfin je me heurte à un marigot. C'est un affluent du ruisseau dont la compagnie égarée longeait la rive droite. Evidemment, les tirailleurs ne se sont pas aperçus qu'à un moment donné ils abandonnaient le ruisseau pour son affluent. Le marigot est infranchissable ; de l'autre côté, je n'entends aucun bruit ; il est impossible que la compagnie ne se soit pas rendu compte de son erreur, soit à la boussole, soit à la position du soleil ; elle est certainement revenue sur ses pas ; je n'ai qu'à en faire autant. Je reprends le galop. Le soleil vient de disparaître : dans la crainte de me perdre je me rapproche de la ligne d'arbres indiquant le cours d'eau dont la di-

rection me ramènera sûrement au campement.

Je ne vois plus de sofas ; à cette heure, ils ont tous rejoint N'Golo.

Un coup de feu ! Je regarde dans la direction du ruisseau d'où il semble avoir été tiré. Pas l'ombre de fumée. Je n'ai pas rêvé, pourtant, c'est une balle qui m'a effleuré. Ah çà ! est-ce que les sofas auraient



A 200 MÈTRES, IL M'AVAIT AJUSTÉ.

de la poudre sans fumée !

J'arrive au camp sans avoir résolu la question. Le colonel m'apprend que la compagnie a rallié, elle avait bien commis l'erreur que je supposais.

Un moment après, Marchand rentre de reconnaissance et se précipite sur moi.

— Vous n'êtes pas blessé ?

— Non. Pourquoi ?

— C'est moi qui ai tiré sur vous !

— Eh bien ! vous n'êtes qu'un maladroit. Cependant la balle n'est pas passée loin.

Il me raconte sa méprise. Il ignorait la mission dont le colonel m'avait chargé. Du sentier qu'il suivait, il avait vu un cavalier traverser la brousse ; il avait pris ma veste blanche pour un boubou, et ma personne pour un sofa.

Il ne pouvait imaginer que je me promenais à travers un terrain où se trouvaient encore des ennemis ; d'ailleurs le colonel seul avait un cheval.

Froidement, à 200 mètres, il m'avait ajusté et, pour assurer sa visée, il avait appuyé le canon de son fusil sur l'épaule d'un tirailleur. Furieux de ne pas m'avoir touché, il s'apprêtait à recommencer, quand le tirailleur, transformé par lui en chevalet de pointage, avait prononcé, sans toutefois se permettre de bouger : « Ça, c'est lieutenant. » Il était temps ! le deuxième coup n'eût plus été tiré en plein travers, mais dans l'oblique ; il aurait eu plus de chance de m'atteindre, et de m'atteindre dans le dos, ce qui eût été doublement vexant.

*
* *

Le camp dort ; un tirailleur me réveille, c'est l'heure de ma ronde. Je parcours la

ligne des postes et je me recouche ; le sommeil ne sera pas long à me ressaisir.

Déjà mes paupières s'alourdissent... mais que passe-t-il dans le ciel ?

La lune ronde, éclatante, de cuivre et d'or, que j'avais devant les yeux, prend une allure bizarre. Immobile, elle me paraît glisser, fuir, s'enfoncer dans le ciel. Est-ce que des nuages la voilent ? Pourtant, autour d'elle, des étoiles, que sa lumière avait éteintes, se remettent à briller ; elles fixent sur moi leur prunelle vague, étonnée, leur nombre augmente à mesure que la lune s'en va ; car elle s'en va... J'essaye encore une fois de soulever mes paupières, elles retombent ; j'assiste à un mystère ; évidemment, la lune était là, seule avec la nuit ; je l'ai dérangée, elle disparaît.

. . . .

— Baratier, avez-vous vu l'éclipse ?

C'est la première phrase que j'entends le matin en me réveillant.

Le colonel avait eu moins sommeil que moi, il avait été assez lucide pour reconnaître une éclipse. C'était une éclipse ! je savais bien que la lune s'en allait ! Je n'avais pas rêvé.

Tout de suite, nous reprenons la marche sur Naclo. Devant nous, l'ennemi se retire, refusant le combat, il bat en retraite sur Niéméné. Nous ne le suivons pas ; s'il a l'intention de nous attirer sur les colonnes qui nous attendent de ce côté, il sera déçu ; nous revenons à Sokola. Nous avons acquis la certitude que Samory est toujours à Niéméné.

A Sokola, la compagnie laissée de garde n'a pas été sérieusement inquiétée, elle a fait un prisonnier. Il parle de la lassitude des sofas, des chefs, et même de l'Almamy. Le colonel l'interroge. Il répond que tous sont fatigués de se battre, l'Almamy ne demande qu'à en finir. Est-ce sérieux, ou est-ce un piège ?Le colonel a des instructions lui prescrivant d'essayer de traiter avec Samory ; il ne croit pas devoir s'y soustraire et négliger cette occasion de les remplir. Il remet au prisonnier une lettre pour le sultan lui demandant s'il veut entrer en pourparlers.

Pour que cet homme se charge d'une telle mission, c'est qu'il nous a été envoyé dans ce but ; autrement, il jouerait sa tête.

Le lendemain, 12 mars, Samory répond qu'il accepte ; l'interprète Mandao Ousman part seul, muni d'un projet de traité rédigé en français. Avec envie, nous le regardons s'éloigner ; nous voudrions l'accompagner, voir enfin cet insaisissable ennemi contre lequel nous nous battons depuis cinq ans, le seul chef noir ayant fait preuve d'une réelle compréhension de la guerre. Mais le colonel refuse de satisfaire à ce désir.

Dans l'après-midi, trois ou quatre sofas viennent se rendre. Sont-ils réellement las de la guerre, ou veulent-ils nous abuser ? Deux enfants nous sont amenés par les avant-postes, deux frères d'une dizaine d'années ; ils sont bilacoros, c'est-à-dire élèves sofas, ils sortent de l'école des pages ! Ils en ont la mine éveillée et hardie, ils en ont aussi la curiosité qui paraît être le principal mobile de leur venue. Savent-ils où sont leurs parents, dans cet exode de tout un peuple à la suite de l'Almamy ? Rien ne les attache ici plutôt que là ; ils aspirent à changer de maître et à connaître ces blancs qui hantent leur imagination. Séduit par leur figure, leur intelligence, et par cette audace gentille d'enfant, le colonel les garde auprès de lui.

Le soir, l'interprète était de retour. Samory demandait le texte en arabe.

Le lendemain, Mandao était de nouveau près de l'Almamy. Il me raconta plus tard cette entrevue. Samory écouta en silence les propositions du colonel ; la lecture achevée, il se recueillit un moment, prit le traité et répondit en substance :

— Ton chef veut que je retourne dans l'Ouest, dans un pays ruiné; il veut que j'y retourne, seul, sans guerriers, sans fusils...

Il s'arrêta, dessina du doigt sur le papier, en les nommant, les différents postes français placés en cercle autour de la région qui lui était assignée comme résidence.

— Vous êtes là, fit-il.

Puis, plaçant un point au centre du cercle, il ajouta :

— Vous me mettez là. Et là, je suis en prison. Tu diras à ton chef que je ne suis pas encore son prisonnier.

Le soir, à la nuit tombée, Mandao venait de rendre compte au colonel, quand un coup de feu partit du pied de la colline ; la balle frappa le rocher près de notre groupe, et le plomb entrant sans doute en fusion, elle ricocha en fusée dans une traînée lumineuse.

Les hostilités étaient reprises.

*
* *

Samory était-il sincère en provoquant ces pourparlers ? Il est probable qu'il voulait gagner du temps.

Nous apprenons, en effet, le 14 au matin, que ses femmes, ses enfants, ses captifs, sont partis à Dabakhala, sous l'escorte de son fils Sarantiéni Mori, qui a la mission d'atteindre au plus vite le Comoé. L'Almamy a certainement utilisé cette suspension d'hostilité pour disposer ses bandes autour de nous. La partie d'échecs va reprendre, mais l'un des joueurs a fait avancer toutes ses pièces.

Ordre est donné de préparer le départ; nous brûlerons tout ce que nous n'emporterons pas.



— TU DIRAS A TON CHEF QUE JE NE SUIS PAS ENCORE PRISONNIER.

La répartition des vivres est terminée; il reste à organiser, dans le convoi, la marche du troupeau que nous ne voulons pas abandonner. Il est impossible d'approcher des bœufs, ils sont absolument sauvages; ceux qu'on a tués jusqu'ici ont été abattus à coups de fusil dans le parc où ils étaient enfermés. Les emmener me semble irréalisable. Le colonel me regarde avec commisération :

— Prenez un Peuhl (1), me dit-il simplement.

Comment n'ai-je pas songé à utiliser ce pouvoir extraordinaire des Peuhls, dont j'ai bien entendu parler, mais que je n'ai pas encore eu l'occasion de vérifier? Malgré tout, je doute qu'un Peuhl réussisse avec des animaux pareils et auxquels il est complètement étranger. Je demande un Peuhl à une compagnie; dès qu'il est arrivé, je lui explique les fonctions qui lui incombent : grouper ces bœufs, les faire marcher à leur place dans la colonne. Sa figure s'illumine. Je l'accompagne au parc. Il y entre en sifflant doucement à bouche close, et les bœufs, qui ont d'abord baissé la tête, prêts à charger, se remettent à brouter. Lui s'approche, circule au milieu d'eux, les caresse, les pousse, les fait avancer, tourner à son gré, les conduit hors de l'enclos, et le fusil à la bretelle, appuyé sur un des animaux domptés, me regarde, victorieux : « Y a paré, mon lieutenant. » Si je ne l'avais vu, je ne l'aurais pas cru.

Le moment est venu de quitter Sokola. Nous sentons que nous sommes cernés et que le seul parti à prendre est de faire un trou; sans quoi le cercle ne tardera pas à se resserrer. Dans quelle di-

(1) Les Peuhls, au Soudan, sont une race de pasteurs.

rection le colonel va-t-il crever le cercle?

Sa première intention était de marcher sur Kong; nous n'en sommes pas loin, à peine à trois étapes. Mais une fois à Kong, après l'effort que nous aurons donné, nous serons incapables de revenir sur nos pas, nous devrons rentrer par le Soudan, et nous ne pouvons abandonner à Samory le poste que nous avons laissé à Sattama. De plus, aller à Kong, c'est y attirer l'Almamy, qui jusqu'ici a ménagé la capitale des Dioulas, peut-être par intérêt politique. Protéger Kong, à l'heure actuelle, consiste à nous en éloigner. Rien ne nous y appelle, puisque la colonne du Soudan n'y est pas arrivée.

D'autre part, Samory a dû réfléchir, et pour lui, ou nous marcherons sur Kong, notre objectif, ou nous battrons en retraite par la route de Kossangoua, que nous connaissons déjà. La plus grande partie de ses forces est donc vraisemblablement massée sur les routes de Naolo et de Wandarama, vers le Nord; sur celle de Kossangoua, vers le Sud. Le colonel décide de foncer entre les deux, dans la direction de Dabakhala. D'ailleurs, le meilleur moyen de diviser les forces de Samory est de menacer sa ligne de pénétration; il y a évacué sa famille et sa fortune, il y a rassemblé des approvisionnements. Cette ligne est actuellement dégarnie de troupes, sauf les bandes armées de vieux fusils à pierre ou à piston. L'Almamy devra commander de nouveaux mouvements pour la faire occuper. Si vite que marchent les sofas, nous avons une chance de leur échapper, une fois la trouée faite dans le cercle d'investissement.

A 1 heure 30, nous nous mettons en route. Derrière nous, l'arrière-garde incendie le village; des tourbillons noirs s'élèvent, se courbent au souffle du vent; un panache écarlate se dresse, entouré d'aigrettes d'étincelles, le mugissement du feu se mêle aux beuglements du troupeau docile autour de son conducteur.

Nous suivons la vallée d'un ruisseau qui protège notre flanc droit; une ligne de hauteurs nous domine au Nord; nous venons de dépasser la bifurcation de la route de Wandarama par Dakhara, nous arrivons à Sobala; l'ennemi ne peut être loin. En effet, simultanément, des coups de feu éclatent en avant, sur notre gauche, et presque aussitôt à l'arrière-garde.

La compagnie de tête tient facilement en respect le poste de sofas qu'elle a devant elle; mais à l'arrière-garde, l'attaque prend tout de suite une allure inquiétante. Les colonnes de l'Almamy, chargées de garder les directions du Nord et du Sud, ont dû se rabattre sur nous. Déjà la 10e compagnie est impuissante à les contenir. La section de 80 les couvre de mitraille, sans diminuer leur élan. La brousse est clairsemée; derrière le nuage blanc, rayé de lueurs rouges, qui accompagne les tireurs ennemis, nous voyons courir leurs silhouettes sombres. Les balles pleuvent, sifflent, ricochent ou s'enfoncent sourdement dans la terre; c'est un roulement ininterrompu, scandé par le tonnerre du canon et l'éclatement des obus.

Le commandant Pineau dirige le combat; toute la 10e compagnie est engagée, ainsi qu'une partie de la 15e; à travers les herbes mouvantes, la fourmilière des sofas continue d'avancer, sans souci des trouées que produisent dans leurs rangs les feux de salve et l'artillerie.

Un nouveau renfort envoyé sur la ligne paraît arrêter la progression de l'ennemi, mais sans le faire reculer. Il faut en finir; si le combat traînait en longueur, d'autres bandes auraient le temps d'arriver à la rescousse. Le colonel ordonne à la 9e compagnie de faire une attaque de flanc. Lui-même, pour régler la coïncidence de cette attaque avec celle des compagnies engagées, se porte sur la chaîne. Il va donner l'ordre au commandant Pineau de prendre l'offensive; une balle lui brise la jambe. Le lieutenant Testart l'emporte à une cinquantaine de mètres plus loin.

Je suis allé transmettre un ordre à la droite; lorsque je reviens, le colonel est allongé au bord du sentier; près de lui les bilacoros, les deux petits pages qui, sans avoir été appelés, sont accourus, l'éventent avec des feuillages; les balles tombent autour d'eux, ils ne semblent pas s'en apercevoir et continuent d'éventer doucement le chef blessé.

Le colonel s'inquiète : sa chute a retardé le mouvement prescrit. Cependant, des clameurs s'élèvent : la baïonnette parle! Le commandant Pineau a enlevé la chaîne au moment où la 9e compagnie apparaissait sur le flanc de l'ennemi. Avec le commandant Pineau en tête, ce n'est plus une charge, c'est une ruée; les sofas, bousculés de front, pris en flanc, abandonnent la lutte.

Le combat a duré deux heures. Maintenant, il faut déblayer la route en avant. Tandis que l'avant-garde et l'artillerie attaquent le village de Kourodougou, nous relevons les morts et les blessés et nous

organisons une civière pour le colonel. Kourodougou enlevé, la marche reprend, mais il est tard, devant nous le Séguéno, que nous allons avoir à traverser, est gardé; presque aussitôt nous campons.

* * *

Les avant-postes sont au contact, de temps à autre, un coup de feu rompt le silence; cependant, la nuit s'achève sans combat. Dès le lever du jour, Marchand emporte à la baïonnette le passage du Séguéno. Il faut arriver le plus tôt possible à Dabakhala; plus nous attendrons, plus nous y trouverons une résistance organisée. Au moins, lorsque nous en serons maîtres, nous occuperons une position sur laquelle nous pourrons nous défendre, et le grand nombre de routes qui rayonnent de ce point laissera de nouveau l'ennemi dans l'incertitude de la direction que nous voulons prendre. Ou Samory massera ses colonnes pour nous barrer la route, ou il les divisera pour nous entourer; dans le premier cas, nous nous déroberons; dans le second, nous aurons seulement en face de nous une force que nous crèverons toujours à la baïonnette.

A 8 h. 30, après avoir bousculé les sofas qui ont tenté de nous arrêter à Singara et à Salréquéra, nous sommes en vue de Dabakhala.

Sur la hauteur apparaît le village; autour, on distingue d'énormes campements; ils semblent abandonnés, ce sont ceux qui ont servi aux troupes de Samory, avant la marche du sultan sur Sokola. Actuellement, il y a peu de monde. Quatre obus sont envoyés et les colonnes d'assaut s'élancent.

L'ennemi refoulé recule sur un plateau qui domine le village; au centre de ce plateau est un retranchement palissadé, un diassa que les sofas ont l'air disposés à défendre; il est peu probable qu'ils s'y enferment, ce n'est pas leur tactique. Deux nouveaux obus, et nous partons à la baïonnette. Le terrain est découvert, le sol gazonné est une pelouse sur laquelle les tirailleurs donnent toute leur vitesse; je me maintiens avec peine à leur hauteur; tout à coup, je tombe de mon long, Marchand se retourne :

— Vous êtes blessé?

— Ce n'est rien, j'ai glissé.

Et je m'efforce de reprendre la tête. Si vite que nous courions, nous n'arriverons jamais à égaler le train des sofas; ils le savent, ils nous attendent tranquillement, et à 10 mètres détalent sans que les baïonnettes puissent les rejoindre. Sur cette prairie où pas un obstacle ne les gêne, leur allure est vraiment merveilleuse. Le plateau nettoyé, nous restons, Marchand et moi, en admiration devant la nouvelle performance de ces coureurs.

Qu'est-ce encore? la fusillade recommence à Dabakhala. Des bandes se sont reformées derrière nous et se sont jetées sur l'arrière-garde qui incendiait le village.

A 10 heures seulement, nous tenons la position et nous installons le bivouac autour du diassa.

Ici, comme à Sokola, nous avons chassé la smala de Samory, qui s'est enfuie hier soir; à Sobala, comme à Kossangoua, l'attaque sur l'arrière-garde a eu pour but de nous empêcher d'atteindre trop tôt Dabakhala. Si l'Almamy ne s'était pas trouvé lui-même aux deux endroits avec sa famille, il pourrait croire que nous en voulons à ses femmes et à ses enfants. En tout cas, il est persuadé, à cette heure, que l'Est est notre objectif comme le sien; cette nuit, nous marcherons au Sud.

Le colonel, en effet, ne peut réaliser l'impossible; les munitions vont nous manquer, le nombre toujours croissant des blessés alourdit la colonne; le retour à Sattama-Soukourou s'impose.

Toute l'après-midi, je fais confectionner des hamacs; j'ai découvert, dans le diassa, une quantité de filets, les blessés seront toujours mieux que dans des couvertures ficelées à une branche d'arbre. D'ailleurs, on n'entend parmi eux ni un gémissement, ni une plainte; pourtant le traitement qu'ils subissent sur la route, est épouvantable. Les porteurs ne sont pas des « hamacaires » de profession, ils se fatiguent rapidement; les quatre hommes, qui forment une équipe, se relaient constamment et ne savent pas se relaver sans secousse. Mais qu'est cette secousse, à côté de toutes celles qu'ils impriment en trébuchant, en titubant. Chaque fois, le malheureux patient est heurté contre un buisson, contre un tronc d'arbre, heureux quand il ne tombe pas à terre

Le colonel ne subit pas ce supplice, il est porté sur son lit transformé en civière, mais ce n'est pas sans danger : il domine ainsi toute la colonne, et sert de point de mire aux sofas. Souffre-t-il? A le voir on

ne le devinerait pas. Ceux dont la jambe a été brisée et qui pourtant ont été doucement ramenés dans leur lit, peuvent le savoir.

* * *

Une heure du matin. En silence le bivouac se lève, le convoi se forme. Une heure après, la colonne prend la direction détache en clair au-dessus de la tête des porteurs; le boy du colonel qui la suit immédiatement et marche devant moi, est tué raide.

Les colonnes qui nous attendaient vers l'Est ont dû se lancer rapidement à notre poursuite; leurs éclaireurs ont déjà rejoint l'arrière-garde. Il est probable que d'autres bandes forçant de vitesse vont essayer de nous devancer.

A Farako, à Tagono, nous incendions



MAHAMADOU, LE BOY DU COLONEL, EST TUÉ RAIDE

de Lafiboro, le point d'où nous sommes partis, il y a dix jours. La route paraît libre; Samory doit nous attendre dans l'Est. Cependant un poste à Kotola garde le Sud, l'avant-garde le rencontre et le disperse à 5 h. 30.

Les sofas se sont jetés dans la brousse, mais tout de suite ils sont revenus s'embusquer sur notre flanc droit, derrière un marigot; de là ils nous fusillent. Le soleil n'a pas encore débordé l'horizon, une pâle clarté commence seulement à se répandre, une lueur livide tombée d'un ciel étamé par l'aube. C'est assez pour permettre aux sofas de tirer sur la traînée noire de la colonne, ils visent surtout la civière qui se des approvisionnements, à ce dernier village. l'arrière-garde est attaquée par les sofas qui veulent éteindre l'incendie; la 9e compagnie est sérieusement menacée, une de ses sections s'est égarée, et elle ne peut utiliser ses feux dans la crainte de tirer sur ses propres tirailleurs; lorsqu'elle parvient à se dégager, il faut lui envoyer cinq des hamacs que j'ai en réserve.

A 11 heures, nous arrivons à Tatelédougou; nous ne sommes plus qu'à 5 kilomètres du Bé; notre bivouac du 3 mars, d'où nous nous sommes échappés à la faveur de la nuit. Nous venons de faire 32 kilomètres et nous aurons sans doute à enlever tout à l'heure le passage du Bé. Le colonel



— Montrez-leur comment ça s'enlève.

commande de se mettre en halte gardée.

Les avant-postes continuent à tirailler autour de nous, pourtant les sofas semblent nous avoir abandonnés; ils se sont probablement postés derrière le ruisseau que nous allons être obligés de traverser.

Après trois heures de repos, nous repartons et nous gagnons le Bé sans incident. Est-il occupé?

La colonne s'est arrêtée, prête à prendre son dispositif de combat. A ce moment, un sofa vient se rendre. Le colonel l'interroge.

— Comment s'appelle le chef qui défend la rivière?

Le sofa le regarde étonné :

— Il n'y a personne derrière la rivière.

— Fais attention, si tu me trompes, tu seras fusillé.

— Personne ne défend le Bé.

Tout nous dit le contraire; cet homme est sûrement envoyé pour nous attirer dans un piège. Les 10ᵉ et 15ᵉ compagnies se forment pour l'attaque; la 9ᵉ s'établit en arrière; la 14ᵉ garde le convoi. Le commandant Pineau dirigera le combat, je marche avec lui. Nous avançons, la 15ᵉ compagnie en avant, la 10ᵉ en soutien.

La brousse est très épaisse, les tirailleurs parviennent difficilement à s'ouvrir un passage. Le sentier est étroit, il fait un coude brusque avant de toucher le ruisseau dont le gué se trouve masqué. Pas un coup de feu n'est encore parti du massif plus dense, que dominent de grands arbres, et qui indique la ligne du marigot

Les tirailleurs en approchent, ils n'en sont pas à 10 mètres.

Une longue flamme barre le fourré, une rafale de feu et de plomb passe sur nos têtes. A la baïonnette! crie le commandant Pineau. Un hurlement, une ruée... puis un silence... et soudain les tirailleurs refluent sur nous, ils reculent!

Le commandant Pineau bondit, il se fraye un chemin à travers l'encombrement du sentier, rejette les hommes dans la brousse. Une voix crie : le marigot est palissadé.

Cette compagnie de nouvelle formation ne s'est jamais battue au Soudan et n'a pas encore vu de palissades! Le commandant se tourne vers moi :

— Montrez-leur comment ça s'enlève!

J'arrache un coupe-coupe (1) du barda d'un tirailleur, je me précipite sur la palissade, de deux coups je tranche les lianes qui relient les palanques, j'en écarte une, et je saute dans le fond du ruisseau. Derrière moi, toute la palissade craque sous les efforts des tirailleurs. Sur la berge opposée, abrupte, glissante, les sofas grimpent déjà, on dirait que j'ai mis le pied sur une fourmilière, j'escalade la berge à leur suite; devant moi, à 30 mètres, un cavalier s'efforce de rallier ses hommes. Un chef! je le vois à son boubou blanc, à ses bottes en peau de léopard; il va fuir! Mon royaume pour un cheval! Mais je n'ai pas à attendre de cheval. Je tire mon revolver, je vise; le coup part, le chef chancelle, deux cavaliers essaient de le soutenir sur sa selle et de l'emmener. Deux tirailleurs qui m'ont suivi courent sur le groupe; le chef sofa, lâché par les siens, roule à terre. J'ai le temps de détourner la baïonnette qui va le percer : « Ne le tue pas! » J'ai crié ces mots en bambara; le chef soulève la tête et semble m'approuver. Toute la 15ᵉ compagnie a jailli du marigot, je laisse les deux tirailleurs auprès du blessé, avec la recommandation que personne ne le touche, et je continue la poursuite. De l'autre côté du Bé, j'entends le canon; l'arrière-garde et le convoi ont été attaqués. Devant nous, les sofas se sont reformés, ils veulent évidemment reprendre le corps du chef qu'ils ont abandonné. Nous les refoulons sur la rive gauche, la fusillade diminue d'intensité, puis s'éteint.

Le combat est terminé. Je reviens vers mon prisonnier. Les deux tirailleurs qui le gardent ont des gestes désespérés; ils n'ont pas pu faire respecter leur consigne; dans l'emballement de la charge, un tirailleur au passage a cloué à terre, d'un coup de baïonnette, celui qu'ils essayaient de protéger. Qui est-il?

Nous amenons près de lui un prisonnier. Le sofa se voile la face de ses mains et refuse de répondre. Avec un autre, nous ne sommes pas plus heureux.

— Prenez mes bilacoros, me dit le colonel.

Je conduis les deux petites pages devant le cadavre. A sa vue, ils sont consternés et s'écrient : « Sékouba!

Puis ils mettent la main sur leur bouche, comme pour étouffer le cri qui leur a échappé.

C'était bien Sékouba, un des principaux chefs de Samory, celui qui, depuis 1891, était chargé de la conquête des pays

(1) *Coupe-coupe* : sabre d'abattis.

vers lesquels se dirigeait l'exode, celui qui s'était ainsi trouvé aux prises, en 1892, avec le capitaine Ménard et l'avait massacré à Séguéla.

A la nuit nous reprenions notre ancien bivouac à Lafiboro; nous avions fait 39 kilomètres depuis le départ de Dabakhala. Nous marchions depuis seize heures sans cesser de nous battre.

⁂

Un peu de repos étant nécessaire, le colonel avait décidé de ne repartir le lendemain que dans l'après-midi.

Le 17 au matin, des bandes sont signalées en marche vers le Sud. Elles passent assez loin de nous, elles se portent évidemment sur notre ligne de retraite, soit pour nous couper de Sattama, soit pour nous y devancer.

A 11 heures, une colonne de fumée s'élève; Branzy brûle, disent les gens du pays, qui sont avec nous. Branzy est à 9 kilomètres de Sattama, où le poste n'est défendu que par une section.

Le colonel donne l'ordre de départ. Il a abandonné sa civière, trop visible, qui a causé, la veille, la mort de son domestique. Il l'a échangée contre un de mes hamacs. Hélas! c'est seulement un hamac de fortune! Que ceux dont la somnolence a été bercée au Dahomey ou au Congo par le trot glissant des spécialistes dans le berceau confortable où ils se sont allongés à l'ombre d'un vélum, ne se représentent pas le colonel aussi commodément installé! Les morceaux de filets dont sont fabriqués mes hamacs, ont été attachés au bout des branches d'arbres qui les supportent, mais je n'ai eu ni le temps, ni le moyen de les y fixer assez solidement pour empêcher leurs deux extrémités de glisser et de se rapprocher l'une de l'autre. Le filet vite détendu forme une poche en son milieu; le blessé se trouve plié en deux, les pieds plus haut que la tête, son poids le transforme en balancier, et la moindre oscillation prend une amplitude qui le projette de droite à gauche et le fait heurter alternativement chaque côté du sentier. Je suis le colonel, et j'assiste à ce supplice, sachant, moi qui ai eu la jambe brisée, la douleur que doit produire le moindre de ces chocs. La maladresse des porteurs est exaspérante, ils ne parcourent pas 10 mètres sans changer la position du hamac qui passe de leur tête sur leur épaule, et revient sur leur tête! chaque secousse distend un peu plus le filet; par instants, le dos du colonel râcle la terre. Et toute la file des blessés est soumise au même traitement.

A partir de Guaméladougou, à 3 kilomètres du campement, les attaques recommencent sur notre arrière-garde. Les sofas dispersés en tirailleurs, embusqués derrière les arbres, accompagnent la colonne sans cesser de tirer. A la première pause, leur nombre et leur audace augmentent; l'arrière-garde ne peut plus les contenir. Encore des tués, encore des blessés! le colonel donne l'ordre au commandant Pineau d'arrêter cette poursuite.

C'est toujours N'Golo qui nous harcèle! Sur la ligne de feux nous voyons les sofas, ils ne sont pas à 100 mètres de nous. Les tirailleurs veulent s'élancer, il m'est aussi difficile de les empêcher de bondir que de retenir une meute devant l'animal de chasse!

— Attendez, me crie le commandant Pineau, pas encore!

Une section tourne la droite ennemie et n'a pas encore achevé son mouvement.

Enfin le : lâchez tout! de l'assaut est donné. Cette fois, la brousse ne permet pas aux sofas de déployer leurs qualités de coureurs, les corps culbutent, les baïonnettes rougissent; N'Golo lui-même est impuissant à maîtriser ses hommes devant la charge au couteau; d'ailleurs, le bruit court qu'il est tué. Est-ce vrai? Les sofas se débandent et s'enfuient.

Quand nous arrivons à Branzy, la nuit est venue; il ne reste plus du village que des décombres fumants.

En trouverons-nous autant à Sattama?

Nous ne pouvons nous arrêter ici. Et les jambes, mécaniquement, d'un mouvement de pendule recommencent à se mouvoir sur le sentier, les hamacs à se balancer dans l'obscurité. Les blessés sont plus maltraités encore que de jour; les porteurs ne voient en eux qu'un colis encombrant; s'ils n'avaient peur des sofas, ils laisseraient tomber à terre cette charge pesante et se sauveraient.

Nous allons en silence, à travers la nature assoupie, dans la nuit transparente. Il y a 15 jours, nous passions ici sous un ciel menaçant, inquiets de la compagnie au secours de laquelle nous nous portions, mais confiants dans l'avenir. Aujourd'hui nous revenons, nous étant heurtés à l'impuissance causée par notre faiblesse, ignorant le sort du poste de Sattama, ne sachant plus rien de l'avenir.

L'avenir ? Pourquoi la vision du retour en France et des difficultés que j'éprouverai à en repartir, est-elle passée devant mes yeux, assombrissant le présent ? Nous ne rentrons pas en France, nous allons organiser un poste à Sattama, y attendre des renforts, et nous recommencerons une autre colonne. Un repos est nécessaire pour réparer les armes dont nous nous sommes servis, et qui se sont ébréchées. Seulement, ce repos énerve mon âme de nomade, qui devrait, comme telle, être fataliste. Nomades ! Tous les coloniaux le sont par la vie, par le goût des aventures, pourtant ils n'ont pas la mentalité d'un errant. Nul plus qu'un colonial n'a la notion de la permanence, de ce qui est durable. Notre mouvement perpétuel cherche à réaliser la stabilité ; nous avons un but invariable, autour de lui les oscillations peuvent se produire sans qu'il les ressente. Notre volonté est tendue vers ce but, et les lignes brisées qui nous y mènent, restent une ligne droite. Fatalistes ! Pouvons-nous l'être ? Nous le sommes aujourd'hui parce que nous subissons l'inévitable, sans découragement ; mais demain, nous reprendrons le même effort. Quand on se résigne aux fatalités, on les fait naître. On guérit par suggestion, on meurt de même. En Afrique, plus que partout ailleurs, lorsqu'on dit : « Je suis mort » on est mort.

Un appel du colonel m'enlève à mes réflexions ; je m'approche de son hamac :

— Mon colonel ?

— Au départ de la colonne, j'avais l'ordre d'envoyer un officier qui devait suivre le 10e parallèle et relier Kong au Dahomey. Je vous avais désigné pour cette mission ; vous l'exécuterez en partant de Sattama, où nous allons nous organiser solidement.



Embusqués derrière les arbres

Ah ! tout blessé qu'il est, il ne dit pas : Je suis mort !

Il cède aujourd'hui le terrain à Samory ; il le lui reprendra demain. En attendant, il n'oublie pas qu'à l'Est les Anglais montent de la Côte d'Or vers le Nord ; il veut leur couper la route, arriver avant

eux, relier nos deux colonies, cimenter deux morceaux épars de notre domaine, en faire un tout, un bloc inattaquable. Nomade colonial ayant erré du Pacifique à l'Atlantique, de l'Atlantique au Tchad et à la Méditerranée, il va toujours droit son chemin, et n'a qu'une idée : accomplir une œuvre durable. Au milieu des cahots, des heurts imprimés à son hamac, malgré une douleur intolérable, il ne pense qu'à son but : la plus grande France.

Maintenant les étoiles brillent avec plus d'éclat. Comment n'avais-je pas vu cette planète, qui probablement, par un effet de réfraction, et non de mon imagination, a pris des dimensions inaccoutumées? Elle éclaire comme une petite lune. Quelle est-elle? Mars, je crois? Elle ne peut être que Mars!

Nous descendons une pente; dans le bas une ligne d'arbres recouvre un ruisseau, sur l'autre versant des feux sont allumés; c'est Sattama. Si le poste a été attaqué, il n'a pas été enlevé. Des lumières se meuvent sur le sentier, les tirailleurs viennent à notre rencontre.

***

Près du ruisseau, à 10 heures du soir, nous reprenons notre ancien campement. Le colonel est allongé au pied d'un arbre, attendant que sa tente soit dressée. Son frère est là, il lui remet une lettre arrivée à Sattama après notre départ.

Ce message doit être bien urgent, car pour le faire parvenir on n'a pas hésité à expédier un courrier, malgré les difficultés et le danger.

A la lueur d'un photophore le colonel lit. La lettre est près de lui tomber des mains, mais il ne dit rien; il appelle le commandant Pineau.

Le lendemain seulement, nous apprenons par la voie de l'ordre, que la colonne est dissoute, en exécution d'une décision ministérielle du 18 février.

Le 18 février! Mais le 20 nous partions de Kodiokofi! On a donc supprimé la colonne avant qu'elle ne soit commencée; après en avoir reconnu la nécessité, au point de nous enlever du Congo pour nous transporter sur la Côte d'Ivoire, on a découvert tout d'un coup, à Paris, qu'il y avait eu erreur!

Et toutes ces populations? Celle de Sattama, et celles des environs qui se sont réfugiées sur le plateau, derrière le village, pour être sous la protection du poste? S'est-on rendu compte à Paris de l'effet que cette mesure produira sur elles? Nous les avons attirées, nous leur avons fait des promesses, et subitement nous les abandonnons aux sofas dont elles seront la proie le lendemain de notre départ. Il y a autre chose dans cette dépêche!

Il y avait autre chose, en effet... Il y avait la suppression des pouvoirs du commandant supérieur Monteil qui devait remettre au commandant Caudrelier le commandement des troupes. La dépêche ne visait pas une expédition, elle visait un homme. Pour atteindre l'homme, on déclarait la colonne dissoute. Quels renseignements celui dont cette dépêche était l'œuvre, avait-il pu donner au gouvernement sur la situation du pays?

Il n'y avait pas à discuter, on ne dissipe pas des malentendus, on ne réduit pas des calomnies à mille lieues de la France. C'était le retour. Aux yeux du Diamala, c'était la fuite.

Nous étions arrivés fatigués, quelques-uns d'entre nous sérieusement atteints de fièvre ou de dysenterie, nous éprouvions une sourde irritation de n'avoir pu mieux réussir, mais tous nous étions prêts à repartir, et nous en avions encore l'espoir; des munitions, des renforts nous seraient envoyés du Baoulé. Nous pouvions être épuisés, nous n'étions pas découragés.

Ce coup de massue qui s'est abattu sur la colonne nous atteint doublement en atteignant notre chef. Et maintenant une sombre mélancolie plane sur le camp, cette mélancolie qui fait dire : à quoi bon!

A quoi bon, ce mot est humain,
Mais si tu l'as dit, ton cadavre
A dû rester sur le chemin.

Ces vers me reviennent à la mémoire. Le poète qui les a écrits a raison. N'est-ce rien d'avoir vécu, de s'être senti vivre, d'avoir accompli son devoir, d'avoir agi? N'est-ce rien d'avoir été soi-même l'action, d'avoir résumé en soi, d'où elles émanaient, toutes les actions de ces tirailleurs qu'un mot retenait, qu'un geste lançait? Oui, c'est beaucoup, mais ce n'est pas assez.

Cette satisfaction ne suffit pas! Nous ne voulons pas nous agiter dans le vide; il nous faut un résultat, nous n'en avons obtenu aucun. Nous abandonnons un pays à Samory; et la mission que je devais remplir

au Dahomey est devenue impossible. Nous laissons le champ libre à notre ennemi au Nord, à nos rivaux à l'Est.

* * *

Cette nuit, une alerte. Le camp reposait tranquille, quand tout à coup un fracas de branches brisées, suivi d'un roulement de tonnerre, nous a réveillés. La terre était ébranlée, on eût dit la charge d'un régiment, d'une division. Les yeux encore clignotants, nous voyions galoper des ombres déformées, agrandies par l'obscurité. Nous n'avions pas eu le temps de comprendre, que la chevauchée était passée. Au loin on entendait encore le grondement des sabots qui frappaient le sol, le claquement des arbustes cassés, renversés; par conséquent nous n'avions pas rêvé. Quelle était cette trombe qui nous eût écrasés si elle n'avait, par bonheur, rasé la limite du camp?

C'était la panique des bœufs, cette panique qui les saisit subitement, sans raison apparente. Depuis Sokola-Dioulasso, le tirailleur Peuhl, Hamadi, gardien du troupeau, avait conduit ses bœufs, sans un écart de docilité de leur part, les garant pendant les combats, les maintenant à leur place dans le convoi. Cette nuit, la panique les avait pris et les avait dispersés.

Hamadi est au désespoir, son honneur est perdu! il ne le retrouvera qu'avec son troupeau. Dès le matin, il est venu l'expliquer au colonel; il veut partir à la recherche des fugitifs.

Le colonel lui a donné une section d'escorte; le soir il est rentré; pas un bœuf ne manquait à l'appel.

* * *

Nous sommes dans un pays de Dioulas; un pays de commerçants. Les habitants ne sont pas guerriers. En vain, le colonel depuis notre arrivée à Sattama, c'est-à-dire depuis quatre jours, tente de rendre un peu de confiance aux populations. Il leur montre qu'elles n'ont rien à craindre de Samory, dont les bandes les plus redoutables sont loin d'ici, et qu'elles peuvent facilement repousser des cavaliers ou des rôdeurs peu nombreux et peu dangereux. Il ne parvient pas à calmer leur affolement, à leur enlever l'idée de nous suivre si nous nous retirons.

De petites opérations, faites aux environs, restent sans effet sur le moral de la horde tremblante. Elle encombre Sattama et le plateau couvert par le camp.

Ces hommes craintifs se renferment dans ce raisonnement : « Tu nous as promis de nous protéger; protège-nous. »

Leur logique est irréfutable. Nous ripostons par : « Aide-toi, le ciel t'aidera. » Mais pour eux, comme pour les Polonais, le ciel est trop haut, et la France va être trop loin. Ils se sont adressés à elle pour ne pas avoir à s'aider eux-mêmes; elle s'en va; ils la suivront.

« Ça y a bon pour faire captifs », dit Moussa avec mépris; probablement aussi dans l'espoir que cette insinuation portera ses fruits. Il développe même sa pensée qui ne manque pas d'une certaine justesse : « Ça y a jamais faire soldats. Si colonel les laisse ici, ça fera captifs pour Samory. Si colonel les emmène, ça fera captifs pour Baoulé. »

Telles sont les craintes de notre chef. A Kodiokofi, le poste, à la rigueur, pourra les installer près de lui, créer avec eux des villages, les préserver de l'avidité des indigènes; mais il faut y arriver!

Nous avons à repasser dans la région que nous avons traversée pour venir ici; à ce moment les habitants étaient déjà mal disposés à notre égard; ils avaient escompté le reflux vers eux des populations chassées par Samory; ils nous avaient vus, avec colère, nous mettre entre eux et la proie qu'ils convoitaient. Cette fois, ils saisiront peut-être quelques femmes, quelques enfants... Maigre butin! Ces 6.000 fuyards environ qui nous escorteront ne représenteront plus pour le Baoulé qu'une nuée de sauterelles prête à s'abattre sur les plantations. Tout le pays se soulèvera.

Ce sera de nouveaux combats, de nouveaux tués, de nouveaux blessés, et la colonne, de plus en plus lourde, gênée par cette horde, aura peine à se tirer d'affaire. Comment protéger, comment nourrir un pareil monde? Combien seront enlevés, ou mourront sur la route? Pourtant, nous ne pouvons les fusiller pour les empêcher de nous suivre, ou pour leur éviter d'être réduits en esclavage!

Comme si les sofas voulaient achever de terrifier les Dioulas et les confirmer dans l'inutilité de la résistance, ils nous ont attaqués aujourd'hui plus sérieusement qu'ils ne l'avaient fait depuis notre arrivée à Sattama.

Dans l'après-midi, nos avant-postes ont été repoussés et se sont rabattus sur le ruisseau. Une section s'est déployée pour les

soutenir ; il a fallu tout de suite la renforcer.

Mais ce n'est pas le souvenir de ce combat lui-même qui reste devant mes yeux, c'est le spectacle poignant, apparu dans une vision rapide et tragique, pendant que je me portais avec Marchand sur la ligne de feu. Nous passions en courant devant l'abri où reposait le lieutenant Ayrolles, où il agonisait plutôt, terrassé par la dysenterie.

Au bruit des détonations, il était descendu de son lit ; incapable de se tenir debout, il était tombé et s'était traîné jusqu'à l'ouverture de sa tente. Là, s'agrippant des doigts aux touffes d'herbe, sur les genoux, sur les mains, il rampait, la figure déjà cadavérique, le cou tendu vers les éclairs qui sillonnaient la brousse, appelant une balle, mettant ce qui lui restait de force et de volonté dans le désir d'échapper à cette mort qui le tenait, et de se donner à une autre plus glorieuse.

Les balles ne voulaient pas de lui.

* * *

Le soleil vient de se coucher. Au-dessus de Sattama rampent des fumées qui flottent comme les lambeaux noirs d'un crêpe déchiré, Ayrolles est mort. Nous l'enterrerons seulement quand la nuit sera tombée.

Si les sofas, du haut de la colline, nous voyaient rendre les honneurs funèbres, après notre départ ils parcourraient le campement, en exploreraient les alentours, découvriraient la terre fraîchement remuée, et le corps d'Ayrolles deviendrait une proie, un trophée. Nous voulons qu'il soit à l'abri de leurs insultes. Les tirailleurs, en ce moment creusent une tombe dans le lit asséché du ruisseau dont ils ont arrêté le cours par un barrage ; nous y déposerons notre ami. Nous attendons devant la tente où il est étendu, noyé d'ombre. La lueur vacillante d'un photophore éclaire à peine la blancheur du visage d'où s'est effacée toute trace de souffrances, souffrances aiguës du corps, souffrances de l'âme se raccrochant à la vie dans la vision de tout ce qu'elle abandonne, les combats, les parents, la France ! Pauvre Ayrolles ! Devant son corps immobile je le revois se traînant, arraché à son lit par le bruit des balles ; je revois sous ses paupières, aujourd'hui fermées, le regard brillant où s'était réfugiée toute la vie, où était déjà la mort.

L'obscurité est complète. L'un de nous prend le photophore ; quatre tirailleurs soulèvent leur lieutenant. Le pas assourdi, nous glissons comme des fantômes derrière le linceul sur lequel les étoiles versent leur clarté. Aux bras des porteurs la tête s'est renversée, dans l'attitude du repos, sur le front tombe la réverbération de la lumière d'en haut, un reflet du ciel.

Le convoi pénètre sous la voûte des arbres ; une section alignée le long de la berge présente les armes, la flamme de la bougie jette une lueur vacillante sur les baïonnettes, puis les tirailleurs s'agenouillent au bord du trou noir, à peine visible dans les ténèbres ; ils couchent leur officier au fond de la fosse et ramènent doucement le sable sur lui.

On ouvre la digue, le ruisseau reprend son cours, il revient en chantant. Sous la grande ombre des arbres, dressés comme des gardiens, l'eau avec un murmure berceur recouvre la tombe où repose Ayrolles.

* * *

Nous partons. Un dernier regard au ruisseau auquel cette nuit nous avons confié l'un de nous ; sur la berge, la trace de nos pas a été soigneusement effacée. Ayrolles dort en paix.

Nous traversons Sattama. Toute la population est là, prête à nous suivre ; de l'autre côté du village, les réfugiés du Djimini sont debout au milieu de leur campement ; les feux sont éteints ; des abris faits de quatre piquets recouverts d'une loque, il ne reste plus que les supports ; les hommes achèvent de ficeler des peaux de bouc, les femmes assurent un bébé sur leurs reins en resserrant leur pagne, ou s'aident mutuellement à poser sur leur tête le tas des calebasses contenant leur fortune ; des enfants vagissent, d'autres gambadent insouciants et se roulent dans la cendre du foyer à jamais dispersé ; une rumeur plane sur cette cohue qui ne parvient pas à s'organiser.

Soudain, un coup de feu éclate à l'arrière-garde. C'est la fuite, les clameurs, la panique. La masse humaine plonge dans la brousse pour gagner le flanc de la colonne, elle s'écoule entre les broussailles, les arbustes, se bouscule, s'écrase ; des charges chavirent, ceux qui veulent s'attarder à les ramasser sont piétinés par ceux qui suivent. Quand les premières vagues du flot ont dépassé l'avant-garde, devant le vide qui les entoure, elles refluent sur les vagues suivantes.



ILS COUCHENT LEUR OFFICIER.

Les coups de feu ont cessé ; la houle oscille et cherche son équilibre ; la horde se tasse, se calme et prend l'allure de la colonne.

Dans les clairières, cette masse s'étale, grouillante ; dans les défilés, elle se resserre et s'allonge ; la brousse craque sous ses pas ; malgré le silence que fait peser sur elle la crainte d'une attaque, l'angoisse de l'inconnu, il en sort des chuchotements, des murmures, des plaintes, des halètements. Au passage des marigots, la foule se divise, s'engouffre par torrents dans les éclaircies ; sous la sonorité des arbres, le clapotement de milliers de pieds dans l'eau assourdit, comme le grondement d'une cataracte.

Les sofas nous suivent, ce n'est plus à nous qu'ils en veulent, mais à ces captifs qui leur échappent. Ils ont compris l'impossibilité pour la colonne de garder complètement cette multitude chaotique, dont un des flancs reste découvert, et dont la queue même peut être vulnérable. S'ils arrivent à créer entre cette queue et l'arrière-garde un espace suffisant, ils opéreront sans danger quelques bonnes prises, car les tirailleurs seraient obligés pour tirer sur eux de tirer sur les Dioulas.

Nous avons marché pendant quelque temps sans être inquiétés, les sofas préparaient leur mouvement. Bientôt les attaques reprennent ; l'arrière-garde engagée est forcée de s'arrêter.

Aux coups de feu, la horde se jette en avant, tourbillon de créatures affolées qui se pressent, se serrent et augmentent tout de suite la distance entre eux et l'arrière-garde, favorisant ainsi la tactique de l'ennemi.

Les cavaliers sofas sortent brusquement des fourrés. Dressés sur leurs étriers, tels des oiseaux de proie, ils décrivent un cercle, rasent la cohue, allongent le bras, saisissent une femme, un enfant, et disparaissent dans la brousse, traînant leur prise.

Impuissants, nous assistons à ces rapts. De ces 6.000 Dioulas, pas un n'a l'idée de résister ; ils n'ont qu'une pensée : fuir, échapper aux serres qui menacent de se refermer sur eux. Ils s'écrasent pour pénétrer au centre du tas d'êtres hagards ; c'est à qui ne restera pas à la circonférence, les hommes frappent les femmes, renversent les enfants... Spectacle hideux de monstreuse lâcheté. Moussa a raison : « Ça y a bon pour faire captifs ! »

Et tant que l'arrière-garde ne s'est pas dégagée, jusqu'au moment où un soutien a pu être envoyé, les cavaliers continuent de décrire leur cercle, de puiser dans le réservoir humain.

*
* *

Nous approchons du N'Zi, la rivière qui sert de limite au Diamala et le sépare du Baoulé. Comme hier, les sofas attaquent l'arrière-garde pour mettre la main sur quelques captifs, et ils y réussissent malgré nos efforts. Leur audace n'a d'égale que la couardise de leurs victimes ; un Dioula devant un sofa n'est plus qu'un oiseau sur lequel plane l'ombre d'un vautour.

La brousse se fait plus dense ; la marche des émigrants est plus difficile, leurs paniques deviennent maintenant dangereuses pour la colonne. Il faut user de la force pour les empêcher d'envahir le sentier, de bousculer les blessés et de couper les compagnies.

Nous arrivons devant un ruisseau entouré d'une gaine de verdure épaisse, prélude de la végétation que nous allons retrouver sur la rive droite du N'Zi.

Devant ce mur, les Dioulas qui sont en tête hésitent ; ils cherchent un passage ; derrière eux, la foule se tasse. Le moment a été prévu par les sofas ; leurs coups de fusil immobilisent l'arrière-garde.

Dans cette masse déjà serrée, la terreur produit une ruée formidable de la queue vers la tête ; sous la pression, les flancs débordent sur le sentier, je place des baïonnettes pour protéger le convoi, mais la pression se fait de plus en plus forte ; les affolés ne veulent pas attendre. Dans ce tas vivant, comprimé entre l'obstacle du ruisseau en avant, et l'épouvante en arrière, il y a des lancements de houle ; on sent dans sa profondeur la puissance d'un élément ; la masse frémissante, aveugle, fonce et jette les premiers rangs sur l'enchevêtrement de lianes, de bambous, de rotins épineux ; il lui faut une issue.

Les premiers roulent aplatis et sont aussitôt écrasés, les suivants culbutent sur leurs corps ; le sang coule, les hurlements s'élèvent, mais l'effroi est là-bas, la pression continue féroce ; à terre, des corps tordus, des faces qui se soulèvent implorantes, des prunelles folles, des bras qui se tendent... Les pieds foulent tout ce qui résiste. Le bélier vivant avance sur des cadavres, mais il avance... La tête a disparu sous les arbres ; on n'entend plus qu'un long mugissement, le piétinement dans la boue, dans l'eau ; un instant, au

passage du ruisseau, la vitesse s'accélère; puis le percement de ce tunnel à coups d'hommes reprend sur l'autre rive...

Brusquement le flot s'engouffre, l'obstacle a disparu, la trouée est faite; de l'autre côté, le grouillement noir jaillit pêle-mêle, se répand dans la brousse; sur sa route, il sème du sang. On dirait l'exode d'un peuple poursuivi par un cataclysme.

Dans l'après-midi, nous passons le N'Zi, nous entrons dans le Baoulé. Nous disons adieu aux sofas qui ne s'aventureront pas dans cette région boisée où ils n'auraient pas seulement affaire à nous, mais aux habitants, et ceux-ci ne ressemblent pas aux Dioulas. La colonne contre Samory est terminée, toutefois, nous ne sommes pas encore à Kodiokofi.

* * *

Campés à quelque distance du N'Zi, nous voyons se dérouler devant nous, le long des vallées, les flots verts qui forment une série de clairières coupées de massifs opaques. Si nous sommes attaqués dans ce pays, nous connaissons d'avance la tactique des indigènes; nous avons fait connaissance avec elle, de Thiassalé à Toumodi! C'est l'embuscade, le tir à bout portant sur les éléments de tête ou sur les côtés de la colonne, le combat court, mais meurtrier du premier coup.

Le 26 mars, nous nous engageons dans une succession de défilés reliés par de véritables tunnels de verdure, couloirs étroits aux murailles impénétrables.

Nous n'attendons pas longtemps avant d'être fixés sur les dispositions du Baoulé.

Dans une des premières éclaircies que nous traversons, nous sommes fusillés de flanc, l'interprète Mandao Ousman tombe à côté de moi, grièvement blessé.

A l'étape, au village de Simbi, de nouveaux coups de feu nous accueillent. Là, comme si les combats, la fatigue, ne suffisaient pas, nous trouvons les ruisseaux à sec. Au fond des puits il ne reste qu'un peu de boue; les tirailleurs doivent garder cette boue, baïonnette au canon, repousser les Dioulas altérés. Quelques minutes après il ne reste plus rien, nous avons exprimé les dernières gouttes de liquide que ce mélange bourbeux contenait encore.



Ils gardent cette boue.

Depuis deux jours un des sergents européens, le sergent Henriot, est atteint d'hématurie; ce manque d'eau est la suprême épreuve, il ne peut résister plus longtemps. Comme Ayrolles nous l'enterrons de nuit, mais nous ne pouvons dissimuler sa tombe

sous l'eau d'un ruisseau. Sa sépulture sera-t-elle respectée?

A peine partie de Simbi, la colonne se bat à Marékrou; plus loin, à N'Dérikrou. Dans le tunnel sombre qui conduit au village, le capitaine de Léseleuc s'engage avec la pointe de la 10e compagnie; au moment où il arrive devant les défenseurs embusqués qui ont laissé passer les premiers tirailleurs, il tombe frappé de cinq balles.

Le lieutenant Testard prend le commandement de la compagnie; le soir, il est blessé en enlevant le marigot de Tiémérébré.

Le 28, nous entrions chez les Zipouris, dont le territoire englobe le poste de Kodiokofi, le colonel espérait que les attaques allaient cesser; elles continuèrent jusqu'à Atté. A ce campement, il fallut creuser une nouvelle tombe, celle de l'adjudant Espert, emporté par la dysenterie.

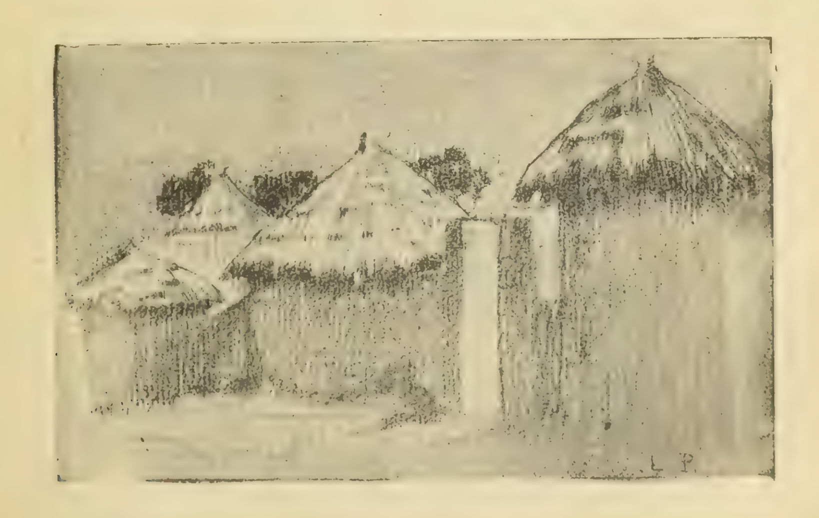
Le lendemain, en arrivant au poste, le capitaine Desperles, commandant la 9e compagnie, succombait aux fatigues accumulées durant les derniers jours, et peu après, l'interprète Mandao Ousman mourait de ses blessures.

Depuis notre départ de Kodiokofi, nous avions parcouru plus de 450 kilomètres, et nous nous étions battus sans arrêt pendant 26 jours. La colonne avait perdu de maladie 2 officiers et 5 sous-officiers; elle avait eu 16 tirailleurs tués, et 63 blessés, dont 5 Européens. Dans ce nombre, les hommes atteints plusieurs fois ne sont comptés que pour une blessure; la 10e compagnie, à elle seule, avait eu 200 blessures sur un effectif de 125 hommes.

Il est permis de dire que jamais une expédition ne fut aussi meurtrière; celle du Dahomey, pour citer une des campagnes dont on a le plus parlé, a eu comme proportion d'indigènes tués, 0,7 pour cent, de blessés 6,4 pour cent.

La colonne de Kong, du 22 février au 29 mars, a eu 5,3 pour cent de tués, 21 pour cent de blessés, c'est-à-dire huit fois plus de tués et trois fois et demie plus de blessés, dont le colonel.

Si la proportion n'a pas été plus élevée encore, si toute la colonne n'a pas succombé dans ce raid, elle le doit au commandement, à l'énergie de son chef, à la confiance qu'il inspirait à tous, à la manière dont il sut utiliser la connaissance que Marchand avait du pays; elle le doit enfin au dévouement de tous, à la furie avec laquelle officiers et tirailleurs chargèrent, le commandant Pineau en tête dans toutes les situations critiques.



L'armée noire.

Un ami me disait un jour, écrasé par la quantité des actes héroïques de nos tirailleurs : « Ne m'en racontez plus, je croirais à la fin que vous les inventez. »

Je n'invente pas. Chaque jour voit se produire un de ces faits dignes d'être enregistrés par l'histoire, et que nul ne connaît.

Sait-on seulement le chiffre des pertes que l'armée noire subit en un an.

Nous nous plaisons en France à répéter que la période de conquêtes est terminée, sans nous douter que tous les jours on se bat dans cette brousse lointaine, et qu'on y meurt. Pour ne parler que des dernières années, les pertes ont été, en 1908 de 341 hommes, en 1909 de 417, en 1910 de 534; et de 138 dans les trois premiers mois de 1911.

Ces chiffres ont leur éloquence, ils se passent de commentaires ; mais lorsque je regarde ce monceau de gloire, des noms d'amis en jaillissent, noms d'officiers ou de simples tirailleurs, inséparables les uns des autres, car marsouins et tirailleurs ne font qu'un. L'union des hommes et de leurs officiers est telle, que parler des premiers, c'est parler des seconds.

Certes, la bravoure de nos tirailleurs est innée, ils l'ont dans le sang. Mais il ne faut pas conclure, et j'ai entendu faire cette supposition, que leur bravoure est indépendante du chef qui les commande, que d'eux-mêmes ils accomplissent des prodiges.

Il en est de l'armée noire comme de toutes les armées ; le chef est indispensable, et surtout le chef français.

Mieux que tout autre, le Français inspire à ses hommes, avec l'admiration, l'attachement absolu qui double leur valeur. Le propre de l'âme française est de communiquer les vertus qu'elle porte en elle, d'engendrer le dévouement jusqu'à l'héroïsme.

Cet Anglais s'en rendait compte, lorsqu'il me disait : « Si nous avions vos tirailleurs et vos officiers, toute l'Afrique serait à nous depuis longtemps. » Il ne séparait pas les chefs de leurs hommes, et il avait raison. C'est aux premiers que nous devons les seconds, aux premiers et aux sous-officiers à qui incombent presque toujours des devoirs et des responsabilités d'officiers.

Il ne faut pas que mes récits, que mon admiration pour nos tirailleurs diminuent le rôle de leurs officiers. Si brave que soit une troupe, elle ne peut rien sans son chef, en dépit de l'affirmation de Tolstoï : « Le soldat est tout dans le combat. » Le seul vrai principe sera toujours celui de Napoléon : le chef est tout.

« Pendant la guerre de Crimée raconte le colonel Ardant du Picq, un jour de grande action, au détour d'un des nombreux remuements de terre qui recouvraient le sol, des soldats de deux partis opposés se trouvèrent inopinément face à face à dix pas. Saisis, ils s'arrêtèrent ; puis comme oubliant leurs fusils, se jetèrent des pierres tout en reculant. »

Un autre épisode analogue et plus récent, est rapporté par le général Yan Hamilton, détaché à l'état-major du général Kuroki pendant la guerre de Mandchourie.

Le général Hamilton visitait la colline emportée d'assaut par le général Okasaki, au combat du Cha-Ho; il engagea la conversation avec un soldat japonais ayant participé à l'attaque. « Ce dernier avoua ne s'être battu ni à coups de fusil, ni à coups de baïonnette, mais à coups de pierres. » Et le général lui en demandant la raison, le soldat répondit que sur le moment ce mode de combat avait paru le plus simple.

Il est incontestable que ces hommes, aussi bien en Mandchourie qu'en Crimée, ont eu un instant d'affolement. Mis brusquement en face les uns des autres, à bout portant, aucun d'eux n'a osé tirer le premier, appréhendant de déterminer par son geste celui de l'adversaire. Ils étaient si près que les balles ne devaient pas manquer leur but, du moins ils se le figuraient ; et pour se distraire de leur fusil, pour distraire l'ennemi du sien, pour occuper le temps et se donner en somme la possibilité de reculer, ils se lançaient des pierres.

A quelle cause attribuer cette défaillance d'hommes éminemment braves? La réponse est facile, elle est contenue dans le récit détaillé des deux combats. Ces soldats, séparés de leur groupe par la furie de l'attaque, se sont trouvés, des deux côtés, privés de leur chef, sans officier pour les enlever. Leur éducation militaire n'a pu triompher de l'effet produit par l'apparition soudaine d'un danger redoutable; brusquement, la mort s'est dressée devant eux ; ils ont été l'homme primitif revenant aux armes primitives. Ils l'ont été durant un



GOGUÉ DIARA ARRIVE A LUI ARRACHER LE CORPS DE SON LIEUTENANT

instant, une minute, le temps qu'une troupe apparût conduite par son chef, et se portant au secours d'un des partis, décidât l'autre à la fuite. Mais cette minute a existé, et cet exemple suffit pour démontrer l'erreur de la théorie de Tolstoï : « Le soldat est tout dans le combat. »

Ce qui est vrai en Europe reste vrai en Afrique.

La bravoure de nos tirailleurs est admirable, est folle ; toutefois, si elle atteint ce paroxysme qui l'élève jusqu'aux sublimes dévouements, c'est grâce à la présence du « blanc ». Les Soudanais sont des hommes, plus près encore de la nature que les Européens ; livrés à eux-mêmes, ils auraient peut-être des retours vers « le caillou » comme les civilisés de Crimée et de Mandchourie.

Cette bravoure de nos noirs est faite d'honneur et de fierté de race, cependant on ne trouverait dans leurs combats, antérieurement à notre domination, aucun de ces actes qui sont la monnaie courante dont ils paient aujourd'hui notre affection.

En 1908, dans la Sassandra, le caporal Gogué Diara, seul avec quelques hommes, cerné, pressé par l'ennemi, arrive à lui arracher le corps de son lieutenant qui vient d'être tué. Il eût certainement abandonné le corps d'un de ses camarades. Un an plus tard, à la Côte d'Ivoire, dans le Baoulé, il faut cinq blessures pour l'arrêter ; il ne tombe qu'après avoir eu la cuisse traversée, le péroné fracturé, et après avoir reçu trois balles dans la jambe et le pied. Son sang bambara est le principal mobile de sa valeur, mais il lutte jusqu'au bout parce qu'il veut être digne du blanc qui le commande et en mériter l'admiration, parce qu'en se battant, il défend la vie de son chef.

Dans ce même Baoulé, pendant l même période de répression, à la prise de Kami, le lieutenant Kaufman demande un homme pour reconnaître une palissade qui semble déserte, mais d'où un moment plus tôt, est partie une fusillade terrible.

Le premier, parmi plusieurs autres, Baba Touré, se présente. Il part, il se dissimule, il rampe à travers la brousse. Le voilà tout près de la palissade. Rien ne bouge. Il avance encore un peu ; il parvient au pied des palanques ; il se soulève, regarde.

Pas un homme. La position est évacuée. A l'instant où il va crier la bonne nouvelle, sa voix s'arrête ; à gauche, à 20 mètres, une tranchée est remplie d'ennemis. Les fusils sont braqués sur lui. Qu'il reste immobile, muet, les indigènes ne tireront pas, afin de ne pas dévoiler leur embuscade. Il n'hésite pas, et pour mieux indiquer à son chef la direction d'où vont partir les balles à son adresse, il met lui-même en joue ceux qui le visent, et tire le premier.

Vingt détonations retentissent, il tombe grièvement blessé. Tout à l'heure les ennemis s'empareront de lui, le mutileront, qu'importe ! Son officier est averti. Et il soulève sa tête au-dessus des herbes pour donner un dernier regard à ceux qu'il a sauvés. Que voit-il ? Le lieutenant vient de commander : En avant ! Il ne s'imagine pas que c'est pour aller à son secours ; il se dit qu'il n'a pas été compris, que son officier va tomber dans l'embuscade ; il doit compléter son renseignement. Rassemblant ses forces, il se dresse, et debout, s'offrant en cible à l'ennemi, avant de retomber, il a le temps de s'écrier :

— Avancez pas, y en a sauvages !

Brave petit tirailleur, à cent cinquante ans de distance, il rééditait le cri sublime : « A moi d'Auvergne, voilà l'ennemi ! »

Il ne connaissait pas d'Assas, il en avait le cœur ! Mais si son lieutenant n'avait pas été là, aurait il jeté son cri d'alarme ?

La France pour lui, c'est l'officier qui a su se faire aimer en même temps que se faire admirer. Le drapeau de nos tirailleurs, c'est celui de leur officier, c'est leur officier lui-même.

La Retraite de Zinder

Le Tchad ! Nom magique, fascinateur ! Qui n'a rêvé du lac inconnu au centre de l'Afrique ?

Le Tchad ! Pendant longtemps il a brillé devant les yeux à la façon des mirages évanouis avant d'être touchés ! Il semblait même à l'explorateur, lorsque ces mirages se levaient sur sa route, qu'ils avaient été lancés par le grand lac dont ils devaient être un reflet ; ils disparaissaient, renaissaient et reculaient sans cesse pour l'attirer vers l'eau mystérieuse.

Le Tchad ! Le colonel Monteil le vit en 1893. Son retour fut celui d'un vainqueur. Le Tchad n'était plus inaccessible. Vers lui convergèrent, alors, toutes les expéditions, il devint le point de jonction désigné entre nos possessions du Congo, de l'Algérie et du Soudan. En 1898, il fut atteint sur sa rive orientale par le lieutenant Gentil parti

du Congo; la même année, deux missions se mettaient en route de l'Algérie et du Soudan pour y arriver, l'une par le Nord, l'autre par l'Ouest. La première, celle de Foureau-Lamy était une véritable colonne, la deuxième, celle du capitaine Cazemajou comptait seulement quelques hommes.

Le capitaine Cazemajou avait, en effet, quitté Say, n'emmenant avec lui que 18 tirailleurs et l'interprète Olive.

Cette escorte était suffisante pour traverser l'Afrique; le colonel Monteil l'avait prouvé. Toutefois, une mission ne réussit dans de semblables conditions que par la diplomatie, l'habileté de son chef. Il faut connaître à fond le caractère des noirs, ne pas faire une faute, ne pas commettre une imprudence. Le capitaine Binger, lui aussi, en 1887 était allé presque sans escorte du Soudan à la Côte d'Ivoire; en 1893, le capitaine Marchand avait réalisé le même exploit, en sens inverse et par une autre route; mais Monteil, Binger et Marchand étaient des spécialistes de l'Afrique. Le capitaine Cazemajou ignorait le Soudan, il y venait pour la première fois, son entreprise était hasardeuse.

Jusqu'à la région de Demaghara, il ne rencontre aucune difficulté. Dans ce pays, il est même bien accueilli par les Haoussas, intelligents, commerçants, et d'un naturel assez pacifique. Pourtant des bruits alarmants circulent; on lui dit de se méfier du sultan Ahmadou, peu disposé à le laisser passer.

Il ne s'inquiète pas de ces racontars et poursuit sa route.

L'hivernage n'est pas encore commencé, les herbes sont desséchées par le soleil ou brûlées par les indigènes, mais le pays est riche. Autour des villages, les terres sont défrichées; champs de mil, champs de cotonniers attendent les premières pluies pour reverdir. Chaque jour, à l'étape, les vivres sont abondants; et chaque soir Cazemajou s'endort confiant dans le lendemain.

Le 4 mai, il arrive en vue de Zinder. La grande cité noire du Sahara se profile sur l'horizon. Au-dessus des hautes murailles se dressent les minarets de ses mosquées, les toits de ses palais; çà et là quelques arbres émergent, une masse imposante et sombre domine cet ensemble confus, c'est une colline de rochers enfermée dans la ville. Le soleil est déjà bas, ses rayons obliques illuminent les faîtes et découpent sur le ciel les contours des édifices, au pied desquels l'enceinte forme un ourlet d'ombre.

Quelques cavaliers venus au-devant de la colonne caracolent, le burnous flottant; ils ont apporté à Cazemajou l'invitation à camper hors de la ville, lui seul sera admis auprès du sultan.

Sur un mamelon, à 1.200 mètres de Zinder, le capitaine installe le bivouac; il est trop tard pour rendre visite le soir même au sultan Ahmadou.

Déjà, dans le crépuscule, les maisons s'aplatissent, se nivellent, ne forment plus qu'un pêle-mêle, une confusion de cubes lourds, de blocs blanchâtres, à peine estompés sur l'étendue de la brousse, tout se fond dans l'air gris; les cavaliers au burnous flottant ont franchi les murs de la ville, la plaine est silencieuse.

Au cours de la soirée, le capitaine Cazemajou se félicite de la prise de contact avec Zinder : le sultan n'a pas les mauvaises intentions qu'on lui prêtait; s'il avait voulu arrêter la mission, il l'aurait attaquée immédiatement; il ne tient pas à ce que les tirailleurs pénètrent dans la ville, rien n'est plus naturel, il craint d'effrayer la population, peut-être de se donner une apparence de soumission aux blancs.

L'interprète ne répond rien à ces hypothèses. Son regard se porte des tirailleurs, accroupis devant un feu, à la sentinelle qui veille en avant du campement, et ce regard traduit clairement la crainte d'une attaque. Le capitaine trouve son compagnon trop pessimiste. Néanmoins il appelle le sergent Samba Taraoré et lui fait des recommandations pour la nuit. Celui-ci hoche la tête :

— Mon capitaine, ces gens-là y a pas bons!

Le caporal Kouby-Keïta, avec la familiarité des tirailleurs, résultat de leur confiance et de leur affection, s'est approché, et appuie l'affirmation du sergent :

— Ces gens-là y a pas bons. Toi n'as pas besoin de voir le sultan demain.

Cazemajou hausse les épaules :

— Et pourquoi?

— Ça, manière de sauvages pour te prendre.

Samba et Kouby-Keïta insistent : ils ont entendu parler chez les Haoussas, ils savent que le sultan ne veut pas permettre aux blancs de passer chez lui. Zinder est la plus grande ville du Soudan, elle renferme des richesses incalculables pour le pays, des maisons qui sont des palais; c'est ici que se concentre tout le commerce des caravanes venues du Nord; Ahmadou ne serait plus le sultan tout-puissant s'il n'em-

pêchait les Européens de fouler sa terre ; il perdrait son nom, il perdrait sa fortune.

Cazemajou ne se laisse pas influencer par ces paroles. Certes, cette ville est importante, elle doit compter au moins 10.000 âmes. Son enceinte crénelée a plus de 5 kilomètres de tour, et ce qu'on rapporte de sa richesse est probablement exact ; mais tous les voyageurs ont rencontré sur leur chemin des cités, sinon aussi florissantes, du moins aussi puissantes : Binger est entré à Kong, Monteil à Kouka, le lieutenant de vaisseau Boiteux avec 6 Européens et 12 tirailleurs a pris Tombouctou ! Pourquoi suspecter la bonne foi du Sultan ? Si celui-ci est encore indécis, un coup d'audace lui en imposera.

Le jour se lève ; nulle attaque n'a troublé la nuit ; Cazemajou, heureux et confiant, regarde le vent dissiper les nuées matinales, les minarets sortir de l'ombre, la ligne des toits se préciser et mettre sur l'horizon des dentelures ; il aspire cette odeur un peu âcre exhalée par les herbes brûlées que la nuit a mouillées de rosée, cette odeur caractéristique de l'aurore africaine, et qui reste, pour ceux qui l'ont connue, l'odeur évocatrice de la brousse, l'odeur de l'Afrique.

La ville à contre-jour n'est encore qu'un amas d'ombre ; elle se détache comme un flot noirâtre sur la mer ensoleillée des champs environnants ; elle semble dormir encore. Pourtant, les portes se sont ouvertes, les cavaliers de la veille galopent vers le campement ; ils viennent chercher le chef de la mission.

Le sergent Samba Taraoré fait prendre les armes à l'escorte ; il s'approche du capitaine et renouvelle sa prière :

— Mon capitaine, toi n'as pas besoin d'aller là-bas.

Cazemajou fait signe à l'interprète Olive et se dispose à accompagner les envoyés d'Ahmadou. Samba est toujours devant lui.

— Alors, mon capitaine, tous les tirailleurs y a partir avec toi.

Cazemajou lui donne l'ordre de l'attendre ; avec l'interprète, il descend vers la ville.

Du sommet du mamelon, Samba et le caporal Kouby-Keïta, l'arme au pied, liés au convoi par la consigne, regardent s'éloigner leur officier. Le capitaine approche du grand tata, il franchit la porte, on ne le voit plus... Samba et Kouby demeurent les yeux fixés sur cette tache sombre qui dans le mur marque l'entrée de Zinder.

Tout à coup ils tressaillent ; là-bas, des cris s'élèvent. Est-ce que ce sont des acclamations en l'honneur des blancs ? N'entend-on pas au milieu de ces cris la voix du capitaine ?

Maintenant des hurlements passent pardessus l'enceinte. Ces hurlements ont un accent de triomphe. Et voilà des cavaliers qui se précipitent, clamant leur victoire : les blancs sont morts ; que leurs hommes s'en aillent.

Le sergent ne peut douter de la vérité de cette nouvelle. C'est bien l'appel de son officier qui tout à l'heure est venu jusqu'à lui !

A peine entré, dans la ville, Cazemajou a été assommé à coups de bâtons avec son interprète.

Le capitaine est tué, mais les tirailleurs n'abandonnent pas leur chef, même quand il est mort. Il leur faut le corps de leur officier. Sans hésiter Samba Taraoré dit au caporal Kouby-Keïta de garder le campement, et avec un homme il se dirige vers Zinder. Saisi aussitôt et conduit devant le sultan, il exige de lui les cadavres de ses chefs. Ahmadou dans un éclat de rire ordonne d'enchaîner les audacieux.

Près du convoi, le caporal attend toujours le retour du sergent. Il devine que Samba est prisonnier. A son tour de prendre le commandement. Sur son ordre les tirailleurs construisent un retranchement ; en quelques minutes des abris sont creusés, les ballots du convoi renforcent les parapets, forment des barricades. En face des murailles de Zinder, hautes de huit mètres, abritant des centaines de guerriers, se dessine sur la colline, comme un trait d'ombre, la ligne mince de la tranchée des 16 tirailleurs.

Kouby-Keïta n'a pas l'intention de s'en tenir à la défensive, de rester inactif, il veut son sergent et les corps de ses officiers.

Dans les indigènes du convoi, il choisit un interprète et l'envoie porter son ultimatum au sultan : « Si les prisonniers ne sont pas rendus immédiatement, *il prendra et brûlera Zinder.* »

Ahmadou est bon prince, il n'en veut pas à ces noirs ; la sommation qu'il reçoit lui semble tellement bouffonne qu'il ne peut se fâcher. Même, la grandeur du geste de ce petit tirailleur ne lui échappe pas ; il n'y voit pas de l'impudence, mais seulement une présomption folle ; lequel parmi ses chefs oserait avoir une pareille témérité ? Il arrête ses guerriers, prêts à venger l'offense et se contente de ne rien répondre. Ce silence est une nouvelle insulte pour Kouby-

Keïta. Il attend la nuit ; et lorsque tous les bruits ont cessé, à la tête d'une patrouille, il s'avance vers Zinder. Les hommes portent des bottes de paille et des perches, lui-même tient un tison à la main.

Les palais et les maisons du centre de la ville ont des toits plats en terre battue, mais près de l'enceinte, les cases des faubourgs sont recouvertes de chaume; Kouby l'a remarqué ; il ne peut enfoncer la grande porte du tata ; à l'aide des perches dont il s'est muni, il fera tomber des torches enflammées sur les paillottes. Il se dissimule ; l'ennemi a peut être une sentinelle sur la colline des rochers dominant la ville ; il se glisse sous les murs, parvient à l'endroit qu'il s'est fixé, et rapidement exécute son plan.

Illuminé par les flammes qui s'élèvent, crépitent, tendent un voile de feu sur les palais de Zinder, Kouby-Keïta, calme, suivi de sa patrouille en ordre, regagne son campement. Et la population réveillée en sursaut, sortie affolée de la ville, contemple, terrifiée, ces cinq hommes qui montent la pente de la colline d'un pas égal sans même tourner la tête.

Au lever du jour le sergent Samba et le tirailleur étaient remis en liberté. Mais le sultan rendait ces deux hommes parce qu'il les voulait tous ; il voulait ces guerriers que rien ne pouvait effrayer. Il les paierait ce qu'ils demanderaient. Il comprenait que par la force il ne les prendrait pas vivants.

Les cavaliers, en ramenant le sergent, firent part aux tirailleurs des offres de leur maître.

Samba n'a pas besoin de consulter ses hommes, tous ont bondi sous l'outrage :

— Nous ne sommes pas à vendre, rendez-nous le corps de nos chefs !

Les cavaliers rentrent à Zinder et rapportent au sultan la réponse des tirailleurs.

La journée se passe. Les portes de Zinder restent fermées. Le lendemain elles ne se rouvrent pas. En vain, derrière son retranchement, la petite phalange attend les cadavres des blancs.

Le soir, Kouby Keïta sur un autre point de la ville renouvelle son exploit de la veille ; de nouveau les flammes s'élèvent sur Zinder. Cette fois, c'en est trop ! Le sultan est à bout de patience. Puisque ces hommes sont assez fous pour le braver, qu'ils meurent. Au matin, ses guerriers marchent contre le campement.

Le sergent les laisse approcher ; à 500 mètres il commande le feu ; cette foule hurlante va connaître ce que peuvent les armes des blancs ! Chaque feu de salve fauche la cohue, y ouvre une brèche, l'éventre, chaque balle traverse plusieurs hommes. L'ennemi s'arrête, il ne crie plus ; le silence s'est fait devant cette ligne d'éclairs d'où jaillissent des gerbes de plomb mortelles ; et tout à coup, pris de panique, les soldats d'Ahmadou se dispersent, détalent vers la ville. Quelques cavaliers galopent encore çà et là, mais ils suivent le mouvement et s'engouffrent dans Zinder.

Samba Taraoré s'est avancé, et dans la plaine déserte, au milieu des cadavres, au pied de la muraille, il répète encore une fois :

— Rends-nous les corps de nos chefs.

Tout l'après-midi, les tirailleurs attendent un nouvel assaut ; la grande porte de fer ne se rouvre pas.

La nuit est venue. Zinder semble une ville morte. La petite troupe pourrait facilement battre en retraite ; elle n'y songe pas : les cadavres des blancs sont là ; l'honneur et le devoir commandent de ne pas les abandonner.

Samba et Kouby se relaient pour veiller. Le sergent vient de prendre le quart ; il contemple ces murailles noyées dans l'obscurité : comment les renverser ? Il n'a pas de canon ! Evidemment les sauvages ont peur, ils n'osent pas attaquer ; ils resteront derrière leurs remparts sans offrir le combat, espérant que les tirailleurs lassés se retireront. Le front têtu de Samba se plisse, ses balafres de Bambara, de chaque côté des joues, se creusent sous l'effort de la colère et de la volonté. Non, ses tirailleurs ne s'en iront pas ! Ils assiégeront la ville. Assiéger la ville ?... Zinder a des vivres pour longtemps ! pour plus longtemps peut-être que les tirailleurs !...

Tout à coup la figure de Samba s'illumine : là-bas, dans une dépression du terrain, sont les puits où s'alimente l'ennemi Il ne peut le réduire ni par la force, ni par la famine, il le réduira par la soif.

Dès l'aube, avec une partie des tirailleurs, il occupe les puits ; Kouby-Keïta garde le camp.

Au matin, quelques indigènes sortent furtivement et se dirigent vers les points d'eau. Une décharge les accueille. Ceux qui n'ont pas été couchés par la salve s'enfuient terrifiés ; la ville se referme, et le calme s'étend de nouveau sur la plaine.

La journée s'écoule. Pas un homme ne se risque hors des murs.

Une fois, deux fois, le soleil se lève; chaque jour il éclaire les dix-huit tirailleurs montant la garde devant la forteresse qu'ils ont plongée dans la stupeur et dans l'effroi, la forteresse où reposent leurs chefs, immobile et silencieuse comme une tombe.

Pourtant, le quatrième jour, les réserves d'eau de Zinder sont épuisées. Une sourde rumeur s'élève au-dessus des murs, un grondement de bêtes affolées qui se préparent à mordre; bientôt la cité entière hurle par des milliers de bouches; il faut boire! Les tam-tams et les trompes de guerre retentissent; Samba et Kouby se préparent au combat.

Dans l'après-midi, les portes s'ouvrent. Une nuée de guerriers se précipite vers les points d'eau; une grêle de chevrotines, une nuée de flèches, s'abattent sur le sergent et ses tirailleurs. Calme, Samba commande le feu. En vain les premiers rangs ennemis s'écroulent sous les balles, la horde altérée piétine les corps, se rue sur les défenses derrière lesquelles le sergent tente de résister. La retraite va lui être coupée. Les sauvages sont trop!

Mais Kouby-Keïta est prêt à la contre-attaque. Du haut de la colline, il tombe sur le flanc des assaillants. Les détonations partent à bout portant, les flammes des fusils brûlent les faces; les baïonnettes luisent... Samba est dégagé; les tirailleurs reculent sur le campement, face à l'adversaire.

Les soldats d'Ahmadou, après un moment de surprise, sont enlevés de nouveau par le son des tam-tams et le mugissement des trompes, ils s'élancent à l'assaut du retranchement où se sont affaissés le caporal et deux hommes que leurs camarades ont soutenus jusque-là. Kouby-Keïta est blessé à mort.

Encore une fois la vague est repoussée. Autour du mamelon, tenus en respect, les ennemis se dispersent, ils tirent abrités. Leurs balles parviennent à peine jusqu'au but, mais les assiégés ne sont plus que dix! Cinq nouveaux blessés gisent à terre. Ils ont fait le coup de feu tant qu'ils ont eu des forces, maintenant ils ont donné leurs cartouches aux survivants; les dernières cartouches! car les munitions vont manquer.

Enfin la nuit arrive; le suaire des ténèbres recouvre les cadavres de Kouby-Keïta et de deux tirailleurs

Le sergent comprend qu'il ne peut plus résister. Il est impuissant contre le nombre! Il a fait son devoir, il a maintenant celui de sauver ceux qui vivent encore, et de regagner le premier poste « afin de rendre compte », comme il le dit plus tard.

Silencieusement, il donne les ordres de départ et forme son convoi; l'ennemi garde le corps des chefs, il ne lui laissera pas d'autres trophées; il emporte ses morts et ses blessés.

L'ombre protège sa retraite. Grâce à l'obscurité, à coups de baïonnette, dans la rage qui triple les forces, il réussit à crever le cercle des soldats d'Ahmadou.

Cependant, sur ses pas résonnent les appels de ceux qui le poursuivent. Au jour, il doit leur faire tête, et recommencer à se battre. Autour de lui se serre la glorieuse phalange dont chaque jour les rangs s'éclaircissent, mais les survivants, épuisés, les yeux brillants de fièvre, retrouvent des forces pour tenir à distance la meute qui les harcèle, sans oser les approcher, attendant de les voir tomber.

Cette poursuite dura plusieurs jours; quand le sergent Samba Taraoré parvint au premier poste français, sur les dix-huit tirailleurs, escorte du capitaine Cazemajou, six avaient été tués et huit étaient blessés.

La mort du lieutenant Maritz.

La lune resplendit, sa clarté inonde la brousse et fleurit de blanc, l'extrémité des branches. Sur le sentier qui se détache comme une traînée d'un gris clair entre les herbes plus sombres, les tirailleurs vont silencieux, la fraîcheur de la nuit les rend légers, et surtout la pensée du combat vers lequel leur officier les conduit

Le lieutenant Maritz marche en tête; il s'est mis en route, le soleil couché, pour surprendre à l'aurore un rassemblement de sofas signalé près de la frontière de Sierra-Leone, au village de Wyma. Ces sofas cherchent sans doute à rallier Samory dont ils ont été séparés Hypothèse vraisemblable, car le colonel Combes (1) vient d'opérer simultanément dans la vallée du Milo et dans celle du Haut-Niger. Le colonel a refoulé Samory vers l'Est, du Milo sur le Bani, et les colonnes volantes des capitaines Briquelot et Dargelos ont rejeté Kémoko Bilali, un

(1) Le colonel Combes dirigeait la colonne de 1893, qui suivit la première colonne contre Samory commandée par le colonel Humbert en 1892.



IL EMPORTE SES MORTS ET SES BLESSÉS.

des lieutenants de l'Almamy, des sources du Niger vers le territoire britannique de Sierra-Leone. Les bandes dispersées se sont reformées dans ce dernier pays, non sans y exercer de nombreux pillages, et les Anglais s'efforcent de les repousser chez nous. Pris entre les deux lignes de postes anglais et français, Kémoko Bilali essaye sans doute de fuir vers le Bani.

Le lieutenant Maritz a résolu de lui couper la retraite. Il n'a que trente tirailleurs, mais il sait ce qu'ils valent, et il escompte l'effet assuré d'une surprise, au lever du jour, sur des sofas mal gardés. Un fort contingent d'indigènes malinkés l'accompagne, toutefois il ne compte pas sur eux ; ils serviront peut-être dans la poursuite, ils se tiendront sûrement à distance au moment de l'attaque. Cette foule qui, instruite, encadrée, serait brave, manque de chefs, en a conscience et comprend sa faiblesse ; elle envisage moins le combat que son résultat, le pillage.

La lune peu à peu a disparu, sa lueur blanche agonise dans l'ombre, le sentier est à peine visible, les arbres sont maintenant des taches noires, l'enveloppement de la nuit est plus mystérieux, le calme plus recueilli. Cette paix n'est troublée que par le glissement des pieds sur le sol, parfois un pas plus relevé fait claquer une sandale. Au passage d'un ruisseau, le clapotis de l'eau piétinée met dans l'air un bruit de pluie, qui grandit et devient un roulement de torrent, lorsque, derrière les tirailleurs, les Malinkés traversent pressés, en désordre.

Maritz, paisible, résolu, l'esprit tendu vers le but, prêt à commander, est agité seulement par cette passion qui aux heures d'action n'est ni l'ambition, ni l'amour de la gloire, mais l'amour de la lutte, l'amour du danger. Le nombre d'ennemis qu'il va rencontrer ne l'inquiète pas, il est suivi par trente hommes, avides eux aussi de danger, et qui se reposent sur leur chef, décidés à obéir, à n'être que l'arme au service de celui qui pense pour eux, une arme terrible dont la force est décuplée par l'ardeur et la confiance.

Vers 5 heures les premières lueurs éclaircissent la nuit ; le guide s'arrête : Wyma est là.

Maritz s'avance pour examiner la position. Une ligne d'arbres, encore indistincte dans l'obscurité, barre l'espace comme un rempart d'ombre ; derrière, il distingue le point brillant d'un feu près de s'éteindre. Le campement des sofas est invisible, mais son emplacement est indiqué par la brousse abattue sur une surface de 30 mètres ; les branches coupées ont été utilisées pour former des abatis. Cette précaution n'a rien d'étonnant, toutes les fois qu'ils en ont le temps, les sofas se retranchent.

Le bivouac est endormi, il faut attaquer. D'un bond, sur un signe de leur chef, les tirailleurs franchissent l'espace débroussé. Une sentinelle ennemie se dresse devant eux, terrifiée, d'un coup de revolver Maritz l'étend raide morte.

L'alarme est donnée. L'ennemi court aux armes ; en même temps l'élan de l'assaut est brisé par les abatis ; la surprise n'est plus possible. Maritz commande le feu, un feu rapide, terrible, à 50 mètres.

Les sofas ripostent ; des détonations claquent, dispersées d'abord, puis le feu s'étend sur le front. Une double ligne d'éclairs illumine le brouillard bleuâtre que le soleil dissipera dans quelques minutes.

Maritz est étonné de la rapidité avec laquelle l'ennemi s'est ressaisi et lui a fait face, manœuvrant comme une troupe réellement commandée. L'affaire sera dure, mais il peut demander tous les efforts à ses hommes.

Une balle l'atteint. Il reste à son poste, il n'a pas d'officier pour le remplacer.

Cependant l'action traîne en longueur. De ses trente braves, plusieurs sont déjà hors de combat ; il faut en finir et arriver à l'assaut. Les tirailleurs sont parvenus à gagner du terrain à travers les abatis ; Maritz veut commander à la baïonnette ; il reçoit une deuxième balle. En avant tout de même... une troisième balle le traverse et le couche à terre ; deux hommes l'emportent en arrière. Il se sent frappé mortellement ; il va abandonner ses tirailleurs.. avant, du moins, il verra leur victoire. Il appelle le sergent :

— Dirige l'assaut.

Puisqu'il ne peut plus commander, qu'on lui donne le fusil d'un mort. Adossé au tronc d'un arbre, il se prépare à tirer.

Subitement le soleil se lève. Dans les ombres qui se meuvent là-bas, derrière les abatis, et sur lesquelles les tirailleurs se disposent à se lancer, Maritz distingue des figures... il lui semble que ces ombres portent un uniforme... que des baïonnettes brillent au bout des fusils... Est-ce la fièvre qui trouble sa vue? Mais le vêtement clair de ce chef qu'il vise n'est pas un boubou... Ce chef n'est pas un noir, c'est un Européen! Ces ennemis ne sont pas des sofas... On l'a trompé!

Un suprême effort le soulève pour commander : « Cessez le feu ! En retraite ! »

Les tirailleurs n'ont pas compris, cependant ils ont obéi.

dont dix-huit grièvement blessés, mais ils ont enlevé les cadavres des dix tués qui, devant leur officier, forment un rempart ; morts, ses hommes le défendent encore.



Il salue la mort.

Autour de leur lieutenant, farouches, prêts à le défendre de leurs baïonnettes puisqu'il a interdit de tirer, ils reçoivent sans bouger les dernières balles de l'ennemi.

Sur trente, ils ne sont plus que vingt,

Bientôt, ceux qu'on a dit à Maritz être des sofas, suspendent leur tir. Etonnés du recul subit des assaillants, après la furie de leur offensive, sans que leur retraite ait été protégée par un seul coup de fusil, ils

pensent que des adversaires aussi redoutables se sont dérobés pour attaquer sur un autre point. Une compagnie se lance à leur poursuite.

A cent mètres, elle se trouve en présence de tirailleurs, baïonnette au canon, retenus à grand'peine par un officier mourant... Celui qui commande arrête brusquement ses hommes. Lui aussi croyait avoir affaire à des sofas... il reconnaît des Français; il s'attendait à rencontrer une troupe nombreuse... il a devant lui vingt hommes, dont quelques uns seulement peuvent se soutenir. Il s'approche et salue l'héroïsme et la mort. C'est un Anglais!

Le gouverneur de Sierra-Leone, inquiet des brigandages commis par les bandes de Kemoko-Bilali sur son territoire, avait envoyé contre elles une expédition commandée par le colonel Ellis. Cette colonne comptait, en outre des détachements de police de la frontière, quatre cents hommes du régiment de West India, envoyés d'Angleterre. C'est sur ces cinq ou six cents hommes que les trente tirailleurs de Maritz se précipitaient à la baïonnette.

Trente hommes, contre six cents! car les auxiliaires dès le début de l'action avaient disparu. Et ces trente hommes avaient forcé toute la colonne anglaise à prendre les armes, à se déployer; ces trente hommes avaient tué quatre officiers! et combien de soldats? les rapports ne l'ont pas dit. Ces trente hommes avaient attaqué avec une telle force qu'un officier anglais écrivait :

« En moins de deux minutes, les coups de feu devinrent si rapides que je ne pouvais pas entendre ma propre voix, alors que je criais de toutes mes forces. Je pris mon revolver, et je courus au feu, étonné de la rapidité avec laquelle l'ennemi nous fusillait. En passant je vis le pauvre Liston étendu mort. Le capitaine Lendy était également tué... »

Si les abatis n'avaient pas arrêté l'élan de ces trente hommes, les réduisant à tirer, les empêchant de se jeter sur le camp à la baïonnette, combien de morts cette terrible erreur eût-elle coûté à la colonne Ellis? Quel eût été le résultat de cette surprise?

Chacun des deux adversaires s'était cru sur un terrain appartenant à sa nation, car la question de délimitation commune au Soudan et à Sierra-Leone avait été maintes fois agitée, mais aucun accord n'était intervenu.

Transporté au camp attaqué par lui, Maritz y reçut en vain tous les soins que lui prodiguèrent les médecins anglais. Il vécut encore quelques heures; assez, pour exprimer sa douleur de la triste méprise qu'un faux renseignement lui avait fait commettre.

A côté des corps des officiers anglais fut déposé celui de Maritz, et sur leurs tombes des salves furent tirées.

Près d'eux dorment ensemble tirailleurs soudanais et tirailleurs du West India, inhumés avec tous les honneurs militaires.

Le combat d'Achorat.

L'Azalay, la grande caravane transsaharienne, le train du désert, va passer.

Tous les ans, pendant les mois les moins chauds, les Azalays partent de Tombouctou pour se rendre à Taoudenni, le pays du sel. Chargées de vivres de toutes sortes, mil, riz, karité, manioc, noix de kola, poteries et calebasses, approvisionnées de tissus soudanais, pagnes de Ségou et couvertures de Macina, récoltant sur leur passage les troupeaux des nomades, elles vont porter la vie au centre du Sahara. Elles y prennent en échange le précieux sel extrait des mines sous forme de plaques longues de 1 m 20, larges de 0 m 40, et semblables à de grandes plaques de marbre; le précieux sel que les pirogues de Tombouctou distribueront ensuite dans tous les ports du Niger et de ses affluents, d'où il se répandra à travers le Soudan par des convois d'ânes, de bœufs ou de porteurs.

Taoudenni, disent les indigènes, est un nom composé de trois mots arabes : *Ta ou denni*, charge et cours.

Ce jeu de mots pourrait être justifié par la valeur du sel inappréciable dans toutes les régions qui en sont dépourvues. La barre qui pèse de 30 à 35 kilos et vaut déjà 30 francs à Tombouctou se vend jusqu'à 70 et 80 francs aux environs du Tchad. « Emporte ces barres de sel, et va vers ceux qui les attendent et les achèteront au poids de l'or! »

La traduction arabe s'expliquerait aussi par la pauvreté, l'aridité de Taoudenni : Charge, et quitte ce triste séjour où les dunes de sable gris sont tellement dépourvues de toute trace de terre, de toute végétation, que les maisons construites en blocs de sel sont recouvertes de peaux de chameau, et que les habitants vivent uniquement des dattes du Maroc ou des grains du Soudan.

Mais le véritable sens paraît être donné par le danger toujours présent sur la route

de Taoudenni : Prends et cours, afin d'échapper aux pillards marocains et tripolitains, toujours en quête de caravanes à détrousser, de troupeaux et de chameaux à voler.

Dans ces parages, en effet, les caravanes, avant notre occupation, étaient constamment la proie des rezzous. Aujourd'hui, si nous n'avons pu encore supprimer ces bandes, qui sont parfois de véritables expéditions, du moins, nous en surveillons la formation, et les escortes fournies assurent la sécurité des convois.

Au mois de novembre 1909, l'Azalay était parvenue à Araouan, à peu près à moitié route de Tombouctou et de Taoudenni; le 14, la compagnie du capitaine Grosdemange se préparait à la précéder.

Dans la soirée, un courrier rapide envoyé du Nord par le chef du Bou-Djebiha annonça qu'un fort rezzou venu du Tafilalet se trouvait dans le Nord-Est.

Le renseignement manquait de précision, il pouvait n'être qu'une ruse de pillards essayant de détourner l'escorte de la protection immédiate de l'Azalay, car le bruit courait également de la présence d'un autre rezzou dans l'Ouest. Les dispositions prises par le capitaine ne furent pas modifiées. Le 16, à 9 heures du matin, 3 sections de la compagnie, 71 méharistes, partaient vers Taoudenni, une section restait à Araouan, à la garde du poste et des animaux au pâturage, prête à marcher lorsque la caravane s'ébranlerait à son tour.

Le long de la route, les courriers se succèdent; le rezzou existe, sa direction se précise, le capitaine reconnaît la nécessité d'en purger la région. Des traces ont été relevées dans l'Est, au puits d'Anefis, il décide de s'y porter.

La poursuite d'un rezzou marocain dans le Sahara, c'est une chasse donnée à des voleurs, à des assassins, mais à des hommes braves, qui sont des guerriers plus nombreux et aussi bien armés que leurs poursuivants. C'est une chasse à travers une immensité aride, tantôt au milieu de dunes mouvantes, tantôt en terrain plat, monotone, recouvert de gravier et de cailloux roulés, tantôt sur un plateau largement ondulé, auquel succèdent des collines rocheuses coupées de ravins aux pentes rapides; il arrive même que les collines se transforment en montagnes, car l'immense Sahara n'est pas seulement une mer de sable. Et cette chasse de puits à puits, commencée sur des renseignements vagues, se continue sur des indices plus vagues encore. Le dire d'un habitant oriente les méharistes vers un point d'eau; là ils découvrent des traces déjà anciennes qu'il faut interpréter, dont ils déduisent la race des anciens occupants, leur nombre, les prises qu'ils ont déjà faites. De quel côté l'ennemi s'est-il échappé? La piste effacée par le vent, ou invisible sur les rochers, est aussitôt recoupée par des patrouilles lancées dans toutes les directions. Et la course reprend. Le rezzou se sent menacé, il cherche à donner le change à ceux qui le poursuivent, il presse sa marche, mais les troupeaux qu'il a razziés l'alourdissent. De leur côté, les méharistes ne peuvent se passer d'un convoi, et quelle que soit leur hâte, eux aussi sont ralentis.

Pourtant ils se rapprochent des pillards, les indices deviennent plus fréquents; enfin les traces apparaissent, nettes, fraîches, c'est l'hallali courant, puis c'est la « vue »; l'ennemi fait tête, c'est le combat.

Le 20 novembre, le capitaine Grosdemange s'était porté de Bou-Djebiha sur le puits d'Anefis. Il y arrive le 21 à 1 heure de l'après-midi, ayant couvert 85 kilomètres. Des indigènes affirment avoir vu le rezzou; mais d'après les uns, celui-ci ne possède que des montures ruinées, une trentaine d'ânes, et se déplace lentement; suivant les autres, il est monté sur des chameaux nombreux et vigoureux.

La compagnie reprend sa course; elle se dirige au Nord-Ouest vers le puits d'In Etissam, à 145 kilomètres. Elle l'atteint en trois étapes.

Autour du puits les traces abondent. Plus de doute, le rezzou est passé là. Des chameaux ont été « baraqués » (1) à l'intérieur d'un carré dont les côtés sont marqués par les cendres de 20 feux et des os de mouton. Il y a des empreintes d'ânes et de bœufs, des morceaux de sangles en poils de chameau, des débris de selles recouverts d'une peau comme seuls en emploient les hommes du Tafilalet. Ces traces ne remontent pas à plus de deux jours.

Aux environs, une patrouille a découvert la piste au milieu d'un campement targui qui vient d'être razzié; elle obtient des renseignements. Le rezzou compte au moins 100 fusils à tir rapide, il entraîne 100 chameaux de prise, 200 ânes, il va vers

(1) Expression qui désigne la façon dont les chameaux entravés sont parqués.

les puits d'Ali-Badan à 80 kilomètres, un Beraber est à sa tête.

En chasse ! A 6 heures du soir, le 25, les tirailleurs repartent ; ils sont arrivés à une heure de l'après-midi, mais on n'a pas le loisir de se reposer, on mangera et on dormira plus tard. Un guide indique un raccourci. Le chemin est mauvais, à cause des lignes de dunes à traverser. N'importe, il faut gagner du temps. Vingt-quatre heures après, la compagnie retrouve la piste qu'elle avait abandonnée. Les traces datent de la veille.

A dix heures du soir, le guide déclare que les puits sont proches. Le capitaine arrête la colonne, fait baraquer les chameaux et désigne une section de garde. Avec deux sections il part à pied. Mais il est encore à 17 kilomètres du but ; le guide a commis une erreur. En trois heures la distance est franchie ; cette fois, voilà les puits. A la baïonnette !

Les tirailleurs donnent dans le vide ; le rezzou a déjà disparu.

Le lendemain 27, la poursuite recommence. Maintenant on suit facilement les traces des Berabers. Cependant à minuit on les perd. A 4 heures du matin, les tirailleurs bivouaquent.

Dans la matinée le capitaine fait rechercher la piste, l'après-midi la voie est retrouvée : en avant !

A 2 heures du matin, on approche du puits d'Achorat. Un feu brille à 800 mètres de la colonne ; c'est le rezzou. Il faut agir rapidement.

Le convoi est assez loin derrière avec ses 13 hommes d'escorte ; il n'est pas possible de l'attendre.

Le capitaine laisse 12 hommes auprès des chameaux de selle baraqués, et divise les 45 tirailleurs restants en deux sections : la première sous le commandement de l'adjudant Rossi, la deuxième sous celui du lieutenant Morel. Chaque homme porte 250 cartouches, mais défense formelle de tirer est faite ; on attaquera à la baïonnette.

Encore une fois les tirailleurs rencontrent le vide. Mais à 500 mètres, au Nord, d'autres feux apparaissent ; celui que les sections ont trouvé désert a dû être allumé par un petit poste placé en avant du bivouac pour le protéger. Depuis quand est-il abandonné ? L'arrivée des méharistes a-t-elle été signalée ? Les Berabers sont-ils sur la défensive ? ou, se croyant gardés, dorment-ils ?

Là-bas, autour des lueurs indiquant le campement, rien ne bouge.

Le capitaine donne le signal ; la deuxième section se dirige sur le feu de gauche, la première sur celui de droite, un caporal et quatre hommes assurent la liaison avec le convoi. Quarante tirailleurs marchent sur le rezzou évalué à plus de cent fusils.

D'un bond le lieutenant Morel est sur un groupe de dix hommes endormis. Les baïonnettes les clouent à terre ; mais des cris ont jeté l'alarme. Deux groupes en retrait, abrités derrière leurs chameaux et une ligne de charges, ouvrent le feu. « En avant ! A la baïonnette ! » Les tirailleurs foncent sur les éclairs qui cinglent la nuit ; leur élan est brisé par les animaux couchés et les bagages entassés devant l'ennemi. Quatre tirailleurs sont tués, plusieurs blessés. Une balle troue le casque du capitaine, une autre son pantalon. Le lieutenant veut pénétrer dans le retranchement ; en un instant, il est cerné. Ali Bokou se précipite devant lui, sa baïonnette plonge dans les poitrines, élargit le cercle des agresseurs... Son officier est dégagé. Alors il se couche aux pieds du lieutenant, lui tend son fusil et ses cartouches. Il est blessé à mort.

Le lieutenant Morel, grâce à l'obscurité, parvient à reculer et à se reformer pour soutenir la section de droite près de succomber sous le nombre.

L'adjudant Rossi a été accueilli par une violente décharge ; il y a répondu par le commandement : En avant ! Là aussi les Berabers sont retranchés. A la tête de la première escouade il franchit la ligne des chameaux et des charges. C'est le corps à corps dans le tumulte du fer, des détonations, des cris de fureur et d'agonie. L'adjudant reçoit un coup de crosse en pleine poitrine ; de son revolver il abat son adversaire ; une balle lui traverse la cuisse et le jette à terre ; à ses côtés le caporal Moro Sidi Bé et six tirailleurs sont tués, le caporal Suleyman Sissoko a le pied droit fracassé. L'adjudant essaie de se relever, mais en vain, le caporal Dandiougou Sissoko le saisit dans ses bras et le transporte en arrière. Le sergent Diara Fofona, avec la deuxième escouade couvre le caporal Bandiougou, deux fois il enlève ses hommes, deux fois il est blessé. La deuxième section n'a plus un gradé !

La surprise a échoué. Le capitaine rassemble les deux groupes et les reporte à la lisière d'une brousse d'arbustes de 50 à 60 centimètres de hauteur ; il fait en même temps reculer les chameaux jusqu'au convoi arrêté à 1 kilomètre au Sud.

Il est 3 heures du matin. Une accalmie

se produit. Au puits d'Achorat des appels se font entendre, auxquels répondent d'autres appels dans le Nord-Est. C'est un second campement beraber qui va venir à la rescousse. Peut-être aussi, le rezzou songe-t-il à prendre la fuite? Il ne faut pas qu'il échappe. Cette troupe déjà décimée ne renonce pas à la victoire.

Le lieutenant Morel se glisse derrière une petite crête à 100 mètres du puits. Son premier feu de salve arrache des cris à l'ennemi; mais quelques tireurs lui font face aussitôt. Du campement une voix s'élève, un chant retentit; grave et lent, il domine le crépitement des balles; c'est le chant de la mort des guerriers; car les Berabers sont forcés de vaincre ou de mourir. Arrivés seulement la veille au puits d'Achorat, ils n'ont pas eu le temps d'abreuver tous leurs animaux: ils ont six jours de marche jusqu'au puits suivant; ils ne peuvent pas céder le terrain.

Au bout d'une demi-heure, le lieutenant est obligé de se replier sur le capitaine. Le feu se tait. De part et d'autre, on attend le jour. Des 45 tirailleurs, 11 sont tués et 12 sont blessés.

A 5 h. 30 le jour paraît, les lueurs naissantes laissent voir le puits organisé défensivement; l'ennemi, en dépit de ses pertes semble avoir augmenté de nombre; le campement voisin auquel il a fait appel a dû se joindre à lui.

Au moment où les premières clartés dissipent l'ombre, les Berabers lancent vers le ciel une invocation : leur fanatisme implore Allah et lui demande la victoire. Le combat va reprendre.

Cinq cents mètres séparent les adversaires. Les tirailleurs se sont creusés des trous pour s'abriter. Les Marocains sont invisibles, terrés dans le sable. Les détonations se croisent, se mêlent, seules elles animent cette plaine déserte; ni d'un côté, ni de l'autre, la fumée des fusils ne révèle la position des tireurs, les Berabers, eux aussi, ont des armes de petit calibre et de la poudre sans fumée.

Les balles pleuvent autour des tirailleurs; pas un pli de terrain ne leur permet de manœuvrer; ils sont immobilisés.

L'ennemi, plus favorisé, peut, en rampant, étendre ses ailes. Le crépitement de ses feux gagne vers l'Est et vers l'Ouest. Il cherche évidemment à déborder le capitaine. A droite, un tirailleur s'écroule, la balle qui a traversé son crâne transperce le bras du sergent Develotte; deux autres tirailleurs tombent, puis un troisième. Avec le caporal Bandiougou et quelques hommes, le sergent Fadiala s'efforce d'arrêter la progression des Berabers; une grave blessure le jette à terre, près de lui le clairon Moussa Sidi Bé s'affaisse. Mais Bandiougou tient bon. A gauche le sergent Diara et trois hommes se défendent avec énergie. Il faut résister; le convoi où a été transporté l'adjudant Rossi connaît la situation; une partie de l'escorte, que commande le sergent Rolland, va arriver.

Soudain de tous côtés, éclate un feu rapide, les deux ailes des Berabers qui ont réussi à dissimuler leur mouvement, surgissent dans le flanc des tirailleurs, dans leur dos, elles les enserrent, elles vont se rejoindre et fermer le cercle.

Bandiougou et Diara se replient sur le centre; le plomb crible les broussailles, fustige le sable; dans la ligne écarlate des chéchias de nouveaux vides se creusent.

Le capitaine dirige tout l'effort du feu sur ces deux bras près de se refermer sur lui. Une balle lui fracasse la cheville. Il se couche et continue de commander. Trente hommes sont encore vivants; combien restent assez valides pour tirer? Le sergent Diara Fofona est blessé une troisième fois, puis une quatrième, le fusil échappe à ses mains.

A ce moment, le sergent Fadiala Keita se présente au capitaine et porte l'arme :

— Mon capitaine, mon ventre y a crevé.

Il tombe sans connaissance, ayant une horrible blessure dans l'aine.

Les Berabers se rapprochent, ils ne sont plus qu'à 50 mètres. En même temps des détonations lointaines se font entendre... le convoi est attaqué.

Le capitaine donne l'ordre de le porter près du lieutenant Morel. Dans les bras de Lamine Kitessa, il reçoit une balle qui lui brise la colonne vertébrale et ressort au-dessous du cœur.

Etendu près du lieutenant, malgré l'atroce douleur, il plaisante et encourage les tirailleurs.

Les Berabers pour avancer sont obligés de se découvrir; le lieutenant a pris le fusil d'un mort; chacun de ses coups jette un homme à terre; sous ce feu meurtrier les deux ailes reculent.

Le capitaine se sent mourir. Il appelle le lieutenant : « Battez en retraite sur le convoi. Abandonnez-moi. » Le lieutenant refuse. Lamine Kitessa s'écrie : « Nous y a pas moyen, capitaine; nous y a tous morts ici. » « Abandonnez-moi », répète le capi-

taine. Et, voyant que l'officier refuse d'obéir : « Bien. Tenez encore un peu. »

Il montre son revolver vide et demande qu'on le charge ; mais il entre en agonie, son regard se trouble, tout oscille autour de lui : là-bas, dans le fond de la plaine étincelante, le puits flamboie d'éclairs ; de chaque côté, les deux ailes des Berabers s'étendent, elles se rapprochent, elles vont écraser sa compagnie, ses tirailleurs... des lueurs se lèvent des baïonnettes ; il veut commander, en avant ! le désert tourbillonne, des rumeurs emplissent ses oreilles : crépitements, vociférations ; quelques paroles inarticulées s'échappent de ses lèvres : « A Tom-bouctou... cimetière... sous des pierres... » Sa tête se soulève, ses yeux s'éclairent du soleil répandu sur le désert, son âme s'illumine de la suprême lumière... le capitaine Grosdemange a cessé de vivre.

Les Berabers ont vu tomber le chef ; ils redoublent d'efforts ; ils s'excitent par des cris de victoire, leur exaltation de guerriers, leur haine de musulmans passent dans la foudre de leurs armes ; leur mouvement de recul causé par le tir mortel du lieutenant s'est arrêté. De leur côté les tirailleurs sont enflammés par la mort de leur capitaine ; maintenant c'est pour le chef mort qu'ils se battent. Le clairon Moussa Sidi Bé, jeté à terre par sa première blessure se redresse, et debout, près du cadavre, insulte les meurtriers. Le lieutenant lui ordonne de se coucher. Il montre l'ennemi : « Non. Lui y a croire moi y a peur. » Une balle lui brise la cuisse ; il se relève ; il retombe la jambe fracturée en trois endroits.

Sur 45 hommes 16 sont tués, 22 sont blessés. L'ennemi les croit à sa merci.

Cependant des coups de feu résonnent à l'Est ; à 800 mètres, des fuyards remontent en courant vers le puits ; ce sont les agresseurs du convoi qui ont échoué, ils sont poursuivis par les tirailleurs du sergent Rolland. Les Berabers craignent d'être tournés à leur tour ; ils hésitent ; en même temps des signaux faits du campement les rappellent ; ils se replient.

Pendant le combat, le rezzou a pu charger ses chameaux, remplir ses peaux de bouc ; il n'a plus qu'à fuir.

Depuis vingt-quatre heures les tirailleurs n'ont pas mangé, ils sont épuisés par les marches forcées de jour et de nuit qui ont précédé l'attaque, ils se battent depuis une heure du matin, et il est dix heures ; ils se tiennent debout par la force de la volonté, mais l'ennemi recule ; ils veulent se jeter à sa poursuite. Le lieutenant Morel, pour les retenir, est obligé de leur montrer le corps du capitaine dont ils ne doivent pas se séparer.

De loin, ils tirent sur le rezzou en retraite et sur l'arrière-garde qui protège ce mouvement.

Les chameaux s'éloignent ; bientôt sur le ciel bleu pâle du désert, ils ne forment plus qu'un feston mouvant, la plaine se vide, les dernières salves des tirailleurs s'éteignent. Dans le campement hâtivement évacué, le sol se soulève par endroits sous des groupes de cadavres à peine recouverts de sable, quelques corps gisent épars çà et là, les derniers tombés et qui n'ont pas pu être enterrés ; les bagages délaissés encombrent le sol ; dans les pâturages environnants errent 200 chameaux, 300 bœufs, 275 ânes, toutes les prises que les Berabers ont dû abandonner et que les méharistes vont traîner derrière eux sur la route de retour, pour les rendre à leurs propriétaires.

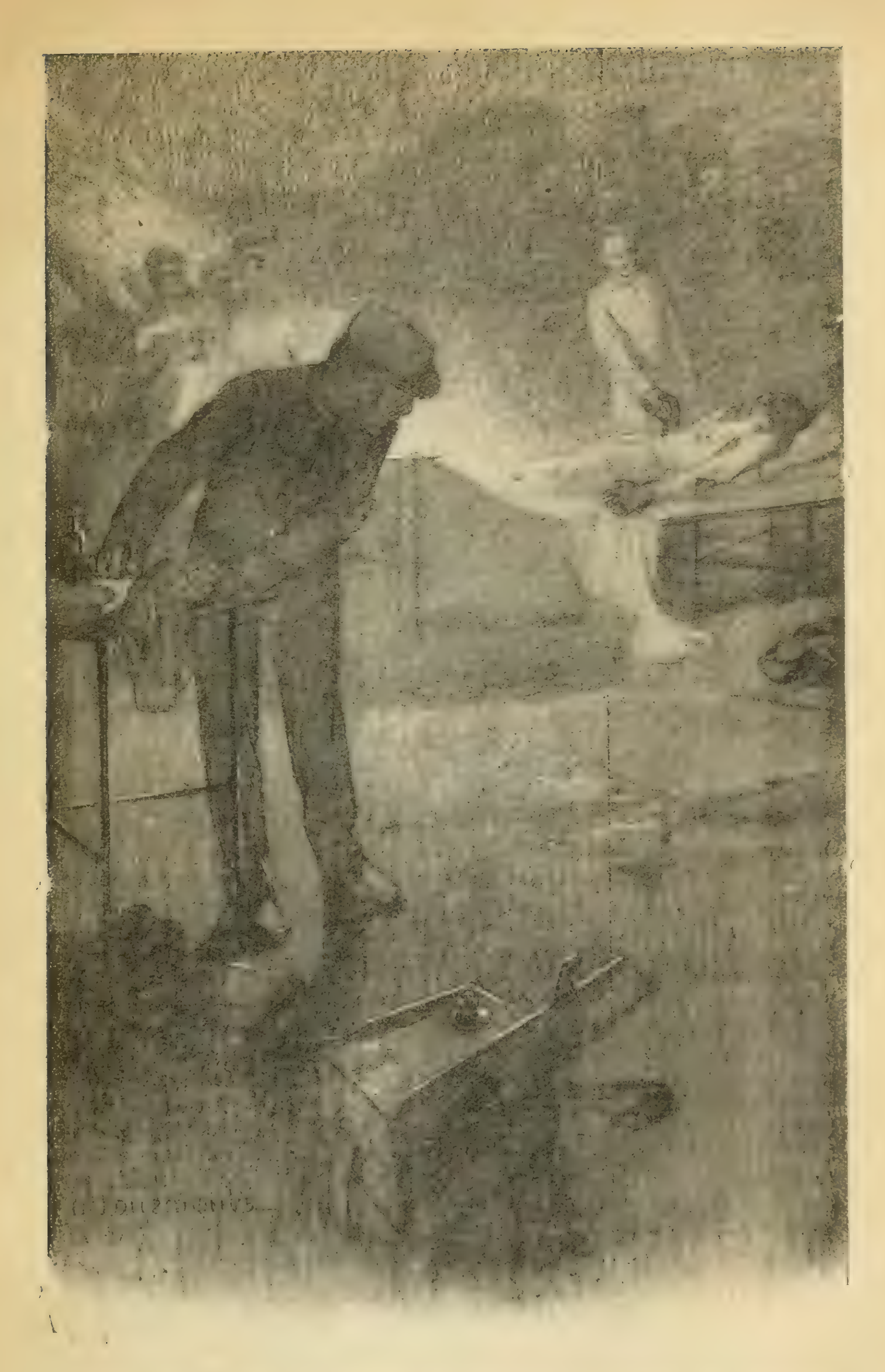
Le capitaine Grosdemange avait mission de couvrir l'Azalay, d'arracher aux pillards le fruit de leurs rapines et de les anéantir, s'il le pouvait. Les deux premiers buts sont atteints, le dernier seul ne l'est pas entièrement ; mais du rezzou il ne reste que des débris, le chef Abiddin est parmi les morts, et les survivants n'ont plus qu'une idée : regagner au plus tôt le Tafilalet.

. . . .

. . . .

Maintenant la compagnie rentre à Bou-Djebiha ; seize tirailleurs dorment sous les sables du puits d'Achorat. Le capitaine, au moment de mourir, a prononcé des mots où le lieutenant a discerné le vœu d'être enterré dans le cimetière de Tombouctou ; son corps enseveli dans des couvertures, enfermé dans des sacs de cuir, repose sur un méhari. Chaque Européen à tour de rôle veille sur la dépouille dont le tirailleur Mamady Keita, aveuglément attaché à son chef, refuse de s'écarter. Derrière, les 22 blessés cramponnés à leurs selles forment au mort une glorieuse escorte. Glorieuse, et triste !

Cette marche est épouvantable. L'état de ces hommes exigerait des soins sur place, tout au moins une allure lente, des précautions minutieuses. Ils ont 400 kilomètres à parcourir, à dos de chameau, les étapes sont réglées par l'éloignement des puits, il n'y a pas de médecin, et il est nécessaire d'en trouver un le plus vite possible. Un courrier est parti à cet effet vers Tombouctou, mais le médecin ne rejoindra la compagnie qu'à Bou-Djebiha. Jusque-là les blessés en-



Moussa Sidi Bé prit la main de son officier et la garda dans la sienne.

dureront les tortures provoquées par les secousses de leurs montures.

Au passage des dunes mouvementées, ils ne résistent pas aux heurts, aux cahots, ils tombent à terre, et les tirailleurs valides, déjà épuisés, sont obligés pour les relever de courir d'un bout à l'autre de la colonne. La température elle-même s'ajoute aux souffrances, un vent glacé souffle qui paralyse les hommes et les animaux, multiplie les faux pas des chameaux, rend les chocs plus sensibles et les plaies plus douloureuses.

Le sergent Rolland prodigue son dévouement. Il fait des pansements; mais les médicaments de la compagnie ont été tout de suite épuisés; il n'a plus que des antiseptiques destinés aux animaux, des bandes coupées dans le linge des Européens. Et peut-il extraire des balles? soulager le sergent Fadiala Keita qui souffre atrocement de sa blessure à l'aine? sauver le sergent Diara Fofona? Il est impuissant! Ses efforts ne parviennent pas à empêcher la gangrène de se mettre dans la jambe du clairon Moussa Sidi Bé, fracturée en trois endroits, et dans la cuisse également brisée.

Pourtant, pas une plainte ne s'élève de ce lugubre convoi, plusieurs tirailleurs plaisantent même sur leur mal.

— Moi y a trompé les mouches, dit en riant Moussa Sidi Bé; avant, lui y a vienne sur mon figure, maintenant lui y a vienne sur mon jambe.

Tous montrent dans la douleur le même courage que dans le combat; ils ne se plaignent pas, ils ont seulement hâte d'être au terme du voyage.

Diara Fofona ne devait pas voir la fin de cette longue route. Le 7 décembre il succomba à ses quatre blessures. Le lieutenant ne voulut pas abandonner son corps. Bou-Djebiha n'était plus qu'à trois étapes; là on l'enterrerait avec les honneurs qu'il avait mérités.

Sur sa tombe, dans le cimetière musulman, les officiers ont élevé un petit monument; à côté est une autre tombe, celle de Moussa Sidi Bé Le médecin était arrivé trop tard pour sauver le brave clairon; la gangrène avait fait son œuvre.

L'opération fut tentée malgré tout; et pendant cette opération, rendue plus horrible encore par la gangrène, le lieutenant voulut être là. En se livrant au docteur, Moussa Sidi Bé prit la main de son officier, la garda dans la sienne... puis son étreinte se desserra; il était mort.

Il pouvait dire ce que répètent souvent ses camarades à leurs officiers :

— Moi, noir, mais comme toi y a cœur blanc.



MODERN-BIBLIOTHÈQUE

PROVISOIREMENT, le Volume.. { *Broché.........* **1 fr. 50** / *Relié toile......* **2 fr. 25**

VOLUMES PARUS :

Barbey d'AUREVILLY. Les Diaboliques.

Colonel BARATIER.... { Epopees Africaines. / Au Congo.

Maurice BARRÈS, de l'Academie française. { Le Jardin de Berénice. / Du Sang, de la Volupte et de la Mort.

Tristan BERNARD..... Mémoires d'un Jeune Homme rangé.

Jean BERTHEROY..... { La Danseuse de Pompei. / Le Double Amour.

Louis BERTRAND..... Pepete le bien-aimé.

BINET-VALMER....... Les Meteques.

Henry BORDEAUX.... { L'Amour qui passe. / Le Pays Natal. / L'Amour en fuite. / Le Lac Noir. / La Petite Mademoiselle. / La Peur de vivre.

Élémir BOURGES...... Sous la Hache.

Paul BOURGET, de l'Academie française. { Cruelle Enigme. / Andre Cornelis.

René BOYLESVE....... { La leçon d'Amour dans un Parc / Mademoiselle Cloque.

Adolphe BRISSON..... Florise Bonheur.

Michel CORDAY........ { Venus ou les deux Risques. / Les Embrasés. / Les Demi-Fous.

Alphonse DAUDET.... { L'Evangeliste. / Les Rois en exil.

Léon DAUDET.......... { Les Deux Etreintes. / Le Partage de l'Enfant.

Paul DÉROULÈDE..... Chants du Soldat.

Lucien DESCAVES..... Sous-Offs.

Henri DUVERNOIS.... { Crapotte. / Nounette.

Georges d'ESPARBÈS.. { La Legende de l'Aigle. / La Guerre en dentelles

Ferdinand FABRE..... L'Abbé Tigrane.

Claude FERVAL....... { L'Autre Amour. / Vie de Château. / Ma Figure. / Ciel Rouge.

Léon FRAPIÉ.......... L'Institutrice de Province.

Théophile GAUTIER.. { Le Capitaine Fracasse (1er vol.). / Le Capitaine Fracasse (2e vol.).

E. et J. de GONCOURT. { Renee Mauperin. / Germinie Lacerteux. / Sœur Philomene.

Gustave GUICHES..... Céleste Prudhomat.

GYP...................... { Le Cœur de Pierrette. / La Bonne Galette. / Totote. / La Fee. / Maman. / Doudou. / La Meilleure Amie.

Myriam HARRY........ La Divine Chanson.

Abel HERMANT........ { Les Transatlantiques. / Souvenirs du Vicomte de Courpière. / Monsieur de Courpiere marié. / La Carriere / Le Sceptre / Le Cavalier Miserey. / Chronique du Cadet de Coutras. / Les Confidences d'une Aïeule. / Le Char de l'Etat. / Coutras, soldat.

Paul HERVIEU, de l'Académie française. { Flirt. / L'Inconnu. / L'Armature. / Peints par eux-mêmes.

Paul HERVIEU de l'Académie française. { Les Yeux verts et les Yeux bleus. / L'Alpe Homicide. / Le Petit Duc. / Deux Plaisanteries.

Charles-Henry HIRSCH Eva Tumarche et ses Amis.

Henri LAVEDAN, de l'Académie française. { Sire. / Le Nouveau Jeu. / Leurs Sœurs. / Les Jeunes / Le Lit / Les Marionnettes.

Jules LEMAITRE, de l'Académie française. { Un Martyr sans la Foi.

Pierre LOUŸS.......... { Aphrodite. / Les Aventures du roi Pausole. / La Femme et le Pantin. / Contes Choisis. / Les Chansons de Bilitis.

Maurice MAINDRON.. Blancador l'Avantageux

Paul MARGUERITTE.. { L'Avril. / Amants. / La Tourmente. / L'Essor. / Pascal Gefosse. / Ma Grande. / Le Cuirassier blanc. / La Force des Choses.

Octave MIRBEAU...... { L'Abbe Jules. / Sebastien Roch.

Eugène MONTFORT.... La Turque.

Lucien MUHLFELD... La Carriere d'André Tourette.

Marcel PRÉVOST, de l'Académie française. { L'Automne d'une Femme. / Cousine Laura. / Chonchette / Lettres de Femmes. / Le Jardin secret. / Mademoiselle Jaufre. / Les Demi Vierges. / La Confession d'un Amant. / L'Heureux Ménage. / Nouvelles Lettres de Femmes. / Le Mariage de Julienne. / Lettres a Françoise. / Le Domino Jaune. / Dernieres Lettres de Femmes. / La Princesse d'Erminge. / Le Scorpion. / M. et Mme Moloch. / La Fausse Bourgeoise. / Pierre et Therese. / Femmes. / Lettres à Françoise mariée.

Michel PROVINS....... { Dialogues d'Amour. / Comment elles nous prennent. / Le Professeur d'Amour.

Henri de RÉGNIER, de l'Académie française. { Le Bon Plaisir. / Le Mariage de Minuit.

Jules RENARD......... { L'Ecornifleur. / Histoires Naturelles.

Jean RICHEPIN, de l'Académie française. { La Glu. / Les Debuts de César Borgia. / La Chanson des Gueux.

Ch. ROBERT-DUMAS.. Amour Sacré.

Édouard ROD.......... { La Vie Privee de Michel Teissier. / Les Roches blanches.

André THEURIET, de l'Academie française. { La Maison des deux Barbeaux. / Péché mortel.

Pierre VEBER.......... L'Aventure.

OUVRAGES DU GÉNÉRAL BARATIER

COLLECTION "*Inédits de la Modern-Bibliothèque*"

A TRAVERS L'AFRIQUE

COLLECTION "*Modern-Bibliothèque*"

ÉPOPÉES AFRICAINES

AU CONGO *(Souvenirs de la Mission Marchand)*



Il paraît un volume au commencement de chaque mois

IMPRIMERIE
P. ORSONI
7, rue Lemaignan, 7
PARIS